


Se vend à Nancy, chez
D'ALANCOURT, Mar-
chand-Libraire, vis-à-vis
les PP. Dominicains.




50403/A
A xxxiv
8/s

TRAITÉ
DES FIEVRES.

COMMENTAIRES
SUR LES
APHORISMES
D'HERMANN BOERHAAVE,

DE LA CONNOISSANCE ET DE LA CURE DES MALADIES,

Par M. VAN-SWIETEN;

TRADUITS EN FRANÇOIS

Par M. MOUBLET, *Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Gradué en la Faculté de Paris, Médecin à Tarascon en Provence.*

TRAITÉ DES FIEVRES,
TOME QUATRIEME.



A LYON,

Chez les FRERES PERISSE, rue Merciere.

M. DCC. LXX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.



COMMENTAIRES SUR LES APHORISMES D'HERMANN BOERHAAVE.

De la connoiſſance & de la cure des Maladies.

DES MALADIES INTERNES.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA CHALEUR FÉBRILE.

§. 673. *On connoît la chaleur externe du corps humain par le moyen du thermometre, & l'interne par le ſentiment du malade & la couleur rouge de l'urine.*

LA chaleur eſt l'attribut de la fievre ; elle paroît lui être ſi inſéparablement attachée, que *Galien*, & après lui un grand nombre

de Médecins célebres, firent consister dans la chaleur l'essence de la fievre, comme on l'a dit dans l'histoire des Fievres. L'action modérée de la vie & de la santé, constitue dans notre corps un degré fixe de chaleur. Mais la chaleur fébrile proprement dite, surpasse toujours la chaleur ordinaire de l'état de santé ; & c'est de cet excès dont on entend parler dans la chaleur fébrile. Or, voyons dans ce *Paragraphe* à quoi on peut la reconnoître. Personne ne doute que la chaleur naturelle se répand sur toute l'habitude du corps, qu'elle se fait sentir & se maintient pendant la vie dans les endroits & les replis les plus cachés & les plus éloignés, & qu'elle est, toutes choses restant égales, plus grande dans notre intérieur, parce que l'air ambiant, qui est plus froid que notre corps, la diminue à sa surface par ses impressions & ses atteintes continuelles. La chaleur extérieure des fébricitants se reconnoît aisément au toucher, sans qu'on puisse exactement en évaluer l'intensité, parce qu'une infinité de causes change & fait varier en nous le degré de chaleur. Lorsqu'on a, par exemple, les mains froides, & qu'on touche celles d'un malade qui est atta-

qué de la fievre, elles nous semblent très-chaudes & brûlantes ; lesquelles ne nous auroient paru que d'une chaleur modérée, si on avoit eu préalablement le soin de se les échauffer en les frottant l'une sur l'autre, ou de toute autre maniere. Le meilleur moyen néanmoins de s'assurer de la chaleur actuelle d'une personne, est celui des thermometres, tels sur-tout qu'on les construit à présent, d'une précision fixe, d'une commodité charmante, puisqu'on les transporte aisément d'un lieu en un autre. On les appelle de *Farenheit*, du nom de leur premier inventeur, & on les prépare avec une liqueur colorée, ou avec l'argent vif ; ces derniers sont, à tous égards, préférables. On commence, avant d'en faire usage, de reconnoître avec le thermometre, la chaleur naturelle de l'état de santé. Une personne bien portante le garde dans la main, & le mercure marque le degré de chaleur sur l'échelle graduée, correspondante au point où il s'arrête. Cela fait, on met ce même thermometre à la main du malade, ou l'on met la boule ou le globe d'en bas dans sa bouche ; on l'applique encore sur sa poitrine découverte, ou sous les aisselles, pendant l'espace de

quelques minutes, & on examine de combien la colonne du mercure s'éleve au-dessus du degré de la chaleur naturelle de l'état de santé. Il est vrai qu'en suivant cette méthode, on ne parvient à connoître que la chaleur répandue à la surface du corps ou de l'intérieur de la bouche ; & il n'est pas douteux que l'air du dehors y ayant un libre accès, ne la diminue considérablement par sa communication, & que ces parties n'aient ordinairement une chaleur moindre que les internes. Il arrive quelquefois, dans certaines maladies, que les parties externes du corps sont atteintes d'une chaleur au-dessous même de la naturelle, tandis que les parties internes sont dévorées d'une chaleur brûlante. Ce symptome, qu'*Hippocrate* déclare d'un mauvais pronostic, accompagne les fievres ardentes (*a*). Le malade qui ressent cette différence & cette disproportion de chaleur, en avertit. Son sentiment à ce sujet devient le guide le plus sûr, & un indice irrévocable. Ceux qui sont attaqués de ces funestes maladies, se plaignent d'une ardeur & d'un feu in-

(*a*) De morbis, Lib. I. cap. XII. Charter Tom. VII. pag. 548.

ſupportables, ſur-tout dans les organes vitaux.

Il y a un autre ſigne, auquel on peut diſcerner la vivacité de la chaleur interne dans les fébricitants, c'eſt la rougeur de l'urine. Les notions phyſiologiques apprennent (*b*), & les expériences chymiques (*c*) démontrent que la couleur de l'urine vient d'une matiere huileuſe extrêmement atténuée, laquelle n'eſt qu'une ſubſtance graiſſeuſe extrêmement diſſoute; enſorte que ſa couleur devient d'autant plus vive & foncée, que l'huile domine ſur les autres parties intégrantes qui la compoſent. Ainſi depuis le point de ſa couleur naturelle juſqu'au dernier degré d'un rouge éminent, que de nuances graduées, différentes & imperceptibles! D'ailleurs le mêlange de cette huile avec l'urine ordinaire, ne peut ſe faire ſans que cette mixtion n'exige un grand frottement « entre les particules des humeurs qui les » fourniſſent, les vaiſſeaux ſecréteurs & » la liqueur qu'ils ſéparent (*d*) ». Or,

(*b*) Boerhaav. Element. Chem. Proceſſ. XCIV. Tom. II. pag. 310.

(*c*) H. Inſtitut. Medic. §. 378.

(*d*) Boerhaav. Inſtitut. Medic. §. 999.

dans les fievres, la même cause subsiste; elle augmente, comme on le verra au §. 675. puisque l'intensité de la chaleur est en même raison que celle des frottements : donc c'est avec fondement que l'on prend la rougeur de l'urine pour un indice de la chaleur interne. Les observations journalieres constatent cette proposition : la chaleur du corps humain ne peut croître, que la rougeur de l'urine n'augmente proportionnellement. Les gens foibles & d'un tempérament froid rendent une urine pâle, tandis que celle des hommes robustes & d'un tempérament chaud, paroît d'une couleur rouge & foncée. Et sans comparer ici différentes personnes, le même homme est capable, après un exercice vigoureux, de faire une urine d'un rouge éclatant. Or, la chaleur de son corps est alors considérablement augmentée. Il est bon de remarquer qu'il y a bien d'autres causes qui donnent à l'urine une couleur rouge qui excede la naturelle, comme des sueurs abondantes ou la privation de boire, qui diminuent le véhicule délayant de l'urine, & augmentent la proportion ou la quantité de la matiere huileuse respectivement à ses autres parties. Après une longue abstinence de boire ou de man-

ger, on rend pareillement très-peu d'urine ; mais elle est âcre & fort rouge (*e*). Delà il est permis de conclure dans d'autres cas, que la rougeur de l'urine doit être imputée en total ou en partie à de semblables causes. Cependant, afin qu'on ne donne point à ce principe trop d'extension ou une fausse interprétation, il convient de faire attention que l'urine des fébricitants devient quelquefois ténue & décolorée, quoique la chaleur du malade soit vive. D'où provient ce phénomene qui ne dément point les assertions précédentes ? Car la raison en est que les malades, pour étancher leur soif ardente, boivent quelquefois une grande quantité d'eau qui passe tout de suite par les reins, & délaye & affoiblit le peu d'urine qui s'y trouve filtrée. D'autres fois, & sur-tout dans les maladies aiguës, l'urine prend une couleur ténue & une consistance claire & limpide, sans être noyée dans une abondante boisson ; & c'est un présage sinistre. *Hippocrate* en a toujours porté dans ces maladies un jugement pareil (*f*), & le

---

(*e*) Ibid. §. 372.

(*f*) Prognostic. Comment. II. text. XXVIII. & Charter. Tom. VIII. pag. 633.

condamne dans la phrénésie comme un signe mortel (*g*). En effet, une telle urine prouve que les huiles & les sels du sang rendus trop âcres par le mouvement de la fievre, ne sortent point du corps par la voie des urines, qu'ils séjournent dans les vaisseaux prêts d'y exciter les troubles les plus grands; que le sang doué d'une densité inflammatoire extraordinaire, ne sauroit être divisé, atténué, rafraîchi par les boissons que le malade prend; mais qu'elles ne font que glisser sur les globules du sang, qu'elles s'en séparent sans s'y arrêter, & que l'imméabilité des humeurs & l'arrêt des matieres acrimonieuses le menacent des accidents les plus fâcheux.

§. 674. *Elle suppose & exige toujours une plus grande quantité de feu dans le lieu qu'elle échauffe davantage.*

Tout le monde, d'un commun accord, attribue la chaleur au feu, & certaine-

(*g*) Prædiction. Lib. I. Comment. I. Prædict. IV. Charter. Tom. VIII. pag. 699. Coac. Prænot. n°. DLXXXII. Ibid. pag. 886. Aphorism. Sect. IV. n°. LXXII. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 182.

ment avec juste raison, puisque la chaleur & le feu sont intimement unis ensemble. Par-tout où nos sens discernent une quantité de feu, on y reconnoît une augmentation de chaleur, soit que cela arrive par les changements ou les impressions que l'application du feu cause en nous sur les organes du sentiment, soit que nous ne nous en appercevions que par les effets que l'expérience constante nous apprend être produits par une quantité plus grande de feu dans l'endroit où elle s'exerce. Car le sentiment de chaleur que nous percevons à l'occasion d'une abondance de feu ramassé dans un endroit, n'a rien de certain, ne contient rien de réel par rapport à nous, puisqu'il ne consiste que dans la sensation changée de celui qui l'éprouve ; & cette sensation peut changer & change effectivement, quoique cette quantité de feu subsiste au même endroit. Car, dans les jours d'été, où l'air fomente & déploie une chaleur étouffante, il survient quelquefois des orages, le tonnerre & la foudre grondent, des pluies abondantes tombent entre-mêlées de grêle, & l'on ressent un froid vif & pénétrant ; cependant, la chaleur qui regne alors dans l'athmos-

phere, est encore si véhémente, qu'un homme au sein de l'hiver, renfermé dans sa maison, ne sauroit supporter son égal; que dis-je? ses forces en seroient totalement abattues; tant il est vrai que le sentiment de chaleur que nous éprouvons, ne correspond pas toujours à l'amas de feu qui agit sur notre corps. Lorsque l'illustre Auteur de ces Aphorismes commençoit l'explication du feu dans ses leçons de Chymie, il le considéroit comme un être inconnu dont personne n'eût encore parlé, & dont il s'agissoit de découvrir la nature par des expériences. Il partoit seulement de quelques indices qui lui servoient à connoître l'existence du feu rassemblé dans le lieu où se faisoient ses observations & ses recherches, & où il pouvoit distinguer les phénomenes qui se développoient aux sens. Un des principaux qui fixoient son attention, est la raréfaction des corps, par laquelle il augmente leur volume, sans apporter aucun changement dans leur pesanteur, & qui désigne certainement qu'il s'est fait une collection plus grande de feu dans l'endroit où est le corps raréfié. Il lui a été néanmoins impossible de déterminer la quantité de feu qui s'y trouvoit renfer-

mée, quoiqu'il s'assurât par les indices évidents de sa plus ou moins grande raréfaction, de son augmentation ou de sa diminution. Ce célebre Auteur a étayé ces vérités par des expériences admirables, faites, tant sur les corps solides, que sur les fluides (*h*).

De ce principe démontré, nous pouvons conclure qu'il y a une plus grande quantité de feu là où il existe plus de chaleur : & le thermometre, par l'élévation de la liqueur qu'il contient, indique les degrés divers de raréfaction que le feu produit, & conséquemment l'augmentation ou la diminution de la quantité du feu. On peut vérifier ces faits à chaque instant, en appliquant le thermometre à l'endroit que l'on veut de notre corps. Une personne est attaquée à la main d'une tumeur phlegmoneuse ; (dénomination que nous avons dit au §. 370. dériver du mot feu) elle y sent une ardeur brûlante ; & le thermometre mis sur cette partie, nous convainc par la hauteur de sa colonne, qu'il y réside, pendant ce temps, une plus grande quantité de feu, que dans tout le reste

(*h*) Element. Chem. de Igne Experim. I. & seq. pag. 130. & seq.

du corps. Les malades accablés d'une fievre ardente, ſentent les extrêmités froides & les viſceres intérieurs brûlants. Afin de vérifier ce phénomene, on n'a qu'à appliquer le thermometre aux extrêmités du corps, enſuite ſur la poitrine, & on verra la différence de la chaleur de ces endroits; & on ne peut diſconvenir que, quoiqu'on ne puiſſe porter le thermometre dans l'intérieur du corps, il faut également qu'il y ait une grande quantité de feu, puiſqu'on y ſent une forte chaleur. Paſſons maintenant à l'examen des cauſes qui déterminent dans tout le corps ou dans une ſeule partie d'un fébricitant, une quantité extraordinaire de feu.

§. 675. *Elle naît du frottememt réciproque & plus violent des parties fluides, de leur action trop vive contre les parois des vaiſſeaux, & de la réaction forte des vaiſſeaux ſur les humeurs.*

Tous les corps qui ne ſont point expoſés aux impreſſions d'une cauſe particuliere qui excite & fait naître en eux la chaleur, ou, ce qui eſt le même, qui y ramaſſe & développe une plus grande quantité de feu, tous les corps ſublu-

naires, dis-je, acquierent & conservent le degré de chaleur qu'a & leur communique le milieu où ils se trouvent, ou l'air dans lequel ils nagent. C'est pourquoi le cadavre d'un homme, en perdant la chaleur de la vie, prend insensiblement celle de l'air ambiant qui l'environne. Il y a donc, durant la vie, une cause innée & permanente en nous qui féconde & engendre la chaleur animale, laquelle s'éteint & finit à la mort. Quelle peut-elle être? Pendant le cours de la vie, le sang circule dans les vaisseaux, & son mouvement se propage & se perpétue; à l'article de la mort, ce mouvement cesse & périt sans retour. C'est donc le mouvement de la circulation qui entretient & qui produit dans le corps humain la chaleur excédante qui surpasse celle de l'athmosphere; c'est donc encore lui-même dont la privation dissipe & anéantit cette chaleur, sans détruire ni léser aucune partie, soit solide, soit fluide, des organes du corps. L'homme en santé qui tombe & qui est submergé, en un clin d'œil, dans les flots de la mer, peut quelques minutes après reparoître & flotter sur les eaux, mais le cadavre est déja froid. Ainsi, puisque la chaleur animale per-

ſiſte tant que le mouvement de la circulation ſe continue dans les vaiſſeaux, qu'elle s'éclipſe dès qu'il eſt tout-à-fait arrêté, n'avons-nous pas droit d'inférer que le mouvement de la circulation des humeurs qui s'opere ſans diſcontinuité dans un homme en vie, eſt le ſeul agent & l'unique cauſe de la chaleur qui l'anime? Cette vérité trouve ſa preuve dans ſon évidence. Il ſuffit pour la confirmer, de conſidérer que la chaleur croît en nous à meſure que le mouvement de la circulation augmente, & réciproquement, que celle-la s'affoiblit à proportion que celui-ci ſe ralentit. Lorſqu'une perſonne accélere la vîteſſe du cours du ſang dans les vaiſſeaux par une courſe rapide, la chaleur qu'elle fait naître peut exciter en peu de temps une fievre ardente & deſtructive : mais que cet homme fatigué ſe repoſe, l'ardeur du ſang ſe ralentit, la chaleur calme inſenſiblement juſqu'à ce qu'elle ſoit rabaiſſée au degré modéré & naturel de l'état de ſanté ; à moins que la vîteſſe exceſſive de la circulation n'ait ſi fort détérioré & altéré les humeurs, que, ſoit en vertu de l'épaiſſiſſement, ou en raiſon d'une qualité vicieuſe & ſtimulante dont elles ſe trouvent atteintes,

(voyez le §. 587.) la fievre ne s'éleve ; & alors la vîtesse de la circulation, ainsi que la chaleur qui est son effet, persistent l'une & l'autre & continuent encore.

Le principe de la chaleur a paru si caché & si incompréhensible aux anciens Médecins, qu'ils n'ont pas hésité de lui attribuer quelque chose de mystérieux & de divin. *Hippocrate*, dans un enthousiasme, frappé des effets de la chaleur, avance " que ce qu'on appelle
" proprement de ce nom, lui paroît
" inintelligible & doué d'une essence
" inconcevable & immortelle ; qu'elle
" embrasse, voit, entend & connoît
" toutes choses présentes & futures (*i*). "
Les vieux Médecins de la premiere antiquité ont regardé la chaleur innée du corps humain, comme un souffle immortel & une émanation divine. Nous avons fait mention dans une autre occasion (voyez le §. 440, art. 3.), que le sage *Numa* fit une loi d'adorer le feu comme source & principe de toutes choses. *Galien*, après avoir long-temps & subtilement disputé pour prouver que

(*i*) Lib. de Carnib. cap. 1. Charter. Tom. V. pag. 302.

ce n'eſt pas le frottement, dans les corps organiſés, qui excite la chaleur, s'exprime ainſi : « La chaleur eſt un eſprit » qui s'engendre dans le corps des ani- » maux, elle ne vient point du frotte- » ment des arteres, comme le feu qui » étincele & qu'on fait ſortir en frap- » pant, du ſein de la pierre & des pores » du bois ; bien loin que cela ſoit, les » mouvements qui ſe paſſent dans l'in- » térieur des animaux, procedent d'une » chaleur innée (*k*). » Cependant il avoue que les Médecins ne ſont point d'accord à ce ſujet, en diſant: « tous » conviennent qu'il y a en nous un » principe de chaleur ; mais les Méde- » cins ſont partagés entr'eux pour déci- » der s'il dépend du mouvement du » cœur & des arteres, ou ſi le mouve- » ment étant inné au cœur, la chaleur » lui eſt de même originairement atta- » chée (*l*). « On ne doit pas être ſurpris que *Galien* ait eu peine à s'imaginer que la chaleur animale provienne du frottement du ſang contre les parois des

(*k*) De Hippocrat. & Platon. placit. Lib. VIII. cap. VII. Charter. ibid. pag. 242.

(*l*) Libell. adverſus Lycum, cap. II. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 359.

arteres, puiſqu'on croyoit de ſon temps que ces vaiſſeaux ne contenoient qu'un eſprit, ou qu'il n'y couloit tout au plus que la partie la plus ſubtile du ſang. Cependant il eſt probable par les raiſonnements allégués, qu'on eſt depuis long-temps dans la perſuaſion intime, que la chaleur du corps humain provient du frottement réciproque des humeurs contre les vaiſſeaux.

Des expériences invincibles nous démontrent tous les jours, que le frottement des corps ſolides entr'eux, développe & raſſemble la matiere du feu, & que de leur choc naît une chaleur très-forte (*m*). Il conſte encore, par des faits innombrables & non moins sûrs, que ſi on verſe ſur la ſurface des corps qu'on frotte, ou de l'huile, ou de l'eau, ou toute autre liqueur, à peine le frottement redoublé fait naître une légere chaleur ; ou s'il s'en produit une, elle paroît ſi foible, qu'elle ne mérite pas d'être comparée avec celle que le frottement continu fait éclorre ſans l'interpoſition d'aucune liqueur. Ces raiſons ont fait douter pluſieurs Médecins

(*m*) Boerhaav. Element. Chem. tract. de igne Experiment. IX. pag. 176. & ſeq.

célebres, que la chaleur vienne uniquement du frottement; & quoiqu'ils ne pussent disconvenir que le mouvement augmente la chaleur, ils ont soutenu qu'il y avoit une autre cause qui la répand dans le sang. *Schelhammerus*, Auteur bien estimable à bien des égards, conseille de ne point s'amuser à réfuter le sentiment ridicule de ceux qui nient ou révoquent en doute que la chaleur soit innée en nous, & de rire & se moquer de leur erreur, puisqu'ils désavouent ce qui tombe sous leurs sens; & s'élevant contre ceux qui prétendent que la chaleur animale provient de la circulation du sang, il s'écrie: « J'appelle » en témoignage la nature entiere. » Qu'on agite & qu'on batte dans un » vase une liqueur quelconque, qu'on » la remue avec force pendant plusieurs » nuits & plusieurs jours; que l'eau de » la mer bouillonne, que les flots cour- » roucés d'une riviere débordée viennent » précipitamment se briser contre les » rochers qui les arrêtent, que s'en- » suit-il du concours rapide de tous ces » mouvements précipités? pas la plus » petite chaleur, encore moins une » grande. Quoi! peut-on ne pas con- » cevoir que la cause de la chaleur du

„ ſang eſt autre que le mouvement, „ quoique peut-être il contribue à l'augmenter „ (*n*) ? Il eſt vrai que toute ſorte de mouvement n'engendre point la chaleur dans les corps, mais ſeulement celui qui met en jeu & dans un frottement réciproque, toutes ſes parties: encore mieux, ſi ces corps ſont doués d'une vertu élaſtique. Voilà pourquoi le mouvement ne fait naître la chaleur dans les fluides, qu'autant que leurs molécules ſont élaſtiques; car s'ils ſont privés d'élaſticité, ils s'échauffent difficilement; ainſi le frottement ne communique à l'eau, qu'avec peine, une légere chaleur, tandis que les gens de la campagne éprouvent chaque jour que le lait battu & remué avec vîteſſe, pour former le beurre, s'échauffe très-aiſément. “ Les liqueurs non élaſtiques, „ qui ſont pouſſées avec impétuoſité „ dans des tuyaux extrêmement étroits, „ ſont ſuſceptibles d'une chaleur communiquée par frottement; mais ſi „ les vaiſſeaux où elles coulent, ſont „ eux-mêmes élaſtiques, la chaleur qui „ en réſulte, deviendra doublement

(*n*) De genuina febres curandi methodo, Sect. II. §. 33. pag. 91.

„ plus forte „ (*o*). Or les obſervations de *Lewenoech*, que tant d'autres ont répétées après lui, apprennent que notre ſang eſt compoſé d'une grande quantité de particules ſphériques & élaſtiques; car les globules rouges du ſang, parvenues aux détroits des plus petites arteres ſanguiferes, paſſent un à un, & encore avec beaucoup de difficulté; quoiqu'ainſi comprimés, ils prennent une figure oblongue : lors au contraire qu'ils ſortent de ces vaiſſeaux étroits, & entrent dans des vaiſſeaux divergents & plus larges, ils recouvrent leur forme ordinaire, ainſi qu'on peut l'appercevoir, à la faveur d'un microſcope, à travers les parties tranſparentes des animaux en vie. Notre ſang eſt donc compoſé de globules élaſtiques, & roule dans des vaiſſeaux également élaſtiques; vérités dont il n'eſt plus permis de douter. Cette conſtruction étant admiſe, qu'on conſidere cette liqueur principale du corps humain, dont les particules élaſtiques ſont pouſſées dans des vaiſſeaux vraiment élaſtiques, coniques & courbes, avec un mouvement rapide, on verra que ſa di-

(*o*) Boerh. Element. Chem. Tractat. de igne Experim. X. Coroll. v. pag. 197.

rection change à tout moment, & que ſes globules ſouffrent un véritable frottement, en roulant inceſſamment ſur eux-mêmes, & en ſe choquant perpétuellement contre les parois des vaiſſeaux. De plus, ce frottement devient plus conſidérable, à cauſe que dans les petits détroits des vaiſſeaux capillaires artériels, les particules les plus ténues du ſang dérivent dans les vaiſſeaux ſecréteurs, & que les globules ſanguins paſſent l'un après l'autre, principalement dans les confins artériels, d'où les veines prennent naiſſance : c'eſt là ſur-tout où les globules ſe trouvant réduits à leur unité, & contigus dans toute leur circonférence aux parois des arteres, éprouvent une colliſion vive, & produiſent les effets qui doivent réſulter naturellement du choc redoublé & du frottement de deux corps élaſtiques, c'eſt-à-dire, excitent une chaleur qui leur eſt proportionnelle.

Tous ces phénomenes ſe vérifient avec certitude & avec évidence dans les maladies où les parties ſolides & fluides, ſéparément, ou toutes enſemble, dégénerent de leur état naturel. Chaque fois qu'après de grandes hémorragies,

la quantité du ſang diminue conſidérablement dans le corps, ſa chaleur ſe ralentit auſſi. La même foibleſſe de mouvement s'obſerve dans les perſonnes qui, au lieu d'un ſang denſe & bien conſtitué, n'ont qu'un ſang détérioré, aqueux, une ichoroſité jaune ou verte, qui circule ſans force dans les vaiſſeaux, comme dans les filles attaquées de pâles couleurs; la couleur de la peau en eſt même altérée, le tiſſu des parties ſolides relâché & affoibli; d'où réſulte une moindre réaction des vaiſſeaux contre les globules ſanguins, & conſéquemment un frottement diminué. Puiſque la partie rouge du ſang eſt formée des molécules les plus groſſes de la maſſe des fluides, & qu'elle circule dans les vaiſſeaux les plus grands, elle paroît être la plus propre à engendrer la chaleur par le frottement, & à la conſerver par la continuité de ſon mouvement. « Plus un corps, quel qu'il ſoit, » eſt compoſé d'une matiere plus denſe, » plus le volume de ſes parties eſt con- » ſidérable; enfin, plus ſes particules » ſont douées d'une figure ſphérique, » plus elles deviennent capables de con- » ſerver la chaleur qu'elles ont re-

„ çue „ (*p*). Or toutes ces qualités remarquables se trouvent réunies dans les globules rouges du sang, & ils les possedent éminemment, en comparaison des autres parties élémentaires qui constituent la masse générale de nos fluides. Attentive à ces conditions essentielles, la nature, toujours sage dans ses voies, a dispofé les vaisseaux qui contiennent les globules rouges & chauds du sang, dans les endroits du corps où les liqueurs les plus ténues coulent dans les vaisseaux les plus petits, afin de suppléer à leur manque de chaleur. On voit, selon ces arrangements, que les vaisseaux sanguins d'un assez gros diametre, qui parviennent dans la substance médullaire du cerveau, se divisent en mille replis, entourent, par leurs circonvolutions, la moëlle alongée, & se distribuent & se perdent dans les ventricules du cerveau, pour former le tissu des *plexus choroïdes*, &c. En un mot, comme dans les animaux tout récemment nés, la consistance molle & pulpeuse de leurs parties solides ne les rend pas susceptibles d'un frottement suffisant

(*p*) Ibid. Tractat. de igne Experim. XX. Coroll. XVII. pag. 278.

pour conférer à leurs liqueurs une chaleur convenable, celle du ventre de la mere où ils se trouvoient renfermés, ou de l'incubation à laquelle ils ont été jusqu'alors exposés, l'a fécondée, & en a servi de supplément.

Il est donc concluant & visible, que la chaleur du corps humain dépend du frottement réciproque des parties fluides, de leur choc contre les vaisseaux, & de la réaction mutuelle des parois des vaisseaux sur elles. Si ces causes produisent cet effet dans l'état naturel, à quelles autres, sinon à leur augmentation, est-il possible d'attribuer la chaleur fébrile? Mais d'où vient cette augmentation? c'est à quoi nous allons nous arrêter au *Paragraphe* qui suit.

§. 676. *La violence de cette chaleur est produite par le grand mouvement des fluides qui partent du cœur, & par la résistance considérable que les vaisseaux lui opposent.*

Le cœur pousse & chasse incessamment dans les arteres, le sang contenu dans ses ventricules; de sorte que le mouvement que le cœur communique au sang, est la force avec laquelle le sang,

sang, partant du cœur, frappe contre les parois des arteres, & contre la colonne du sang qui les remplit: car les arteres, soit dans leur état de systole, soit dans celui de diastole, sont toujours remplies de sang, lequel s'oppose naturellement à l'entrée de celui que le cœur chasse de ses ventricules: & pour qu'elles le reçoivent dans leur cavité, il faut nécessairement que leurs parois se dilatent, ou que le sang transmis dans leurs ramifications, passe dans les veines correspondantes, & fasse place au nouveau qui aborde; ou enfin, que ces deux moyens s'exécutent à la fois, pour en faciliter le succès. Or donc, lorsque les vaisseaux sont d'une inflexibilité assez grande pour s'opposer à leur dilatation, & pour rester dans leur plénitude à la derniere contraction du cœur, soit à cause de la grande quantité du sang qui existe dans le corps, soit à cause de la difficulté qu'il trouve à passer dans les capillaires artériels; le sang des arteres est alors comprimé par deux forces alternatives & opposées; savoir, par l'action du cœur, qui presse de la base vers la pointe des vaisseaux coniques, & par les résistances contraires, qu'on peut considérer comme

une puissance dont la direction du mouvement est, pour ainsi dire, de la pointe vers le sommet; de-là arrive une forte compression du sang contenu dans les arteres, dont il heurte & choque les parois avec violence. Cependant, si la force du cœur ne vient à bout d'emporter ces résistances, la circulation seroit suffoquée & anéantie: ainsi, en supposant que le cœur surmonte tous ces obstacles, ce ne peut être qu'en accélérant le mouvement du sang dans les arteres, & en occasionnant une collision & un frottement considérable entre ses globules & contre leurs parois. Lorsque l'action du cœur a cessé, les arteres distendues se reprennent par leur élasticité & par la force tonique & musculaire de leurs fibres; elles se rapprochent de leur axe, agissent vivement & de toute part sur le sang qui les dilate, & le poussent dans la continuité de leur canal. Ce sang pressé de la sorte, & choquant les parois des arteres avec une activité égale à celle dont elles le repoussent, souffre un frottement continuel; ses molécules mues en tout sens dans des vaisseaux convergents, changent à tout moment de situation, roulent les unes sur les autres, & exercent entr'elles un frotte-

ment réciproque & mutuel. Mais c'est un principe reçu & incontestable, que le frottement devient d'autant plus violent, que les corps qui y sont exposés se choquent avec plus de force & de rapidité. Or puisque le mouvement des fluides qui partent du cœur, & la résistance considérable que les vaisseaux lui opposent, occasionnent une compression forte des globules du sang entr'eux & de la part des vaisseaux, il est clair que ces chocs réciproques excitent un frottement violent, dont l'effet est une grande chaleur.

§. 677. *On mesure le mouvement rapide que le cœur imprime au sang, suivant la densité de la liqueur qui est poussée, & de sa vélocité dans les vaisseaux.*

Le mouvement, considéré dans le corps qui en jouit, n'est rien autre qu'une force active; (q) « c'est elle qui » distingue le corps en mouvement, du » corps en repos, & qui lui donne la » puissance d'agir contre l'obstacle qui » s'oppose à ses efforts » (r). Les forces

(q) s'Gravesande, Physic. Element. Mathemat. Lib. II. cap. 1. n°. 694. 695. Tom. I. pag. 196.
(r) Ibid. cap. 11. n°. 757. pag. 212.

communiquées aux corps en mouvement, different entr'elles en raiſon de la maſſe ou de la vélocité dont ils ſont doués. Sur ce principe les Géometres ont établi une regle générale, pour comparer & évaluer les forces actives de tous les êtres : elles ſont invariablement dans les corps mis en mouvement, en raiſon composée des maſſes, & en raiſon quarrée de leurs vélocités. Or donc, le mouvement du ſang pouſſé par le cœur doit ſe faire ſelon la même eſtimation. Quoique tous les Phyſiciens n'adherent point ſur ce ſujet à la même opinion, néanmoins l'évidence & la vérité de la propoſition de ce *Paragraphe* ſe trouvent également étayées du ſentiment de ceux qui lui ſont oppoſés. On ne ſauroit diſconvenir que la plus ou moins grande denſité du ſang ſuppoſe en lui une plus ou moins grande quantité de matiere. Car « cette quantité de matiere » conſidérée relativement au volume, » c'eſt-à-dire, reſpectivement à l'eſpace » qu'elle occupe, conſtitue & s'appelle » la denſité du corps (*f*) ». Or, ſur

(*f*) Ibid. Lib. III. cap. III. definit. I. n°. 1459. pag. 417.

ces deux regles, à ſavoir la denſité particuliere du ſang & ſa vélocité dans les vaiſſeaux, on peut meſurer & eſtimer le mouvement du ſang pouſſé par le cœur, ou, ce qui eſt la même choſe, la force avec laquelle il agit contre les parois des vaiſſeaux & contre le ſang qu'ils contiennent. Les mathématiques établiſſent ces vérités dans des théoremes irrévocables.

§. 678. *On connoît la denſité du ſang par l'inſpection de celui qui eſt ſorti des vaiſſeaux, par-là diſſipation qu'il a faite de ſes parties les plus fluides, par la dureté du pouls.*

Le chyle iſſu & préparé des aliments eſt toujours inférieur en denſité au ſang. Dès qu'il a été mêlé avec lui, il ſurnage : on n'a pour cela qu'à ſaigner une perſonne en ſanté quatre ou cinq heures après avoir mangé, (voyez les *Commentaires* du §. 80.) lorſque le chyle a reſté ſeize heures ou davantage confondu dans la maſſe du ſang, ayant ſubi la force & l'énergie des vaiſſeaux, il perd ſa nature, ſe change en ſéroſité & en ſang, & acquiert enſuite une plus grande denſité. Or, puiſque cette denſité

nouvelle eſt dûe à l'action des vaiſſeaux ſur les fluides, n'eſt-il pas clair qu'elle deviendra plus conſidérable à proportion que les cauſes qui la produiſent ſeront plus fortes ? Delà, le ſang des hommes robuſtes & appliqués au travail paroît toujours plus denſe que celui des gens foibles & oiſifs ; & on peut aiſément déduire avec certitude cette différence de denſité, du tempérament connu des malades. Outre cette connoiſſance préliminaire, on jugera encore mieux de cette denſité par la vue du ſang qui ſera ſorti du corps par les hémorragies & les ſaignées ; & alors ſa plus ou moins grande coagulation ſera évidente. Le ſang d'un payſan robuſte, aſſujetti tous les jours à un travail rigoureux, à peine eſt-il tiré de la veine par une ſaignée, qu'il forme bientôt une maſſe dure & ſolide, qui ne rend quelques heures après que peu de ſéroſité, tandis que celui d'une jeune fille paroît un ſang diſſous, dont un petit caillot nage dans une abondance de ſéroſité.

Le ſecond ſigne auquel on peut reconnoître la denſité du ſang, conſiſte dans la diſſipation, qu'on ſait avoir précédé, de ſon véhicule le plus ténu & le plus fluide, par la voie des urines, des

sueurs, des sels, &c. Il est clair qu'aprés une grande déperdition de sa sérosité, le reste du sang devient plus épais, plus ferme & plus dense. C'est là la bonne raison qui a engagé *Hippocrate* de blâmer la conduite de ceux qui dépouillent dans les maladies aiguës, le sang de sa partie la plus ténue & la plus fluide (*t*). *Sydenham*, appuyé sur les mêmes raisons, improuve une pareille pratique (*u*), conformément au sentiment d'*Hippocrate*, ainsi qu'on l'a dit dans une autre occasion. (Voyez les §. 386. & 588.)

On doit regarder aussi la dureté du pouls comme un signe de la densité du sang. Or, le pouls est dur, lorsque le doigt qui touche l'artere sent une impulsion forte, semblable à celle d'un corps solide; l'artere résiste & repousse vivement le doigt qui la comprime. Le pouls par conséquent devient dur dans les personnes robustes qui fatiguent beaucoup, tandis qu'il est mou chez les gens foibles. On remarque cette dureté du

(*t*) Prædiction. Lib. I. Comment. II. n°. XVII. Charter. Tom. VIII. pag. 740. Confer. Coac. Prænot. n°. CXXX. Charter. ibid. pag. 858.

(*u*) Sect. V. cap. VI. pag. 321.

pouls, comme un ſymptome ordinaire dans les maladies inflammatoires, où le ſang acquiert une grande denſité, ainſi qu'on le verra dans la ſuite.

§. 679. *On eſtime ſa vîteſſe par le nombre des pulſations du cœur, comparé à la grandeur des battements du pouls.*

D'où peut dépendre la célérité du pouls, ſinon des cauſes motrices de la circulation ? La vîteſſe du ſang qui circule dans les vaiſſeaux, augmente néceſſairement, lorſque les cauſes motrices agiſſent ſur le ſang avec plus de force, ou que leur action ſe renouvelle plus fréquemment dans un intervalle de temps. Or, le battement du cœur qui chaſſe le ſang contenu dans ſes ventricules à chaque contraction, eſt le principe du mouvement du ſang, puiſque c'eſt lui qui oblige les arteres, qui ſont toujours remplies, à ſe dilater, & qui pouſſe la colonne du ſang progreſſivement des extrêmités des vaiſſeaux artériels dans les embouchures des veines. Mais dès que le cœur revient dans ſon état alternatif de dilatation, les arteres abandonnées à leur force élaſtique & muſculaire, réagiſſent ſur le ſang qui les dilate, & le pouſ-

sent ultérieurement. Voilà comment naît, se propage & se perpétue le mouvement de la circulation. Ainsi, si dans un égal espace de temps, le nombre des pulsations du cœur augmente, il s'ensuit évidemment que l'action des causes motrices se reproduit plus fréquemment. Cependant cette cause seule ne suffiroit pas pour occasionner la vîtesse du sang. Il paroît encore essentiel que les pulsations fréquentes du cœur soient tout-à-la-fois assez fortes, afin de pousser toute la colonne du sang que renferment ses ventricules, dans les troncs des arteres. Effectivement, pendant le froid fébrile, de même dans les animaux moribonds & prêts à expirer, les pulsations du cœur deviennent extrêmement fréquentes; on ne peut pas les distinguer, & la vîtesse du sang dans les arteres n'en augmente pas pour cela, parce que, quoique fort accélérées, les contractions du cœur sont trop foibles. La grandeur des battements des arteres désigne qu'à chaque pulsation du cœur, ces vaisseaux se trouvent fort dilatés par la grande quantité du sang qui sort de ses ventricules; & si cette grandeur accompagne proportionnellement la fréquence des battements du cœur, on infere certainement que les

puiſſances motrices de la circulation agiſſent dans le même intervalle plus ſouvent ſur le ſang, & en augmentent réellement la vîteſſe. On évalue la grandeur du pouls par la différence & la longueur du temps qu'on obſerve entre la dilatation de l'artere, le cœur étant dans ſa diaſtole, & entre la contraction de cette même artere, le cœur ſe trouvant dans ſa ſyſtole. Plus cette différence ſemble conſidérable, plus le pouls devient grand. Afin de ne pas confondre toutes ces diſpoſitions, remarquez que le pouls peut être plein ſans paroître grand, & qu'il ſuffit, pour conſtituer cette plénitude, que l'artere ne puiſſe point pouſſer plus avant le ſang qu'il contient, à cauſe des réſiſtances qui ſe ſont formées dans ſes extrêmités capillaires. Sa contraction ſe développe, alors très-petite, parce que les parois de l'artere ne peuvent point ſe reſſerrer, que la colonne du ſang qui les remplit, ne dégage au préalable ſa cavité. Or, comme la dilatation des arteres arrive en même temps que la contraction du cœur, & que réciproquement elles ſe contractent lo.ſqu'il eſt dilaté, on comprend que la vîteſſe du pouls indique & exige l'augmentation des pulſations du cœur,

& constitue également un pouls vîte & grand, en quoi consiste véritablement la vîtesse de la circulation.

§. 680. *La grande résistance des arteres vient de la masse des humeurs qui doivent être mues & qui sont sans mouvement, & du petit nombre ou de la petitesse du diametre, ou de l'immobilité des vaisseaux qui doivent leur donner passage.*

Lorsque le cœur pousse dans les arteres le sang contenu dans ses ventricules, les arteres qui sont toujours remplies se dilatent pour recevoir le nouveau sang ; & quand même elles ne se dilateroient pas, il faut qu'il passe autant de sang des arteres dans les veines, que le cœur à chaque pulsation en pousse dans les arteres. Tous ces phénomenes s'accomplissent exactement pendant la vie. Les arteres se dilatent lorsque le cœur est dans son état de systole, & pendant ce temps, il y a toujours une certaine quantité de sang qui se transmet des arteres dans les veines. Ces vérités sont évidentes & démontrées par la circulation non interrompue du sang dans les vaisseaux. Le cœur est donc

obligé, en pouſſant par ſa force muſculaire le ſang dans les arteres toujours remplies, d'animer & de mouvoir toute la maſſe du ſang qui exiſte dans les arteres. Ce qui facilite cette action, c'eſt que lorſque le cœur ſe trouve dans ſa ſyſtole, les arteres ſe dilatent, ceſſent d'agir ſur le ſang qu'elles contiennent, & leurs forces élaſtique & muſculaire demeurent alors ſuſpendues. On voit ainſi que ſi la maſſe du ſang qui doit être mue & qui eſt renfermée dans la cavité des arteres, augmente conſidérablement, les réſiſtances que le ſang du cœur trouve à entrer dans les arteres, croîtront pareillement. Mais plus l'intervalle que le cœur met à diſtribuer le ſang contenu dans ſes ventricules eſt grand, mieux il ſe déſemplit, & moindre eſt la réſiſtance. Suppoſons maintenant qu'une cauſe quelconque rétreciſſe la cavité des arteres ou diminue le nombre des vaiſſeaux artériels qui ſont libres & ouverts, il eſt ſenſible que ce ſeront là autant d'augmentations de réſiſtance. Les arteres ſont des vaiſſeaux convergents & recourbés de mille manieres ; le ſang pouſſé par le cœur, après avoir enfilé leur cavité, va heurter contre leurs parois, change à tout moment de direction, s'éloigne

toujours de ſon axe, & fait ſans ceſſe effort pour dilater leurs parois ou agrandir leur diametre, afin d'élargir leur cavité & de faciliter l'entrée du ſang. Or, quand la roideur, la fermeté & l'inflexibilité des parois des arteres ne leur permettent pas de céder aux impulſions du ſang, il naît encore un accroiſſement nouveau de réſiſtance. Voilà pourquoi les perſonnes d'une conſtitution foible ſouffrent de grandes anxiétés, pour avoir trop étroitement ſerré leurs habits, parce que le grand nombre de vaiſſeaux gênés & rétrecis oppoſent des réſiſtances inſurmontables aux forces du cœur. On peut aiſément auſſi déduire de ce que nous avons dit, la raiſon pour laquelle les perſonnes foibles & les convaleſcents qui reviennent de grandes maladies, reſſentent ſouvent des inquiétudes & des anxiétés, après avoir pris une trop grande quantité d'aliments & de boiſſons, puiſque la maſſe totale des humeurs que le cœur doit mouvoir, excede ſa force, & forme tout d'un coup une réſiſtance trop conſidérable. La ſcene change de face, lorſque le cœur a aſſez de force pour ſurmonter toutes ces réſiſtances. On éprouve après un grand repas, une chaleur

vive, qui naît du grand frottement des particules des humeurs & de la réaction des vaisseaux; & les gens robustes dans l'hiver ayant le corps bien serré par les vêtements qu'ils portent, n'en bravent que mieux & avec plus de courage le froid de la saison la plus rigoureuse.

§. 681. *On discerne que la masse des humeurs qui doivent être mues est très-considérable, par les signes de la pléthore, (106.) de la cacochymie, ou de la prompte dissolution des liqueurs qui croupissoient auparavant, comme il arrive dans les personnes d'un grand embonpoint. Le gonflement des veines, accompagné d'un battement d'arteres vîte & grand, le désigne principalement.*

Personne de l'art n'ignore que tout le sang qui a passé dans les veines retourne au cœur, d'où il est destiné à se répandre derechef dans les arteres. Cette colonne continue qui occupe tout le systême vasculeux & le cercle de la circulation, forme la masse des humeurs qui doivent être mues. Toutes les fois donc que la quantité du sang, quelque bon

& naturel qu'on le ſuppoſe, augmentera de beaucoup, la maſſe qui doit être mue croîtra dans la même proportion; & lorſque ſon augmentation deviendra ſi exceſſive, que la ſurabondance du ſang empêchera la liberté des fonctions, & ne laiſſera continuer l'exercice de la vie qu'en excitant quelque maladie, alors elle fera naître la pléthôre, (voyez le §. 106.) qu'on connoît par une couleur rouge plus vive du corps, par une chaleur plus grande, & par les autres ſymptomes énoncés dans le §. 106. art. 5. La chaleur eſt forte dans les perſonnes pléthôriques, parce que les réſiſtances oppoſées à l'action du cœur étant augmentées, le frottement croît en même proportion; & en ſecond lieu, la partie rouge du ſang étant ſurabondante, n'en devient que plus ſuſceptible de chaleur, & plus propre à en conſerver & en répandre le mouvement & l'intenſité, ainſi qu'on l'a dit au §. 675.

On ſait que la ſeule augmentation de la maſſe ordinaire du ſang conſtitue la pléthôre, & que tout autre amas d'humeur excédante ne fait rien à ſa formation, comme on l'a expliqué, d'après *Galien*, aux *Commentaires* du §.

106. article 1. (x) Car lorſque les humeurs deviennent ſurabondantes, & qu'elles dégénerent de leurs qualités naturelles au point de léſer les fonctions de l'économie animale, leur excès & leur détérioration produiſent la cacochymie. Telle eſt celle dont ſont atteintes les filles qui ont les pâles couleurs. Leur corps eſt marqué d'une enflure ſenſible, leurs vaiſſeaux ſont ſurchargés d'humeurs épaiſſes & viſqueuſes, & la maſſe des humeurs qui compoſent la circulation, devient ſi conſidérable, que ſon mouvement eſt ralenti, & preſque ſuffoqué & anéanti au moindre exercice: cependant dans ces corps véritablement cacochymes, la quantité de bon ſang eſt toujours très-petite. Donc une ſemblable cacochymie augmente de beaucoup les réſiſtances que le cœur doit ſurmonter, parce qu'elle lui oppoſe une maſſe trop forte de liqueurs à mouvoir.

Ce ſeroit une erreur de croire que toutes les humeurs de notre corps ſont deſtinées à être en un mouvement continuel dans les vaiſſeaux. Il y en a pluſieurs,

(x) Method. Medend. Lib. XIII. cap. VI. Charter. Tom. X. pag. 300.

& d'aſſez copieuſes, qui, ſéparées du ſang, ſe rendent dans des réſervoirs déterminés, & y ſervent à des uſages pour leſquels la nature les y raſſemble. Quelquefois, à la vérité, leur amas devient trop abondant, & s'il ne ſe diſſipe pas, il aggrave & appéſantit le corps. La graiſſe en fournit un exemple remarquable. Sa quantité convenable & modérée eſt d'une utilité évidente. Elle recouvre les parties du corps qu'elle revêt, les garantit des impreſſions étrangeres & des chocs rudes, leur concilie & conſerve leur ſoupleſſe & leur mobilité. Les muſcles en ſont non ſeulement environnés, mais leurs fibres ſolides en ſont enduites, & les faiſceaux de fibres entourés de toutes parts. Avec ces diſpoſitions naturelles, l'action muſculaire s'exerce avec plus de facilité; le mouvement des muſcles atténue & diſſout cette matiere huileuſe, laquelle étant liquéfiée, pénetre dans les veines qui l'abſorbent; & mêlée avec le ſang, elle ſe confond parmi les humeurs excrémentitielles, & ſort par les urines ou les ſueurs. Voilà ſes fonctions naturelles aidées par le méchaniſme ordinaire du corps. Mais lorſque les animaux reſtent trop long-temps en repos, ou que leur exercice eſt trop lan-

guiſſant & inſuffiſant, tandis qu'ils ſont nourris largement, leur embonpoint augmente, la graiſſe ſurabonde, tous les vaiſſeaux voiſins ſont gênés & comprimés par ſon amas & ſa maſſe exceſſive. Ce qui fait que dans les gens fort gras, le jeu des vaiſſeaux ſe trouvant opprimé, la quantité du ſang n'eſt pas proportionnelle, & qu'au contraire elle eſt petite, eu égard au volume du corps. On en eſt aſſuré par l'état du pouls qui paroît très-petit, & par le reſſerrement des veines. Dans ces cas, quand la fievre déclarée met en mouvement toutes les humeurs & augmente la chaleur animale, toute cette collection graiſſeuſe ſe fond, paſſe précipitamment dans les veines, & eſt entraînée par le ſang juſqu'au cœur. Dès-lors la maſſe des humeurs qui doivent être mues, croît tout-à-coup; & il en arrive quelquefois une pléthôre ſi grande, que les vaiſſeaux crevent, & que l'effuſion ou l'épanchement des humeurs peut occaſionner ſubitement la mort. C'eſt ainſi, avec juſte raiſon, qu'on a mis (§. 587.) la diſſolution prompte des liqueurs qui croupiſſent, parmi les effets de la fievre. Qu'un homme d'un grand embonpoint eſſuie une fievre aiguë pendant quatorze jours,

ſon corps perd la moitié de ſon poids & de ſon volume. Cette perte ne conſiſte preſque que dans la diſſipation de la graiſſe, que la fievre a procurée. Voilà pourquoi les gens gras qui reviennent de maladies violentes, reſtent long-temps maigres ſans ſe refaire. On voit par-là combien grande devient la maſſe des liqueurs que le cœur a à mouvoir, lorſque la fievre diſſout cette ſubſtance graiſſeuſe ſi abondante, & combien cet effet augmente les progrès des maladies & les difficultés de la guériſon. On le verra plus amplement dans la ſuite au §. 693.

Des ſignes qui démontrent l'augmentation de la maſſe des humeurs qui doivent être mues, le principal eſt ſans contredit la vîteſſe & la grandeur du pouls, accompagnées du gonflement des veines. Tout indique alors la plénitude de tous les vaiſſeaux ſanguins. Car les pulſations des arteres peuvent devenir très-vîtes & très-grandes, ſans que la quantité de la maſſe du ſang qui eſt à mouvoir, ſoit nullement augmentée. Il ſuffit pour cela, que le ſang qui ſe diſtribue dans les extrêmités capillaires des arteres, ſoit attaqué d'un épaiſſiſſement ou d'une denſité inflammatoire, & y paſſe avec beaucoup de

difficulté ; mais dans ce cas, les veines se désemplissent, parce qu'il se transmet en elles une moindre quantité de sang, & que presque toute la masse sanguine s'arrête & s'accumule dans les vaisseaux artériels, ainsi qu'on l'observe souvent dans les cadavres de ceux qui périssent de maladies inflammatoires vives. Il arrive tout différemment dans les maladies chroniques & de langueur ; les humeurs s'amassent ordinairement dans les veines, dont les parois sont plus susceptibles de dilatation, & les arteres, qui résistent davantage, ne contiennent qu'une petite quantité de sang. Mais ces exceptions reconnues & mises à part, on ne sauroit se méprendre, lorsque tous les vaisseaux artériels & veineux sont excessivement gonflés à la fois ; signe certain & indubitable, que la masse des humeurs qui se trouve dans les voies de la circulation, est considérablement augmentée. Ainsi ce vice, ou cet état surabondant des liqueurs, étant supposé, il est avéré qu'afin qu'une plus grande quantité d'humeurs existantes circule dans le même nombre de vaisseaux, il faut de nécessité absolue que sa vîtesse augmente, & supplée à son excès ; voilà pourquoi le pouls de-

vient vîte & accéléré. Faiſons néanmoins attention que dans une grande pléthôre, où le mouvement de la circulation eſt comme ſuffoqué & éteint, à cauſe de la trop grande maſſe des humeurs qui y participent, on ne remarque dans le pouls aucune augmentation de vîteſſe ni de chaleur. L'abſence de ce ſigne, dans ces circonſtances preſſantes & eſſentielles, pourroit induire en erreur ceux qui ne ſeroient aviſés & pénétrés des principes précédents. J'ai rapporté à ce ſujet, dans les *Commentaires* du §. 590. un exemple digne d'attention, que *Sydenham* nous fournit. Un jeune homme attaqué d'une fievre aiguë, ſembloit prêt de rendre l'ame; la chaleur cependant des extrêmités du corps étoit ſi foible, que les aſſiſtants avoient peine de ſe perſuader qu'il eût la fievre. Dès que la veine fut ouverte, & le ſang tant ſoit peu ſorti, il ſe développa une fievre ſi violente, que *Sydenham* aſſure n'en avoir jamais vu une ſemblable, « laquelle ne calma qu'après » trois ou quatre ſaignées » (*y*). Ce danger preſſant de ſuffocation eſt le plus

(*y*) Schedul. monitor. de novæ febris ingreſſu, pag. 683.

haut degré de pléthôre, & un habile Médecin le distingue & le reconnoît par les signes propres.

§. 682. *On discerne facilement le petit nombre de vaisseaux, par l'histoire de l'obstruction, (107. jusqu'à 124.) ou des plaies, (145. jusqu'à 331.)*

Quand les vaisseaux sont bouchés par des humeurs imméables, de sorte que rien ne peut passer, leurs parois restent dilatées avant l'endroit où est le siege de leur obstruction, par l'effet redoublé de la colonne du sang qui comprime & pousse le vaisseau obstrué: cependant la partie fluide se détache des particules obstruantes, & passe dans les veines qui correspondent; de façon que tout l'intervalle du vaisseau qui est entre l'endroit obstrué & la veine contiguë, demeure bientôt vuide. Or si cet engorgement arrive dans un grand nombre de vaisseaux, la quantité de ceux où la circulation s'accomplit, diminue d'autant, quoiqu'il subsiste toujours sans altération, la même masse d'humeurs à mouvoir; par conséquent le cœur trouvera une plus grande résistance à pousser le sang qu'il contient, & les humeurs

feront néceſſitées de couler avec plus de vîteſſe dans les vaiſſeaux libres & ouverts, tant que ce déſordre ſubſiſtera, & que le mouvement de la circulation du ſang ſe perpétuera dans le corps : il n'y a point d'autre moyen naturel d'obvier à ce dérangement. De quelles ſuites ne peut-il pas être ſuivi, lorſque la réſiſtance & la vîteſſe du mouvement deviennent conſidérablement augmentées, & que la ſomme des vaiſſeaux obſtrués s'approche de la quantité des vaiſſeaux libres, où peut être la balance? Conſultez à ce ſujet ce qu'on a dit dans le Chapitre de *l'obſtruction*, & principalement dans les *Commentaires* du §. 120. ainſi que dans ceux du §. 382. article 8. où nous avons traité des effets de l'inflammation. On comprend que les mêmes accidents qui accompagnent les obſtructions, rapportés à cette matiere, ſont également produits par de larges bleſſures, des plaies vaſtes, où ſont compris beaucoup de vaiſſeaux, ſur-tout dans les amputations & les extirpations des parties entieres qui intéreſſent eſſentiellement le corps, comme on l'a démontré au §. 474. on doit alors inévitablement s'attendre à tous les effets ſubſéquents de la pléthôre.

§. 683. *Le rétreciſſement des vaiſſeaux s'apperçoit & ſe diſcerne à la vue, au toucher, en connoiſſant le tempérament ſec, & en voyant la grande chaleur qui ſuccede à une petite augmentation de mouvement.*

Il y a pluſieurs endroits ſur le corps humain, dont les vaiſſeaux ſont apparents, & dont on peut juger & diſtinguer l'augmentation ou la diminution de leur capacité, par l'inſpection. On voit ſerpenter des veines aſſez groſſes en beaucoup d'endroits. Combien de petits vaiſſeaux artériels ſont très-ſenſibles aux yeux, ſur les levres, dans l'intérieur de la bouche, dans la conjonctive, &c! Les groſſes arteres ſont cachées plus profondément. Mais on peut s'aſſurer du rétreciſſement des vaiſſeaux, en obſervant la diminution de volume & d'arrondiſſement des parties conſidérables: car la configuration dont nous voyons nos membres deſſinés, dépend de la maſſe des fluides qui diſtendent nos vaiſſeaux; de ſorte que dès qu'ils perdent de leur diametre, tout ſe rétrecit & ſe reſſerre. Un ſentiment de terreur change le

le visage, contracte les muscles des joues, fait pâlir les levres & les yeux, & crispe tellement les vaisseaux capillaires, qu'il y intercepte le cours du sang, qui devroit naturellement y être transmis. En outre, plusieurs vaisseaux sont situés de maniere, qu'on peut, par un tact fin, discerner la capacité plus ou moins grande des arteres. Il est des ramifications artérielles répandues sur la surface du corps, principalement celles qui sont appuyées sur des os, comme au poignet, aux temples, dont les pulsations deviennent en tout temps distinctes au toucher. Or puisque la capacité de nos vaisseaux doit être évaluée en raison composée de la raison directe de la vîtesse du sang qui y coule, & en raison inverse de la résistance de nos parois, (voyez le §. 26.) on conçoit aisément que nos vaisseaux sont susceptibles de rétrecissement, toutes les fois que la force qui pousse le sang dans les vaisseaux, diminue, ou que celle avec laquelle leurs parois se contractent, augmente. Cette premiere cause de la diminution de leur diametre, se connoît par les signes de la foiblesse du cœur; la seconde, par ceux qui démontrent l'augmentation de l'élasticité de leurs parois.

En effet, lorsque les vaisseaux se resserrent, tandis que la même quantité de liqueurs à mouvoir subsiste dans le systême vasculeux, on éprouve des anxiétés, des palpitations de cœur, &c. ainsi qu'on l'observe dans les gens saisis d'une crainte subite. Mais il ne s'agit point ici directement de cette cause, mais plutôt de la seconde, qui consiste dans le rétrecissement des vaisseaux, produit par une forte contraction de leurs parois, c'est-à-dire, qui arrive quand la somme des parties solides du corps surpasse la masse des liqueurs, ce qui constitue un tempérament sec, accompagné ordinairement d'une plus grande chaleur, & toujours d'emmaigrissement (z). Voilà d'où vient que les personnes maigres & d'un tempérament sec, ont plus de chaleur que celles douées de beaucoup d'embonpoint, & qu'elles supportent avec moins de difficulté, toutes choses d'ailleurs étant égales, le froid de l'hiver. Les vaisseaux artériels ne peuvent devenir plus étroits, sans que la circulation ne soit accélérée ; & leurs parois résister davantage à leur dilatation, sans qu'il ne se fasse un frotte-

(z) Boerhaav. Institut. Medic. §. 892.

ment plus grand des globules du ſang, & conſéquemment une augmentation de chaleur. Or le cœur ſera donc forcé dans le même intervalle de temps, de pouſſer dans la cavité des arteres une plus grande quantité de ſang; & ſi ces arteres ſont rétrecies, ſi leurs parois ſont moins capables de ſe dilater, toute la maſſe du ſang coulera avec plus de vîteſſe, paſſera dans les veines avec plus de précipitation, & ſouffrira donc plus de frottement. C'eſt cette raiſon qui fait que les phthiſiques, minés par une fievre légere qui les conſume, ſentent intérieurement une grande chaleur après avoir mangé, parce que dans ces ſujets ſi maigres, la capacité naturelle des vaiſſeaux diminue conſidérablement; & comme l'abondance des liqueurs nouvelles induit à une plus grande vîteſſe dans le mouvement, pour ſuppléer au rétreciſſement des vaiſſeaux, il arrive indiſpenſablement un frottement extraordinaire, qui rend, dans ces maladies, les battements des arteres plus vîtes & plus petits. Voilà encore pourquoi les maladies aiguës & inflammatoires deviennent ſi dangereuſes & ſi funeſtes pour les hommes robuſtes & exer-

cés au travail (a). (Voyez les *Commentaires* des §. 386. & 588.) Leurs fibres musculaires d'une rigidité prodigieuse, & leurs vaisseaux trop rétrecis par la célérité de la circulation, conçoivent une chaleur vive & prompte; & la dissipation de la partie fluide du sang, & l'épaississement du reste, qui en sont la suite, rendent la plus grande partie des humeurs bientôt imméable, leurs embarras peu susceptibles de résolution, (voyez le §. 689.) les progrès par conséquent de l'inflammation plus redoutables & ses effets plus fâcheux.

§. 684. *L'immobilité des vaisseaux qui réside dans leur résistance a leur dilatation, paroît & se manifeste par les signes de la rigidité des fibres, des vaisseaux & des visceres.* (32. 33. 34. 50. 51. 52. 53.)

Ce que nous avons dit du rétrecissement des vaisseaux, considéré comme une cause de l'augmentation de la chaleur animale, suppose de leur part une

---

(a) Coac. Prænot. n°. CCCXCVIII. Charter. Tom. VIII. pag. 875.

immobilité ou un trop grand effort qu'ils oppofent à leur dilatation. Nous n'entendons point parler ici du refferrement des vaiffeaux, qui eft occafionné par la diminution de quantité, ou par la vîteffe du mouvement des liqueurs qui diftendent leurs parois. Cette caufe n'engendre pas une plus grande chaleur, puifqu'elle ne fait pas croître les frottements qu'éprouve le fang en circulant; il s'agit de cette immobilité des vaiffeaux qui provient d'une cohéfion ou d'une adhérence trop forte des parties folides du corps; & on a indiqué dans le texte de ce *Paragraphe*, les endroits où nous en avons donné l'explication.

§. 685. *L'origine de la chaleur fébrile dépend de tant de caufes prochaines,* (674. *jufqu'à* 685.) *que l'on peut regarder les caufes éloignées, infinies en nombre & en variété.*

On a eu foin de décrire par ordre les caufes prochaines de la chaleur fébrile, & de les ranger en différentes claffes, afin de pouvoir expofer enfuite diftinctement la curation de chacune d'elles. Quoiqu'elles foient en général de di-

verses especes, on voit qu'elles s'accordent ensemble, & conspirent toutes à augmenter le frottement réciproque des particules fluides entr'elles, leur action contre les vaisseaux, & la réaction des parois des vaisseaux sur elles. Cependant ces causes prochaines de la chaleur en reconnoissent elles-mêmes d'autres pour leurs causes prochaines, lesquelles respectivement, ou à l'égard de la chaleur febrile, deviennent seulement des causes éloignées. Leur nombre & leur diversité sont infinis; de sorte que leur énumération seroit infailliblement imparfaite & inutile, puisque, pour dissiper la chaleur fébrile, il suffit de détruire la cause véritablement prochaine, & que sa connoissance donne bientôt celle des causes éloignées, si leur découverte peut répandre sur elle quelque éclaircissement profitable. On a mis, par exemple, l'augmentation de la masse des humeurs destinées à être mues, au nombre des causes prochaines de la chaleur fébrile, laquelle peut provenir de différentes causes, comme de la pléthôre, de plusieurs especes de cacochymie, ou de la prompte dissolution des liqueurs qui croupissoient auparavant. En supposant néanmoins que la

chaleur fébrile naiſſe de la maſſe trop grande des liqueurs à mouvoir, la cure conſiſte à en diminuer la quantité; ſans égard aux cauſes éloignées de la pléthôre ou de la cacochymie. On peut étendre ce précepte ſur la denſité, la vîteſſe du ſang, &c. car il eſt prouvé par les expoſitions ci-deſſus, que les cauſes de la chaleur fébrile, en tant que dépendantes de l'état des humeurs, peuvent être réduites à l'augmentation de la maſſe du ſang, de la vîteſſe de ſon mouvement dans les vaiſſeaux, & de la denſité de ſes globules. Quant aux parties ſolides, les vices de leur part, qui peuvent devenir les cauſes de cette chaleur fébrile, conſiſtent dans la diminution du nombre des vaiſſeaux libres & ouverts, qui permettent le cours du ſang, dont la quantité reſte la même; à leur rétreciſſement & à l'immobilité de leurs parois, qui s'oppoſent à leur dilatation, naturellement occaſionnée par les impulſions du ſang. Voilà la récapitulation exacte des cauſes ſupérieurement détaillées. Ce réſumé, tout ſimple qu'il eſt, démontre la fauſſeté & le ridicule de tous ces vains ſyſtêmes que quelques Auteurs ont imaginés ſur les prétendues cauſes de la chaleur fé-

brile ; & à quoi aboutiſſent tous ces frivoles & pénibles étalages de la putréfaction, de la fermentation, de l'effervefcence des liqueurs, & de tant d'autres opinions ruineuſes, tombées de nos jours dans le diſcrédit qu'elles méritent ! Et, pour ne nous arrêter qu'à un ſeul exemple, ſi la chaleur animale provenoit d'une eſpece de putréfaction, un cadavre, comme *Helmont* le remarque très-judicieuſement, « conſerveroit une chaleur notable long-temps après la mort, & ſeroit aſſailli d'une fievre plus violente que celle à laquelle on eſt expoſé pendant la vie. La mort n'a point changé la matiere du corps, ſes vaiſſeaux ſubſiſtent en leur même ordre dans le cadavre, leur nombre n'a pas diminué, leur organiſation eſt ſemblable ; & puiſqu'on ſuppoſe le corps capable d'acquérir une chaleur en cet état par le mouvement ſeul de la putréfaction ; comme elle augmente davantage après la mort, qui le rend plus ſuſceptible de putréfaction, & plus propre à en répandre les effets dans toutes les parties, il s'enſuit vraiſemblablement, que le corps devroit être atteint d'une plus grande chaleur après la mort,

» que pendant la vie. Or cette erreur » est étrange & insoutenable. La fievre » qui engendre la chaleur dans une per- » sonne en vie, cesse tout de suite im- » médiatement après la mort, & toute » espece de chaleur finit, &, pour ainsi » dire, expire avec la cessation de la » vie ». D'où il conclut que « le même » principe actif qui produit en santé les » fonctions naturelles de l'économie ani- » male, suscite, en état de maladie, » toutes les lésions qui les accompa- » gnent » (*b*). Il est donc par-là soli- dement établi, que puisque la chaleur des personnes en santé s'entretient & communique par le frottement que les humeurs exercent entr'elles, qu'elles ex- citent contre les vaisseaux, & qu'elles reçoivent réciproquement de leur part, il s'ensuit probablement que l'augmen- tation de cette chaleur naturelle dans les malades, doit être justement attribuée à la même cause, douée alors d'une plus grande intensité. Ce seroit une vraie absurdité de prétendre que les re- medes qu'on appelle échauffants, pos- sedent la vertu de faire naître la cha-

(*b*) Tractat. de Febrib. cap. I. nº. XXIV. pag. 542.

leur, & que les médicaments de ce genre, diversement administrés, rendent notre corps participant d'un degré plus vif de chaleur. Toute leur faculté se réduit uniquement à augmenter, par quelque qualité stimulante, le mouvement des humeurs, en excitant un plus grand frottement. Le poivre le plus âcre, l'huile de cannelle la plus subtile, & d'autres semblables matieres disposées autour d'un thermometre, ne paroissent avoir d'autre chaleur que celle de l'air ambiant; & en quelle quantité qu'on en verse dans, ou qu'on en mette sur un cadavre, on ne lui communiquera pas le moindre degré de chaleur.

§. 686. *La chaleur naturelle de notre corps peut, à la vérité, augmenter par l'accroissement éminent d'une seule de ces causes; & alors l'intensité de la chaleur est en même raison que la véhémence de la cause.*

Par les divisions que nous avons faites, on peut aisément concevoir séparément toutes les causes de la chaleur fébrile, & se représenter nettement l'existence d'une seule, à l'exclusion de toutes les autres. Son action doit être nécessaire-

ment ſuivie d'un effet, puiſque c'eſt un axiome univerſel, que tout effet eſt proportionné à ſa cauſe. Suppoſons donc que la denſité du ſang d'un malade augmente du double de ſon état naturel, l'augmentation de la chaleur qui réſulte de cette cauſe, ſera en même raiſon, & croîtra également du double. Cela ſe comprend ſans peine, & nous en pouvons dire autant de toutes les autres cauſes en particulier. Il arrive pourtant rarement qu'il n'y ait qu'une ſeule cauſe qui contribue à redoubler en nous la chaleur fébrile, ou du moins elle ne perſiſte pas long-temps ſeule. Je conſens qu'au commencement la maſſe du ſang devienne plus denſe, par rapport à la diſſipation de ſa partie ſéreuſe la plus fluide; ſes globules épais & imméables s'embarraſſent bientôt dans les dernieres extrêmités capillaires des arteres: cet engorgement oppoſe d'abord une plus grande réſiſtance aux impulſions du cœur, & plus de difficulté au cours des humeurs dans les vaiſſeaux, & par conſéquent une augmentation de chaleur à l'occaſion de tous ces obſtacles. Ainſi la vîteſſe du ſang étant conſidérablement accélérée, il contractera bientôt une plus grande denſité, comme

on l'a démontré dans les *Commentaires* du §. 100. Afin de mettre nos explications dans une précision exacte, il est bon de remarquer que dans les évaluations que nous avons proposées pour modeles, nous n'entendons pas que l'augmentation de la chaleur soit toujours en même raison de l'augmentation de la cause particuliere qui se développe ; il faut restreindre le sens trop étendu de cette proposition, & comprendre que les augmentations de part & d'autre sont entr'elles comme l'excès de la chaleur que cette cause procure, au dessus de la chaleur ordinaire du corps. Un exemple donnera un plus grand jour à cette vérité. Quoique la vîtesse du sang fût double, en ce que la pulsation des arteres se renouvelleroit deux fois dans un fébricitant, tandis qu'elles ne battroient qu'une fois dans une personne en santé, il ne s'ensuit pas que la chaleur devienne également double, parce qu'outre la vîtesse de la circulation, il y a plusieurs autres causes qui concourent à la production de la chaleur animale naturelle : telles sont la densité du sang, l'élasticité des vaisseaux, la force de leurs parois, leur rétrecissement, &c. lesquels n'augmentent pas toujours dans

la même proportion que la vîtesse du sang : & si le degré de chaleur correspondoit pareillement dans ces occasions à la célérité du cours du sang, il est sûr que la violence qu'acquerroit la chaleur animale, seroit si véhémente & si insoutenable, qu'on n'y pourroit nullement résister, & que la mort suivroit de près. Car si la chaleur du corps humain, qui surpasse ordinairement, dans une personne en santé, le quatre-vingt-dixieme degré du thermometre de *Farenheit*, augmentoit du double, elle excéderoit cent quatre-vingts degrés ; or auparavant le sang & sa sérosité seroient coagulés dans les vaisseaux, & tout mouvement cesseroit. Cependant on observe journellement, dans les fébricitants & dans les gens appliqués à un travail rude, une vîtesse encore plus grande de la circulation. C'est pourquoi, dans les comparaisons que l'on fait de ces augmentations, il faut faire cette attention, à l'égard de celle de la cause particuliere dont il s'agit, que l'excès de chaleur au dessus de la chaleur naturelle, qui est produit par le double de vîtesse du mouvement du sang, soit vis-à-vis d'un semblable excès de la chaleur animale, qui pro-

vient du triple de la vîtesse de la circulation, en même raison qu'un est à deux, c'est-à-dire, dans la même proportion que sont entr'eux les excès de vîtesse. Notre dessein n'est point ici de fournir matiere à des disputes sur les différentes proportions que doivent garder entr'elles les causes particulieres de la chaleur, pour apprécier & supputer avec justesse les augmentations de leurs effets. Pour nous renfermer dans la sphere des regles de la Médecine, & n'avoir égard qu'aux usages utiles que nous nous proposons pour but dans nos raisonnements, nous avancerons avec fondement, qu'on connoît suffisamment & plus facilement l'intensité de la chaleur fébrile par les signes qu'on a décrits au §. 673. Car il est toujours très-difficile de déterminer positivement l'augmentation des causes particulieres qui concourent à celle de la chaleur; & quand même cette estimation seroit aisée & précise, elle deviendroit inutile & à pure perte. Quant à la vîtesse de la circulation, on peut la reconnoître par le nombre des battements du cœur, rapportés à la grandeur des pulsations. D'ailleurs, qui peut déterminer le degré de densité que le sang acquiert en

état de maladie, fixer l'inertie de la maſſe des liqueurs qui ſont deſtinées à être mues, démêler le point de force qu'atteint l'élaſticité des vaiſſeaux ? Quel moyen s'offre pour découvrir l'exacte proportion qui regne entre les vaiſſeaux engorgés ou obſtrués, & ceux qui reſtent encore libres & ouverts dans les maladies, &c ? Enfin, comment diſtinguer combien la denſité du ſang, la vîteſſe de la circulation, ou la réſiſtance que fait la maſſe d'humeurs à mouvoir, aux agents moteurs du ſang, contribuent ſpécialement à la production de la chaleur, &c ? Contentons-nous de diſcerner l'intenſité de la chaleur formée par le concours de toutes ces cauſes, ſans prétendre aſſigner à chacune d'elles, leurs effets précis & particuliers, & vouloir démêler leur ambiguité, & pénétrer dans leur obſcurité. D'ailleurs la chaleur elle-même, étant développée, change les cauſes même génératrices qui lui donnent naiſſance ; elle augmente le volume des globules du ſang, la maſſe reſtant la même, ſa raréfaction diminue ainſi ſa denſité ; elle élargit encore la capacité des vaiſſeaux, en relâchant leurs parois ; & cette dilatation affoiblit, en ce cas, leur réſiſtance, &c.

D'où l'on peut affirmer en général, que l'augmentation de chaque cause de la chaleur animale, prise en particulier, rend, dans leur totalité & par leur concours, son intensité encore plus grande, quoique la masse des humeurs demeure la même. Quand on les examinera séparément, leur action & leurs effets pourront devenir individuellement commensurables & sujets à une juste supputation ; mais lorsqu'on les considere agissant toutes ensemble, s'entr'aidant mutuellement dans un assemblage inégal, il est infiniment difficile, sinon peut être impossible, d'entrer avec certitude dans la moindre discussion de leur maniere d'opérer individuelle, ou de l'estimation de leur quotité.

§. 687. *Enfin si ces deux causes augmentent ensemble, l'accroissement de la chaleur sera comme le produit de l'intensité de ces causes, en les multipliant réciproquement par elles-mêmes.*

§. 688. *Ce même calcul peut s'appliquer à toutes les autres.*

La réunion de plusieurs causes doit nécessairement faire augmenter la cha-

leur. Il eſt ſans contredit facile de se convaincre de leur connexité ; mais les raiſonnements précédents nous perſuadent qu'il paroît extrêmement difficile de connoître le degré de véhémence ou de proportion de chacune d'elles. Delà, on voit la grandeur des dangers qu'encourent les gens robuſtes & endurcis au travail, étant attaqués de maladies aiguës (*c*). Leurs vaiſſeaux doués d'une rigidité extraordinaire, forment une réſiſtance immenſe aux impulſions du ſang; les molécules des humeurs évidemment trop denſes, exercent un frottement trop violent entr'elles, une action trop vive contre les parois des vaiſſeaux, & deviennent trop capables de conſerver la chaleur qui y eſt une fois développée, tandis que la fievre en même temps augmente la vîteſſe de la circulation. Voilà quelle eſt l'efficacité & la marche progreſſive de ces cauſes, quand elles concourent enſemble pour produire une forte chaleur.

§. 689. *L'augmentation conſidérable de la chaleur diſſipe les particules les plus*

(*c*) Coacar. Prænot. nº. cccxcviii. Charter. Tom. VIII. pag. 875.

fluides de notre ſang, c'eſt-à dire, l'eau, les eſprits, les ſels, les huiles fines & ſubtiles; elle deſſeche le reſte de la maſſe, la condenſe, la réduit en des concrétions imméables & indiſſolubles; dégage les ſels & les huiles, les atténue, les met en mouvement, les exalte, les volatiliſe, les rend plus âcres; par-là elle deſſeche les fibres, les roidit, les met en contraction, briſe & rompt les petits vaiſſeaux, & produit enfin un grand nombre de maladies ſubites, dangereuſes & mortelles, qu'on peut aiſément déduire de leur cauſe primordiale.

Il eſt préſentement queſtion des effets que l'augmentation de la chaleur naturelle occaſionne ſur les parties ſolides & ſur les fluides du corps humain. Qu'on ne s'attende point que nous nous arrêtions ici à démêler comment les cauſes de la chaleur agiſſent en nous pour l'augmenter. On ſait qu'elles y font naître de grands changements, en produiſant un frottement plus grand des molécules fluides entr'elles, des vaiſſeaux contre les fluides & des fluides contre les vaiſſeaux. Or, puiſque la violence de ce frottement pendant la chaleur fébrile, ſuppoſe conſéquemment la vîteſſe

du mouvement circulaire des humeurs dans les vaiſſeaux, on peut relire à ce ſujet ce que nous avons dit dans les *Commentaires* du §. 100. On ſe contentera d'examiner actuellement les phénomenes qui réſultent d'une plus grande quantité de feu ramaſſé dans le corps, & on verra que la plupart des effets qui s'enſuivent, ſe rapprochent de ceux que produit le mouvement exceſſif de la circulation, & ont encore beaucoup de rapport avec les effets de la fievre. (§. 587.)

L'augmentation conſidérable de la chaleur diſſipe les particules les plus fluides, &c. Lorſqu'on ſaigne une perſonne en ſanté pour cauſe de pléthôre, le ſang qu'on tire, produit en hiver une vapeur ſenſible, qui forme des gouttes d'eau en s'attachant à un miroir ou à un alambic qu'on lui préſente. On remarque encore que ce ſang tout récemment ſorti des veines, exhale une odeur approchante de celle de l'urine, & ſemblable à celle qu'on reſſent à l'ouverture du ventre d'un animal en vie. L'analyſe chymique conſtate que l'eau qui ſe diſſipe à une douce chaleur, compoſe la partie la plus légere & la plus mobile du ſang. Mais il ne faut pas croire que cette eau

ſoit abſolument pure ; elle conſerve quelque choſe d'odorant, qui ſemble dépendre des particules les plus ſubtiles des huiles atténuées. L'uſage qui a prévalu, a donné à cette partie la plus fine du ſang le nom d'eſprit, parce qu'elle eſt la plus mobile, & qu'elle échappe aux yeux les plus perçants. Sa nature ou ſa conſiſtance eſt cependant différente dans chaque ſujet. Les chiens qui ſaiſiſſent ces ſortes d'émanations, qui ſont imperceptibles pour nous, cherchent & diſtinguent, à la faveur de ces écoulements, leur maître parmi mille perſonnes. Quand ils ont une fois flairé ceux ou connu les veſtiges des bêtes qu'on chaſſe, ils les ſuivent à la piſte, ne quittent plus leurs traces, & vont les découvrir juſques dans leurs tanieres. Leur ſentiment devient encore plus vif & plus exquis dans le temps que la ſurface de la terre eſt humectée d'une roſée un peu gluante, laquelle, en s'élevant, inviſque & retient les émanations volatiles des animaux, & empêche leur prompte diſſipation. Il n'eſt pas beſoin néanmoins que les particules huileuſes & ſalines acquierent une ſi grande fineſſe ou tant de volatilité pour s'exhaler du corps, une chaleur vive les diſſipe

également. Ne voit-on pas dans les fortes chaleurs de l'été, les gens même en repos ſuer abondamment? & ſi on ramaſſe en eſſuyant leur viſage, la matiere de leur ſueur qui coule quelquefois goutte à goutte le long des joues, on la trouvera ſenſiblement d'un goût ſalé. Les chemiſes qu'on change à ceux qui ſuent, ſont ordinairement ſalies & dégoûtantes d'une matiere graſſe, huileuſe & jaune. Dans les maladies aiguës, les gens qui ont beaucoup d'embonpoint diſſipent & perdent une grande quantité de graiſſe, ſans qu'on découvre dans leurs excréments aucunes particules d'huile ni de graiſſe, parce qu'elles ſe trouvent ſi briſées & atténuées, étant mêlées avec les ſels que la chaleur a rendu plus âcres, qu'elles forment une eſpece de ſavon miſcible avec l'eau, & ſortent avec lui du corps.

Elle deſſeche le reſte de la maſſe, la condenſe, la réduit en des concrétions imméables & indiſſolubles. La partie aqueuſe du ſang la plus ténue & la plus mobile s'étant diſſipée, le reſte privé de ſon véhicule délayant, dont l'interpoſition ſéparoit, humectoit ſes molécules, ſe deſſeche, ſe condenſe & dégénere en des concrétions morbifiques.

C'eſt pourquoi on verra dans la ſuite que nous rangerons parmi les cauſes de la cacochymie atrabilaire, (§. 1093.) tout ce qui eſt capable de dépouiller le ſang de ſes particules les plus ſubtiles. Or, l'augmentation forte de la chaleur peut coaguler le ſang & ſa ſéroſité, ſans occaſionner une grande perte de ſon véhicule. Car la ſéroſité du ſang verſée dans de l'eau bouillante, ſe coagule ſur le champ en une maſſe épaiſſe & blanche, quoiqu'elle nage au milieu de l'eau. Il eſt même aſſuré qu'il n'eſt pas néceſſaire, pour en procurer la coagulation, que l'eau parvienne à l'ébullition. Donc lorſque la chaleur de notre corps violemment augmentée atteint le centieme degré du thermometre de *Farenheit*, il eſt bien à craindre qu'elle ſe coagule (*d*), puiſque cette diſpoſition ſe trouve favoriſée par la diſſipation de la partie la plus fluide du ſang. Tout nous convainc que ce ſang coagulé par l'intenſité ou l'augmentation de la chaleur, ne peut plus ſe réſoudre entiérement, ou du moins que très-difficilement. D'où vient que les inflammations

(*d*) Boerhaav. Element. Chem. Proceſſ. CXVII. Tom. II. pag. 353.

dépendantes de pareilles concrétions du ſang, ne ſont plus ſuſceptibles de réſolution, parce qu'afin que l'inflammation ſe guériſſe par cette terminaiſon, il ne faut pas que les particules obſtruantes aient acquis une ſi grande fermeté ou tant de denſité. (Voyez le §. 386.) C'eſt ainſi, avec juſte raiſon, que l'on met au nombre des effets de l'augmentation de la chaleur dans les fievres, la dégénéreſcence du ſang en des concrétions imméables & indiſſolubles.

Dégage les ſels & les huiles, &c. Effectivement, on voit que les maladies vives accompagnées d'une chaleur éminente, diſſolvent & atténuent la graiſſe du corps, de ſorte qu'elle ſe diſſipe bientôt, quoique cette matiere ſoit naturellement lente, épaiſſe & ſans activité. Les altérations ou les changements de l'urine nous démontrent que l'augmentation de la chaleur animale confere aux ſels qui ſont noyés dans les liqueurs, une grande acrimonie, qu'elle les briſe, les diviſe & les atténue tellement, que l'urine devient fort rouge, ſalée, & en bien des occaſions preſqu'alkaline & putride. Voilà la raiſon qui engage de conſidérer la rougeur de l'urine comme un ſigne réel de la chaleur interne du corps, ainſi qu'on

l'a dit au §. 673. Il a été prouvé, dans les *Commentaires* du §. 84. article 5. combien une grande chaleur contribue à avancer & faire naître la putrescence des humeurs, en atténuant, en mettant en mouvement, & en rendant plus âcres les sels & les huiles de notre sang.

Par-là elle brise & rompt les petits vaisseaux. Si on a compris que l'augmentation de la chaleur consiste dans un frottement violent des particules des fluides dans les vaisseaux, il est clair qu'on doit conclure qu'elle exige plus de force de la part des vaisseaux. Mais ce frottement peut être suivi d'un second désordre ; le caractere doux des fluides du corps dégénere quelquefois en même temps de son état naturel, & acquiert une grande acrimonie. Alors la vîtesse du sang, la densité de ses globules & l'âcreté de la masse générale des humeurs augmentées & conspirant tout à la fois, font des efforts redoublés contre les vaisseaux ; & il est à craindre qu'ils se rompent, principalement les plus petits, qui sont moins capables de résister. Car qu'une matiere obstruante, que la chaleur a rendu imméable, & que la vîtesse de la colonne du sang qui presse par derriere, enfonce toujours plus, s'engage dans

dans les vaiſſeaux capillaires ſi minces & ſi délicats de la ſubſtance articale du cerveau; ou autrement, que des humeurs agitées d'un mouvement violent, ſouillées d'une acrimonie inſigne, qui vient de la dépravation des ſels & des huiles du ſang, pervertis par une trop grande chaleur, ſoient pouſſées & dirigées vers le cerveau, y a-t-il lieu de douter que ces petits vaiſſeaux, toujours tendres & foibles, même dans les hommes de la conſtitution la plus ferme, ſeront détruits en peu de temps? Delà, qu'on ne ſoit pas étonné de voir que les funeſtes effets d'une chaleur véhémente ſe manifeſtent d'abord par les léſions des fonctions du cerveau ou du poumon, puiſque les vaiſſeaux de ces viſceres ſont les plus minces, les plus entrelacés, les plus faciles & ſujets à ſe rompre, & que le ſang eſt pouſſé dans le poumon avec l'impétuoſité la plus vive.

Elle deſſeche les fibres, les roidit, les met en contraction. Après avoir diſſipé la partie la plus fluide du ſang, la chaleur diminue ſans contredit d'autant la quantité des liqueurs qui ſont deſtinées à circuler naturellement dans les petits vaiſſeaux du corps. Or le reſte de la maſſe étant privé de la ſéroſité la plus

ténue & la plus fluide, commencera à contracter un caractere imméable & un état d'épaiſſiſſement ; elle circulera avec lenteur, & puis formera de véritables arrêts dans les derniers détroits des groſſes ramifications artérielles ; peu à peu il ſe décidera des obſtructions dans ces vaiſſeaux, & alors les petits capillaires ſubſéquents, qui, dans leur progreſſion naturelle, doivent recevoir le ſang qui leur eſt propre, de la ſérie ſupérieure obſtruée, ſe déſempliront ; (voyez les *Commentaires* du §. 120.) leurs parois devenant vuides, & leur diametre n'étant conſervé dans ſon calibre par aucune colonne d'humeurs, s'affaiſſeront & s'oblitéreront tout-à-fait ; accidents irrémédiables, qui arrivent trop fréquemment à la ſuite des maladies aiguës, & qui durent pendant la vie entiere. Ces déſordres ſeront d'autant plus conſidérables, que les vaiſſeaux obſtrués paroiſſent plus gros, & compriment davantage les petits vaiſſeaux des environs. Ces funeſtes effets deviennent ſenſibles dans les fievres ardentes, & on ne ſauroit les imputer qu'à la violence de la chaleur. Car toute la peau de l'habitude du corps eſt aride & deſſéchée, la langue

roide & retirée de féchereffe, le gofier d'une aridité infupportable, les yeux même femblent ternes & poudreux, à caufe du défaut de lymphe qui les humecte & les arrofe. C'eft auffi avec jufteffe qu'*Hippocrate* avance (voyez les *Commentaires* du §. 100. " que tous „ ceux qui périffent de fievre ardente, „ meurent de féchereffe „ (*e*).

Elle produit enfin un grand nombre de maladies fubites, dangereufes, &c. En réfumant & confidérant attentivement tous les effets rapportés de la chaleur, on comprendra clairement la raifon de tant de maladies fubites & mortelles qui en dépendent. Il eft inconteftable que les fonctions vitales, naturelles & animales, ne peuvent s'exercer dans leur intégrité accomplie, qu'autant que la circulation des humeurs eft libre & parfaite dans tous les vaiffeaux. Or une chaleur exceffive trouble ou intercepte le mouvement égal des liqueurs, foit en occafionnant des ruptures & des crevaffes dans les petits vaiffeaux, foit en dilatant trop les gros, en les engorgeant par l'introduction d'une matiere

---

(*e*) De Morbis, Lib. I. cap. XIII. Charter. Tom. VII. pag. 549.

immémable, en gênant & comprimant les petits vaisseaux, &c. Si ces désordres arrivent à des parties dont les actions soient attachées à la vie, ils sont suivis d'une mort prompte, laquelle surviendra d'autant plus vîte, que la chaleur violente sera assez forte pour commencer à coaguler la sérosité du sang. Il ne faut pas en ce cas longtemps, pour que cette sérosité s'arrête dans les détroits des vaisseaux du poumon, & ferme le passage au sang qui vient du ventricule droit du cœur, qui ne peut point rebrousser chemin, ni être transmis au ventricule gauche, les vaisseaux intermédiaires du poumon se trouvant bouchés. Voilà dès-lors une péripneumonie mortelle, & la plus aiguë qu'il soit possible d'imaginer. On éprouvera un accident aussi funeste & aussi subit, lorsque la substance du cerveau se trouvera déchirée & crevassée, ou engouée & farcie d'une humeur imméable, qui empêchera l'écoulement des esprits, & sur-tout les irradiations de ceux qui tirent leur origine du cervelet, & aboutissent au cœur. Quelle attention ne doit pas inspirer ce symptome fébrile, pour prévenir ces funestes événements, en diminuant la

trop grande chaleur par les secours que l'art fournit ! Quels sont les remedes capables de la modérer ? Nous allons l'examiner dans les *Paragraphes* suivants.

§. 690. *Ce que nous venons de dire, doit faire comprendre ce qu'il faut faire pour modérer la chaleur, & combien de remedes différents peuvent y contribuer efficacement.*

Par la théorie précédente, on est instruit des causes de l'augmentation de la chaleur dans les fievres, & de leurs différentes especes ; il n'est donc question, dans la curation, pour prescrire les remedes salutaires & requis à calmer la vivacité de la chaleur, que de rechercher & découvrir soigneusement la véritable cause qui la produit, ou les diverses causes conjointes dont le concours & l'intensité l'a fait naître. Muni de ces connoissances, on démêlera facilement l'indication qu'il faut remplir, & on discernera les remedes qui complettent la cure. On ne sauroit par conséquent tracer un plan général de curation, puisqu'il convient de l'approprier à chaque cause en particulier, qui ex-

cite la chaleur. Nous ſommes ainſi obligés d'entrer dans ce détail, & par-là il ne ſera pas difficile d'apprendre ce qui eſt utile dans chaque cas, même dans ceux où pluſieurs cauſes de la chaleur ſont annexées & compliquées enſemble.

§. 691. *Si la chaleur provient de la ſeule vîteſſe de la circulation, il n'y a qu'à employer tout ce qui eſt capable de la ralentir. La tranquillité du corps & de l'eſprit, la ſaignée, la compreſſion légere & courte des veines dans les membres, l'action interne & l'application extérieure & douce des choſes rafraîchiſſantes, l'adminiſtration, principalement des opiats, faite avec beaucoup de prudence.*

Ne paroît-il pas clair & évident, qu'afin de ralentir la trop grande vîteſſe avec laquelle les humeurs circulent dans les vaiſſeaux, la raiſon & l'art indiquent de concert, d'avoir recours à tout ce qui peut la diminuer ? Or cette vîteſſe peut procéder de deux cauſes ; d'abord de l'action du cœur, qui pouſſe vigoureuſement, par la force muſculaire, le ſang dans les arteres ; & en-

ſuite de la contraction des arteres violemment dilatées par le ſang que les impulſions du cœur y envoient, à la faveur de laquelle elles pouſſent le ſang dans le même temps que le cœur ſe trouve dilaté, ou dans ſon état de diaſtole. On doit donc s'attacher à diminuer ces deux cauſes, afin de modérer la vîteſſe de la circulation. Il ſemble pourtant que leur enchaînement eſt de telle ſorte, qu'en affoibliſſant l'action du cœur, on diminue pareillement la force de contraction des arteres, ou leur réaction ſur le ſang qu'elles contiennent; car la réaction de leurs parois eſt parfaitement égale à leur dilatation, d'où elle réſulte. Il ne s'agit donc que de trouver des moyens compétents pour affoiblir la fréquence & la force des contractions du cœur, comme on l'a démontré au §. 102. au Chapitre *des maladies qui dépendent de la vîteſſe exceſſive de la circulation.* Or on a vu dans les *Commentaires* du §. 574. que la vîteſſe des contractions du cœur provient réciproquement des irradiations accélérées du fluide nerveux dans les nerfs du cœur, & de la circulation rapide du ſang dans les gros vaiſſeaux & dans ſes ventricules. Nous avons en même temps fait voir qu'une de ces

principales causes est l'affluence & l'impétuosité de la colonne du sang veineux qui dérive dans le ventricule droit du cœur, puisqu'après la mort, lorsque toutes les autres causes vitales ont péri & cessé, il suffit de reproduire ou d'imiter artificiellement celle-là, pour faire revivre le mouvement du cœur; & pendant la vie, les frictions seules, en accélérant le cours du sang veineux vers le cœur, ont augmenté la vîtesse de la circulation, & ont fait monter la chaleur au degré que l'on veut: on ne sera donc plus surpris que, pour la modérer, on conseille

La tranquillité du corps & de l'esprit, parce que quand les muscles sont en mouvement, ils s'enflent, compriment les veines voisines, & précipitent le cours du sang veineux vers le cœur. Outre cela, les muscles en contraction pâlissent, manquent de sang; donc la circulation dans les veines est pressée vers le cœur. C'est la véritable raison pourquoi les exercices violents & forts accélerent la marche des humeurs dans les vaisseaux. On a fait également mention, dans les *Commentaires* du §. 99. combien les affections de l'ame contribuent à augmenter la circulation du

ſang, & on a indiqué, dans les *Commentaires* des §. 104. & 605. article 5. les remedes qui temperent & appaiſent les efforts ou les paſſions véhémentes de l'ame. C'eſt dans cet objet que les anciens Médecins ordonnoient, dans les maladies aiguës, que les malades fuſſent couchés dans des endroits retirés & ténébreux, éloignés de tout bruit, afin d'écarter tout ce qui eſt capable de faire quelque impreſſion ſur les ſens, ſoit internes, ſoit externes.

La ſaignée. Par elle on peut à volonté diminuer l'augmentation de la vîteſſe du ſang, juſqu'à défaillance: alors toutes les parties commencent à jouir du repos, & le froid s'en empare bientôt. Lorſqu'un fébricitant reſſent une chaleur brûlante, qui fait craindre, ou la rupture des petits vaiſſeaux, ou l'épaiſſiſſement du ſang & de ſa ſéroſité, qui dégénerent quelquefois en une maſſe indiſſoluble, il ne ſeroit ni prudent ni convenable de ſe contenter d'employer les remedes qui diminuent & calment cet excès de chaleur, lentement & d'une maniere inſenſible. Un danger preſſant demande des ſecours prompts; & le plus favorable en ce cas, paroît être une ſaignée copieuſe, dont la quantité

corresponde au besoin, & qu'on réitere, si la chaleur persévere ou redouble. On diminue par-là la masse totale des liqueurs qui circulent; on ôte des vaisseaux une quantité de globules rouges, qui sont la partie la plus dense de nos humeurs, la plus propre à engendrer un principe de chaleur, & à en conserver l'intensité; on fait place aux boissons délayantes, qui deviennent plus facilement miscibles avec le sang, que la grande chaleur épaissit toujours plus. Voyez les préceptes que renferment les *Commentaires* du §. 610. au sujet de la saignée, & des moyens de réprimer la violence de la fievre.

La compression légere & courte des veines dans les membres, empêche que le sang ne retourne au cœur avec trop d'impétuosité & en trop grande quantité; elle prévient ainsi la fréquence & la célérité des contractions du cœur. On fait cette compression légere avec une bande qu'on roule alentour des membres, afin que les grosses ramifications des veines qui sont situées sous la peau, ne soient pas trop resserrées, ni entiérement comprimées & oblitérées, parce qu'alors leur circulation seroit interceptée, & que les arteres qui se déchargent

dans ces veines, resteroient sans écoulement ; le nombre des vaisseaux libres diminueroit ; nouvelle cause d'une plus grande chaleur. (Voyez le §. 682.) A quoi serviroit sa diminution, si elle étoit produite par la constriction & l'étranglement des veines, & par l'arrêt & l'accumulation du sang dans les vaisseaux antérieurs ? Le remede nuiroit assurément plus que le mal. Pour y obvier, il faut rendre la compression douce, étendue sur toute la longueur des membres, afin que les veines qui rampent pardessous, se dilatent & se gonflent davantage. Bien plus, le membre entier augmente de volume par l'embarras des liqueurs, quand la compression dure trop; raisons évidentes, qui doivent inspirer beaucoup de précaution. Cependant tous ces ménagements assurent & confirment encore mieux l'efficacité d'une douce compression sur les membres ; elle diminue merveilleusement la vîtesse du sang qui circule dans les vaisseaux. Combien d'hémorragies s'arrêtent par le moyen des ligatures ! A mesure qu'on ralentit dans les membres la marche du sang, & qu'on diminue son volume, il se fait une moindre pression, & il s'exerce moins de force au bout du

vaisseau rompu, qui se contracte ordinairement & resserre son ouverture. On ôte ensuite peu à peu les ligatures, & le sang ne coule plus, à cause du resserrement ou de la crispation des parois au lieu de sa rupture. On les pratique suivant les circonstances, tantôt aux bras, tantôt aux jambes, pourvu qu'on les relâche & qu'on les leve au bout d'une demi-heure. En les laissant plus long-temps, on risqueroit d'anéantir le mouvement vital ou le cours essentiel de la circulation dans ces parties. Car au commencement, quand même les bandes seroient très-peu serrées, les parties au-dessous s'étant ensuite gonflées, la ligature les presseroit trop; & alors ce ne seroit plus un simple resserrement, mais une véritable compression qu'elle occasionneroit aux veines, & également aux arteres, d'où pourroit survenir facilement une prompte gangrene. Il ne faut pas regarder comme contradictoire, que nous ayions dit dans les *Commentaires* du §. 105. que le relâchement des veines diminue la vîtesse du mouvement de la circulation; il procure réellement un effet semblable, lorsque ce relâchement leur est utile pour faciliter leur dilatation & les rendre capables de contenir un

grand volume de ſang. Certainement le reſſerrement léger des veines tend & concourt au même but. On peut avoir recours à leur compreſſion, pour modérer la chaleur de la fievre, lorſqu'elle augmente malgré des ſaignées abondantes & réitérées, & lorſqu'on a tiré une aſſez grande quantité de ſang, pour qu'il ne paroiſſe plus convenable de tenter encore ce moyen, ſans riſquer inconſidérément un épuiſement & des foibleſſes.

L'action interne & l'application douce & extérieure de remedes rafraîchiſſants. Il eſt des expériences connues de tout le monde ; telles ſont celles qui nous apprennent que les corps doués d'une plus grande quantité de feu que les fluides ambiants ou que les corps qui les entourent, le perdent inſenſiblement, quand ils ſont rapprochés ou appliqués ſur d'autres corps qui en contiennent beaucoup moins. Cette déperdition de chaleur arrive beaucoup plutôt lorſqu'on les plonge dans des liqueurs froides, & que cette immerſion ſe réitere plus ſouvent. Il s'enſuit de ce principe, que l'application, tant interne qu'externe des médicaments froids, ne peut devenir que très-profitable pour calmer la chaleur fébrile du corps. Il eſt vrai qu il faut

beaucoup de précaution dans leur usage. Car la densité du sang & la constriction des vaisseaux peuvent naître de leur trop longue action ; & alors les causes de la chaleur qu'on auroit dessein de réprimer, prendroient de nouveaux accroissements, ainsi que l'éprouvent ceux qui se frottent les mains avec la neige, qui engendre une chaleur brûlante dans ces parties auparavant les plus froides. De plus, l'épaississement inflammatoire du sang accompagne ordinairement ou suit de près la violence de la chaleur fébrile, parce qu'elle dissipe la partie la plus fluide du sang, & condense le reste. Or, un refroidissement prompt & considérable, en épaississant le sang & en crispant les parois des vaisseaux, produiroit par conséquent les désordres les plus funestes. Revoyez ce qu'on a dit dans les *Commentaires* du §. 640. art. 1. au sujet des boissons froides usitées dans la soif fébrile, qui a beaucoup de conformité & de rapport au sujet que nous traitons. Pour éviter de tourner en mal les moyens destinés à être profitables, il convient premiérement d'appliquer toutes ces liqueurs tiedes, & seulement tant soit peu moins chaudes que le corps en santé, on diminue insensiblement, & on

parvient par degrés à les employer froides, & même glacées, soit intérieurement, soit à l'extérieur du corps, ce qui, sans ces précautions, ne pourroit point être tenté sans un grand danger, sur-tout dans les cas où une inflammation vive est jointe à une fievre ardente. Il est sûr toutefois que ces médicaments sont utiles dans tous ces rapports : l'eau tiede rafraîchit merveilleusement en relâchant les vaisseaux, en délayant le sang, en diminuant sa densité, & réprime de cette sorte la vivacité de la chaleur fébrile. La température de l'air que le malade respire, lui sert également d'un grand rafraîchissement, principalement si on évite de l'accabler de couvertures, qu'il se dresse sur son séant dans son lit, autant que ses forces le lui permettent, ou qu'il reste couché, étant modérément couvert, les fenêtres de son appartement ouvertes, afin de renouveller par intervalles l'air : enfin si on se trouve arrivé au cœur de l'été, & que l'air du dehors soit d'une chaleur insupportable, on peut user des moyens décrits à l'article second du §. 605. On répand utilement de l'eau fraîche dans la chambre, dont les exhalaisons s'élevent dans l'air, lequel abondant alors en hu-

midités douces, tempere efficacement l'athmosphere où est plongé notre corps. Effectivement, les personnes en santé ressentent plus facilement, toutes choses étant égales, le froid dans un air humide que dans un air sec. L'humidité de l'air produit directement d'autres avantages, elle corrige la sécheresse du corps qu'entraîne la trop grande chaleur. C'est pourquoi *Galien* conseille, pour rafraîchir l'air, de verser à une certaine hauteur de l'eau froide d'un vase dans un autre, de la répandre doucement à terre, de la couvrir de roses effeuillées, récemment cueillies, de rameaux tendres de vignes, des extrêmités fleuries de ronces, de leurs petites branches couvertes de feuilles, & de ne pas ensuite introduire dans ces appartements rafraîchis, une foule de personnes (*f*) qui puissent l'échauffer.

L'administration des opiats faite avec prudence. Tous ces remedes devenant inutiles, il en reste un souverain pour ralentir la vîtesse du sang. Aucun Médecin n'en a tant éprouvé l'efficacité que *Sydenham*; mais il faut s'en servir avec

(*f*) Method. Med. Lib. X. cap. VIII. Charter. Tom. X. pag. 234.

méthode & avec connoiſſance pour en retirer du ſuccès. Ce Praticien conſommé avertit qu'au commencement des maladies, les opiats ſemblent peu convenir, & qu'ils ne réuſſiſſent proprement qu'à la fin des maladies & après les premieres évacuations (*g*). Il a reconnu ſpécialement leur efficacité dans la cure des petites véroles confluantes, & principalement dans le temps le plus critique de cette maladie, que toute la ſurface du corps ſe trouve couverte de pus, & ſouvent d'une ichoroſité purulente, dont le repompement ou la réſorption redoutable incendie tout l'intérieur & allume une fievre violente. On doit, pour s'oppoſer à la rentrée de ces miaſmes vénéneux, les repouſſer en ſoutenant la circulation du ſang par des opiats ou le laudanum liquide, en calmant les mouvements impétueux des liqueurs, dont la contagion procureroit ſubitement la mort au malade. C'eſt pourquoi, dans ces cas importants, les plus délicats & les plus preſſants qu'on puiſſe rencontrer en pratique, *Sydenham* veut qu'on ait toujours ce remede prêt, qu'on le réitere

(*g*) Sect. I. cap. IV. Art. III. ubi de phrenitid, pag. 82.

de huit en huit heures, & toutes les fois que l'occasion l'exige dans ce temps de la maladie où le besoin ne souffre point de retardement. Il va jusqu'à avancer, qu'il est persuadé que beaucoup en meurent, qu'on auroit pu sauver par cette méthode (*h*). La prudence exige de ne jamais hasarder ce remede à trop haute dose ; il faut, pour ainsi dire, aller comme en tâtonnant, commencer par les narcotiques les plus légers, augmenter ensuite insensiblement la quantité, jusqu'à ce qu'ils remplissent pleinement l'intention qu'on se propose.

Tout ce qu'on a dit au sujet du mouvement impétueux de la fievre, les regles qu'on a établies pour le réprimer, ce juste tempérament qu'on a recommandé, d'en diminuer l'excès & d'en augmenter la foiblesse, (voyez le §. 609.) ont lieu dans toute leur extension à l'égard de la chaleur fébrile. Son analogie avec le mouvement fébrile est si évidente, qu'ils vont ordinairement de pair, & se correspondent mutuellement, comme on l'a déja dit. Ainsi en combattant leur vivacité, on doit toujours observer comme un point fixe la chaleur

(*h*) Dissertat. Epistol. pag. 466. & seq.

naturelle, & ne jamais la rabaisser au-dessous de l'état de santé. Il vaut mieux qu'elle reste un peu plus considérable, pourvu que sa violence ne soit pas capable de procurer la dissipation du baume & du véhicule des liqueurs, ou la destruction ou la rupture des petits capillaires artériels. Les preuves de ces accidents sont rapportées dans les *Commentaires* de ce *Paragraphe.*

§. 692. *Celle qui vient de la densité du sang* (678.) *se guérit par les remedes qui calment sa vîtesse,* (691.) *par des boissons aqueuses, par l'oxymel & tout ce qui relâche les vaisseaux.*

D'où provient la densité du sang, si ce n'est, ainsi qu'il a été dit, de l'action trop vive des vaisseaux sur les liqueurs, & de la réaction des liqueurs sur les vaisseaux? Or, si la vîtesse du mouvement des humeurs s'accélere dans les vaisseaux, n'est-il pas d'une clarté évidente que les forces motrices de la circulation, ou que les causes capables de condenser le sang, agissant avec plus de vigueur & plus de fréquence dans le même intervalle de temps, il faut commencer par diminuer cette vîtesse des

liqueurs, afin de pouvoir remédier à la trop grande denſité actuelle ou imminente du ſang. Bien plus, tant que la vîteſſe de la circulation ſubſiſte, les particules les plus fluides des humeurs ſe diſſipent & s'exhalent, & les autres s'épaiſſiſſent & ſe condenſent. On peut donc preſcrire encore ici tous les remedes indiqués dans le *Paragraphe* précédent. Quels autres moyens plus efficaces pourroit-on leur ſubſtituer? Si la partie la plus fluide & la plus mobile du ſang humain n'eſt preſque entiérement que de l'eau, ſauroit-on mieux faire dans ces circonſtances que d'ordonner d'abondantes boiſſons aqueuſes qui reſtituent au ſang le véhicule dont il eſt dépourvu? Cependant les molécules du ſang, en perdant les particules d'eau dont l'interpoſition les écartoit & empêchoit leur concrétion, ſe trouvent tellement rapprochées & réunies par la privation de cette ſéroſité, qu'elles ne ſe diviſent que difficilement, & ne deviennent gueres miſcibles avec l'eau, ſur-tout quand la maſſe imméable des humeurs a formé des arrêts dans les détroits des vaiſſeaux. L'eſſentiel eſt alors d'ajouter à l'eau d'autres matieres douées d'une vertu ſavonneuſe convenable, pour réſoudre les

concrétions décidées & d'une nature antiputride, requises pour s'opposer aux principes putréfactifs qu'une grande chaleur est toujours prête de faire éclorre dans les liqueurs. L'oxymel, tant usité par les anciens Médecins dans le traitement des maladies aiguës, paroît d'un usage excellent, de même que les sucs ou les vins cuits de sureau, de groseilles, de mûres, préparés avec le sucre, & délayés dans beaucoup d'eau. On en a parlé d'une maniere étendue dans la cure de l'inflammation, §. 398. en traitant des remedes qui ont la vertu de redonner la fluidité aux molécules épaissies & obstruantes des humeurs. Car cet article mérite à cet égard une considération particuliere; ceux que le cas présent exige, doivent être capables d'atténuer & de résoudre les concrétions du sang, & de s'opposer à sa putréfaction initiale sans exciter le moindre trouble dans les vaisseaux & la plus légere augmentation dans le mouvement de la circulation. C'est pourquoi tous les remedes dissolvants ne conviennent point indistinctement, & on doit exclure les sels alkalis fixes ou volatils, & les médicaments savonneux qui en sont composés, à cause de l'irritation de leurs particules

ſtimulantes & de leur tendance ſpontanée à l'alkalinité. Les remedes qui relâchent ſont fort utiles, parce que les vaiſſeaux étant plus relâchés, exercent une action moins forte ſur les humeurs qu'ils contiennent, & cedent plus aiſément aux impulſions du ſang. Ce relâchement prévient les embarras que l'épaiſſiſſement des humeurs peut occaſionner, & facilite la guériſon des engorgements qui ſont décidés; quand les vaiſſeaux ſont devenus lâches, ils ſe dilatent ſans peine, ils ouvrent un grand diametre aux particules obſtruantes, qui ſe dégagent plutôt dès qu'elles trouvent un paſſage libre, ſans réſiſtance & ſans effort: je dis ſans réſiſtance, puiſque les parois des vaiſſeaux perdent leur rigidité; & ſans effort, puiſqu'elles enfilent ſans peine les détroits des capillaires ſubſéquents. Ces obſtacles ſuſcités par la rigidité des fibres & le reſſerrement des vaiſſeaux, ont été mis au nombre des cauſes de la chaleur, §. 680. L'eau tiede en boiſſon, en forme de bain, de fomentation ou de vapeurs, eſt le plus grand relâchant qu'on connoiſſe, surtout ſi on a l'attention d'y faire préalablement bouillir quelque matiere farineuſe ou émolliente. Auſſi les tiſanes

d'orge, d'avoine avec l'oxymel, les émulſions faites avec les ſemences farineuſes, les tiſanes de mauve, d'althéa & d'autres plantes ſemblables, ſatisfont avantageuſement à cette indication : tous ces médicaments délayent efficacement les humeurs à la faveur de l'eau qu'ils contiennent, réſiſtent à la putréfaction par rapport à l'oxymel qu'on y ajoute, & relâchent les vaiſſeaux par l'effet d'une ſubſtance glutineuſe qui nage dans la grande quantité d'eau qui lui ſert de vehicule.

§. 693. *On parvient aiſément dans la pléthôre à ſurmonter la grande réſiſtance qu'oppoſe la maſſe conſidérable d'humeurs à mouvoir ;* (106. *article* 6.) *dans la cacochymie, on y remédie avec lenteur, & en évacuant & en corrigeant le mal de temps en temps. Il eſt très-difficile de détruire les concrétions des matieres graſſes qui croupiſſoient auparavant, leſquelles indiquent les boiſſons aqueuſes, acides, miellées, ſucrées, les jaunes d'œufs & les purgatifs ſouvent réitérés.*

Quel moyen plus aiſé & plus efficace pour diminuer la trop grande quantité

du ſang qui opprime les vaiſſeaux dans la pléthôre, que la ſaignée ? Elle évacue directement toute la ſurabondance des humeurs, la diminue & la tarit à volonté, & ſelon l'exigence des cas. Quant à la cacochymie, la même facilité ne ſe préſente point, & on ne ſauroit diminuer la maiſe des humeurs qu'elle engendré, par des ſecours auſſi prompts, auſſi ſouverains que la ſaignée le devient dans la pléthôre. Effectivement, après avoir pratiqué des ſaignées copieuſes dans un état de cacochymie, il reſte encore à combattre un amas d'humeurs vicieuſes, qui ont dégénéré de leur ſalubrité naturelle ; & d'ailleurs, par la ſaignée, on emporte pêle-mêle une partie du bon ſang, dont le corps a droit de revendiquer l'utilité, quoique la maſſe générale peche par ſon volume trop conſidérable. Malgré qu'une jeune fille pâle & chlôrotique paroiſſe bouffie & gorgée d'une ſurabondance d'humeurs épaiſſes & viſqueuſes, cependant ſes vaiſſeaux ne renferment qu'une très-petite quantité de bon ſang ; & ſi, dans cette diſpoſition, on alloit mal à propos la ſaigner abondamment, on la précipiteroit dans un état de langueur incurable. Lorſque les humeurs croupiſſantes

qui

qui produiſoient la pâleur & l'enflure du viſage, ont été dégagées & miſes en mouvement par la force de la fievre, la maſſe des humeurs raſſemblées augmente d'une façon ſi prodigieuſe, qu'il y a à craindre que les petits vaiſſeaux n'en ſoient crevaſſés & rompus. On doit certainement s'attacher, ſans délai, à diminuer ce volume de liqueurs, qui dilate & diſtend exceſſivement les vaiſſeaux; mais il faut le faire avec lenteur, à différentes repriſes, en l'évacuant doucement par de petites ſaignées, & des purgatifs légers, qui, ſans augmenter la fougue du ſang, ſans diſſiper beaucoup des bonnes & néceſſaires humeurs qui reſtent, chaſſent néanmoins des voies du corps, la ſaburre nuiſible & ſuperflue qui opprime & ſurcharge les vaiſſeaux. Dans ce cas, quoique la quantité des liqueurs ſoit ſans contredit excédante à l'état de ſanté, on n'eſt pas ſujet à voir naître une grande chaleur, parce que la partie rouge manque; celle poſitivement qui eſt la plus ſuſceptible de ſe raréfier, de s'échauffer, de conſerver & de répandre la chaleur, comme on l'a démontré dans les *Paragraphes* précédents. Ce qui rend la guériſon infiniment difficile, c'eſt lorſque la cacochy-

mie des humeurs est impliquée avec une acrimonie insigne, comme dans le scorbut invétéré, dans les dissolutions de l'atrabile répandue furieusement dans le corps, &c. Il y a fort à appréhender que les vaisseaux distendus par les humeurs âcres que la fievre met en mouvement, ne se rompent ; & comme la masse générale participe à la même acrimonie, on a beau évacuer, la même malignité subsiste, son principe exalté se répand par-tout, & peut continuellement augmenter la vîtesse de la circulation, & conséquemment exciter des fievres violentes, ainsi qu'on le dira dans l'histoire du scorbut & de la mélancolie. L'objet principal dans ces cas, consiste à découvrir par ses signes individuels, la nature de l'acrimonie, qui caractérise la cacochymie prédominante, de la corriger, autant qu'il est possible, par des remedes qui lui soient diamétralement opposés, & d'expulser peu à peu du corps la grande quantité des matieres perverties.

Observez du moins que jamais la masse des humeurs de la circulation n'augmente plus vîte & plus dangereusement, que lorsqu'elle est fournie dans les hommes d'un grand embonpoint, par

la fonte des graisses, que la fievre dégage, & que la forte chaleur atténue & mêle avec le sang. On voit journellement que des gens extrêmement gras, pour avoir essuyé, pendant quelques jours, une fievre très-vive, deviennent d'une maigreur étonnante. Au surplus, on a fait mention ailleurs, aux *Commentaires* du §. 587. que la fievre excitée par des remedes amers & échauffants, dissipe souvent avec succès le trop d'embonpoint. Cette grande quantité de graisse étant dissoute, est résorbée dans les veines, & pénetre dans le sang, & la saignée la plus copieuse ne sauroit l'en retirer, & en évacuer proportionnellement à la quantité qui se mêle chaque jour avec les humeurs qui circulent dans les vaisseaux. C'est pourquoi cette seule fonte reproduit tous les jours une nouvelle pléthôre, en manifeste les effets, & en aggrave les accidents, parce que les gens gras ont ordinairement les vaisseaux sanguins fort étroits, & incapables de pouvoir supporter en si peu de temps, un amas ou une augmentation d'humeurs si considérable. *Aristote* avoit déja remarqué que les animaux qui sont fort gras, ont

moins de ſang que les autres (*i*). Outre ces déſordres pléthoriques, n'eſt-on pas menacé d'inflammations violentes par une abondance de graiſſe diſſoute, qui s'accumule dans le ſang? Cette huile viſqueuſe & tenace traverſe avec peine les capillaires ſanguins, & empêche le paſſage des autres humeurs. Combien de fois voit-on ſurvenir ſubitement des eriſypeles à l'occaſion de matieres graiſſeuſes imprudemment appliquées ſur la peau! Et quels maux ne ſera-t-elle pas capable de produire, ſi on fait attention que cette huile eſt violemment agitée par le mouvement précipité de la fievre, & qu'elle incline naturellement à une acrimonie rance d'un mauvais genre, que la vivacité de la chaleur exalte toujours plus! Ce ſeroit poſitivement ici qu'on pourroit appliquer cet Aphoriſme d'*Hippocrate*: « Les gens d'un tempérament fort gras meurent » plus vîte que ceux qui ſont mai- » gres » (*ꝫ*). L'indication curatoire qui

(*i*) Hiſt. Anim. Lib. III. cap. xix. Tom. II. pag. 257.

(*k*) Aphoriſm. Sect. II. n°. xlvi. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 83.

s'offre ici à remplir, paroît donc de chasser ces matieres grasses des voies de la circulation où elles se sont introduites. Les signes qui paroissent & l'annoncent, sont une urine très-rouge, écumeuse, & presqu'entiérement d'une nature savonneuse, des sueurs souvent fetides & huileuses. L'abondance de ces évacuations nécessite une boisson copieuse d'eau, qui fournisse un véhicule suffisant & requis à détremper l'urine & les sueurs. Or puisque cette huile est miscible avec l'urine, destinée à lessiver le sang, & à entraîner les sels âcres qui s'y trouvent mêlés, afin d'en favoriser la séparation, & de détacher ces particules réduites en forme de savon soluble dans l'eau, il est bon de mêler dans ces boissons aqueuses, des substances qui rendent cette huile toujours plus susceptible de se dissoudre dans l'eau. On sait que le sucre & le miel, qui sont des savons naturels, ont la propriété admirable, qu'étant intimement mêlés avec des huiles, ils communiquent à l'eau la vertu de les pénétrer & de les délayer : les jaunes d'œufs participent à cette faculté. On le voit to us les jours, dans les préparations que l on compose dans les boutiques de Pharmacie, avec

le blanc de baleine, la térébenthine & les baumes naturels, où les huiles tirées par expreſſion, ſont broyées & mêlangées avec les jaunes d'œufs. Malgré toute l'efficacité que nous leur attribuons, on s'en ſert rarement dans les compoſitions médecinales, lorſque l'intenſité de la chaleur fébrile laiſſe craindre une putréfaction imminente, parce que les jaunes d'œufs tendent facilement à ſe corrompre, & qu'on eſt alors obligé, par précaution, d'y ajouter des acides, pour corriger leurs qualités putréfactives: on uſe plus volontiers du ſucre & du miel, ou des préparations qui en réſultent; on peut en pouſſer la doſe juſqu'à une livre, & au-delà, qu'on délaye dans une ſuffiſante quantité d'eau, en y ajoutant quelque acide agréable, & qu'on boit dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Leur effet eſt de lâcher le ventre, ce qui eſt eſſentiel & ſalutaire dans ces cas. Le ſyrop de fleurs de violettes, de limon, le rob de ſureau, de groſeilles, l'oxymel ſimple, & tous les remedes de ce genre, profitent beaucoup quand la graiſſe diſſoute par la fievre, a produit une pléthôre, pour ainſi dire, huileuſe. Cependant l'indication principale conſiſte

à diminuer la plénitude des vaisseaux, & à ordonner par conséquent en même temps, les évacuants convenables ; la saignée qu'on réitere autant qu'on croit que la replétion ou la distension des vaisseaux menace de rupture, & les purgatifs, toutes les fois qu'une saburre abondante croupit dans les voies du corps. On choisit d'abord ceux qui, doués de particules légérement stimulantes, en sollicitent & préparent l'évacuation sans fougue, sans irritation, sans beaucoup augmenter le mouvement du sang, comme la crême & les crystaux de tartre, le sel polycreste, le nitre, les tamarins, la manne, la rhubarbe, &c. qu'on mêle avec succès avec les préparations de miel & de sucre, dont la propriété est de rendre les matieres huileuses miscibles avec l'eau, & dont on peut continuer l'usage, jusqu'à ce que la chaleur fébrile soit notablement diminuée, & la déplétion des vaisseaux, auparavant trop distendus, soit devenue sensible. Dès-lors la masse des humeurs devient nécessairement d'un moindre volume, & paroît plus facile à circuler. Il ne s'agit plus que de réparer l'appauvrissement du sang par un petit lait bien écrêmé, qui, dans bien des occa-

ſions, a ſuffi pour ſoutenir les forces vitales, & a remplacé tout autre aliment.

§. 684. *A l'égard de la chaleur engendrée par l'obſtruction, (682.) on doit en ſuivre la cure (125. jusqu'à 144.) & celle des maux qui ſurviennent par la deſtruction des vaiſſeaux dans les plaies.*

Toute eſpece d'obſtruction ſuppoſe la difficulté du paſſage des liqueurs qui doivent circuler dans les vaiſſeaux qui leur ſont deſtinés; (voyez le §. 107.) leur embarras oppoſe une plus grande réſiſtance à la colonne du ſang que le cœur pouſſe dans les arteres; & c'eſt dans ce ſens que l'obſtruction devient une cauſe de la chaleur fébrile. Or on a parlé au Chapitre *de l'obſtruction*, & dans les *Paragraphes* cités, de tous les effets qui en dérivent; ſoit qu'elle dépende du vice des vaiſſeaux où les humeurs doivent couler, ſoit qu'elle provienne de celui des liqueurs, ou de l'un & de l'autre enſemble; c'eſt pourquoi, afin de ne pas tomber dans des répétitions, on peut y voir ce qui convient à cet article. Quant à la ſeconde propoſition de ce *Paragraphe*, qui concerne

les maux qui surviennent par la destruction des vaisseaux brisés ou coupées, il est sûr qu'après de grandes plaies, ou différentes amputations de membres, un grand nombre de vaisseaux périssent à l'occasion de ces pertes considérables de substance; mais l'art ne peut suppléer à leur défaut d'aucune maniere. Il ne nous est permis que de réparer les débris du corps, & le pouvoir ne nous est pas donné de créer la moindre partie. Toutes les attentions dont on doit alors s'aviser, sont de diminuer respectivement aux extirpations faites, la masse des humeurs, afin de prévenir la résistance du sang & la plénitude des vaisseaux, & de les rendre analogues & proportionnelles aux parties existantes.

§. 695. *La chaleur qui dépend du rétrecissement des vaisseaux, nécessite leur dilatation par l'usage des relâchants,* (54.)

On a dit dans les *Commentaires* du §. 683. que la capacité des vaisseaux résulte de deux causes réciproquement opposées; de la force ou de la vîtesse des liqueurs qui sont poussées dans les vaisseaux, & qui écartent les parois de leur

axe ; & de la résistance des parois, qui résistent à l'impulsion des liqueurs, & qui s'efforcent de se rapprocher de leur axe. Or on dilate conséquemment les vaisseaux dont le diametre est rétreci, en augmentant la vîtesse de la colonne des liqueurs qui y sont poussées, ou en diminuant la résistance de leurs parois, ou enfin, & à plus forte raison, en réunissant ces deux moyens ensemble. Cependant, si on accélere la circulation, la chaleur devient incontestablement plus grande, comme on l'a démontré précédemment ; donc, pour en éviter l'accroissement, le meilleur moyen est de diminuer la résistance des vaisseaux : quelle que soit alors l'impétuosité du sang, on parvient plus facilement par-là à affoiblir la résistance des parois des vaisseaux, & à élargir leur diametre. Les remedes qui produisent spécialement cet effet, sont les relâchants & les émollients, principalement le bain de vapeurs[1], qui ramollit en peu de temps les parties les plus fermes & les plus dures des animaux, au point presque de les liquéfier. On remédie en même temps, à la faveur de ces remedes, à la sécheresse des fibres, qui accompagne ordinairement le resserrement des vaif-

seaux. (Voyez le §. 683.) Quand les orifices des veines absorbantes sont relâchés, une vapeur aqueuse & chaude pénetre le tissu des fibres, & s'insinue avantageusement dans les vaisseaux.

§. 696. *Ces mêmes remedes (54.) guérissent la chaleur qui vient de la trop grande rigidité des vaisseaux.*

Nous croyons qu'il convient, pour l'explication complette de ce *Paragraphe*, de renvoyer le Lecteur à la curation de la trop grande rigidité des vaisseaux & des visceres, aux *Commentaires* du §. 54.

§. 697. *Mais si la chaleur excessive du corps procede de plusieurs causes réunies, il faut alors, respectivement à ces causes, combiner les remedes convenables & indiqués, que nous avons décrits depuis 690. jusqu'à 697.*

On a eu égard jusques ici, pour diriger méthodiquement la cure de la chaleur febrile, à chaque cause en particulier, capable de la produire; mais on ne sauroit disconvenir que plusieurs

causes peuvent se réunir & concourir ensemble, comme on l'a dit aux §. 686. 687. Il n'est pas moins utile dans ces cas, de combiner pareillement les remedes appropriés aux causes qui se trouvent conjuguées : les indications qu'elles offrent, n'en deviennent pas pour cela ni plus embrouillées, ni plus difficiles : il s'agit de les déduire avec clarté des causes qui se manifestent, & d'assortir les remedes qui concourent à les combattre. D'ailleurs il y a plusieurs causes qui demandent la même curation. La saignée, par exemple, convient contre la vîtesse de la circulation ; elle diminue également la trop grande densité du sang, ainsi que la masse trop considérable des humeurs qui circulent ; souvent elle a encore lieu dans la cure de l'obstruction, &c. Les relâchants sont indiqués dans la densité des molécules, des liqueurs, dans le rétrecissement des vaisseaux, & dans la rigidité des fibres, &c. donc le traitement n'en est pas plus impliqué, par cela même qu'il y a plusieurs indications à remplir ; donc on découvrira facilement les remedes qu'on doit prescrire dans la cure de la chaleur fébrile,

ſuivant les explications que nous avons données, malgré la multiplicité des cauſes.

§. 698. *Cette théorie évidente de la chaleur fébrile, (673. juſqu'à 698.) explique clairement pourquoi une fievre très-chaude eſt aiguë, rapide en ſes progrès, putride, & devient peſtilentielle dans le plus haut degré de chaleur; pourquoi le lit, l'air enfermé, les aliments & les remedes chauds ſont ſi nuiſibles dans ces maladies; pourquoi on ſent un feu brûlant autour du cœur & des hypocondres; pourquoi une chaleur vive féconde & produit la putréfaction, & pourquoi la putréfaction déclarée & complette n'excite par elle-même aucune chaleur.*

Les principes théoriques que nous avons détaillés par ordre dans l'hiſtoire de la chaleur fébrile, donnent facilement l'intelligence des queſtions que renferme ce *Paragraphe.*

Pourquoi une fievre très-chaude eſt aiguë, rapide en ſes progrès, &c. On appelle fievre aiguë, celle dont le cours ſe fait avec vîteſſe, & eſt accompagné de péril, (Voyez le §. 564.) Or toute

fievre où regne une grande chaleur, devient toujours vive & dangereuse, parce que l'intensité de la chaleur dissipe les particules les plus fluides des humeurs; qu'elle tend à coaguler le sang & sa sérosité, les fait dégénérer en des concrétions, à peine ensuite susceptibles de se résoudre, & menace, par les frottements violents des humeurs contre les vaisseaux, les petits capillaires de se rompre; d'où peut s'ensuivre une mort prompte: ainsi il est visible qu'une fievre fort chaude, étant inévitablement suivie de danger, & ayant un cours rapide, mérite d'être rangée au nombre des fievres aiguës. On a démontré, dans les *Commentaires* du §. 689. que la violence de la chaleur dégage les sels & les huiles, les atténue, les rend plus âcres, plus volatils & plus mobiles; donc une fievre qui est accompagnée de beaucoup de chaleur, a immanquablement un caractere de putréfaction. Car les sels & les huiles de notre corps n'acquierent une acrimonie & une volatilité si considérables, qu'autant que nos humeurs inclinent à la putréfaction. Voilà pourquoi, dans les fievres très-chaudes, on remarque une haleine fort puante, une bile corrompue, des diarrhées bilieuses

d'une infection insoutenable, des urines âcres, rouges, irritantes, fétides; des sueurs très-pénétrantes, &c. Lorsque la chaleur augmente violemment, tous ces signes de corruption se manifestent vîte, & dans peu de jours c'est fait du malade. Alors on regarde la maladie comme pestilentielle, parce qu'elle emporte les malades dès l'invasion du mal. Raison sensible, qui doit exciter un grand empressement pour en éviter les progrès, & administrer tout de suite les remedes les plus puissants & les plus salutaires; car les premiers moments écoulés & perdus, peut-être quelques heures après, on n'est plus à temps d'ordonner ceux qui sont les plus efficaces; les vaisseaux sont rompus ou détruits, les humeurs arrêtées & coagulées par la véhémence de la chaleur, & la circulation se trouve interceptée & anéantie.

Pourquoi le lit, l'air enfermé, &c. Le corps humain a intrinséquement en lui-même une chaleur qui surpasse celle de l'air ambiant dans lequel il vit, de sorte que sa chaleur diminue toutes les fois qu'il est exposé aux impressions libres ou au contact de l'air extérieur. Ainsi, si un malade dévoré par une chaleur excessive, est encore resserré dans un lit,

accablé de couvertures, & que l'air qu'il respire soit enfermé de tous côtés, le malade nage dans un athmosphere chaud, composé & souillé de ses propres exhalaisons ; & la chaleur augmente par cela même, que l'air renfermé n'a point d'accès & n'est point rafraîchi par celui du dehors. Au surplus, dans ces fievres si brûlantes, les émanations des malades sont ordinairement si perverties & malignes, qu'elles sont capables de faire de mauvaises impressions sur les assistants qui sont en bonne santé. Que ne feront-elles donc pas sur les malades qui les flairent, qui les hument, qui les absorbent de toute part, qui y sont comme noyés sous les couvertures qui les pressent, & dans les lits qui les retiennent & les emprisonnent, & où l'on a grand soin d'empêcher qu'il ne s'introduise point d'air nouveau ? Le savant M. *Hales* a fait voir que l'air respiré par les animaux, a perdu de son élasticité & de ses qualités salubres (*l*) ; il est donc assuré qu'on rend un très-mauvais office aux malades atteints d'une grande chaleur fébrile, quand on les prive d'un nouvel air plus épuré, & qu'on em-

(*l*) Vegetable statiks, pag. 232. & seq.

pêche le rafraîchiſſement de celui dans lequel ils ſont plongés. L'origine de cette condamnable méthode vient d'une autre erreur. Il y a des Médecins qui ont été dans la fauſſe opinion, que la matiere morbifique ſort plus naturellement par la voie des ſueurs que par tout autre couloir : confirmés dans cette idée, ils ont ſoigneuſement recommandé de maintenir le corps dans une chaleur modérée, & de le couvrir ſuffiſamment dans le lit. C'eſt ainſi que *Sydenham* a démontré que les matieres fébriles, après avoir été préparées & cuites par les bonnes diſpoſitions du corps, ſe diſſipent quelquefois par les ſueurs, à la fin des maladies (*m*). Mais quand on excite inconſidérément des ſueurs copieuſes au commencement des maladies, on s'expoſe à dépouiller le ſang de ſes particules les plus ténues & les plus limpides, d'aggraver & de faire empirer la maladie (*n*). Cette méthode imprudente & funeſte a été comme un torrent qui entraînoit tous les Praticiens (*o*). *Syden-*

(*m*) Sect. V. cap. 11. pag. 283. & ſeq.
(*n*) Ibid. pag. 284.
(*o*) Diſſert. Epiſtol. ubi de Variol. pag. 454. & ſeq.

ham ſeul s'y oppoſa généreuſement : ce grand homme a long-temps inſiſté à prouver qu'on ne pouvoit calmer le mouvement violent de la fievre par des ſaignées & les autres ſecours indiqués de l'art, tant que le malade reſteroit empriſonné dans ſon lit, & abymé ſous de peſantes couvertures (*p*). C'eſt pourquoi il conſeille de le faire lever chaque jour, pendant l'eſpace de quelques heures, & de le tenir aſſis ſur une chaiſe, la tête haute & les pieds appuyés à terre ; ou ſi ſa trop grande foibleſſe ne lui permet pas de ſortir du lit, il veut qu'on le mette ſur ſon ſéant dans le lit même où il eſt couché, obſervant néanmoins de le couvrir modérément, & de le garantir du froid (*q*). Les Médecins anciens approuvoient & ont mis en pratique cette méthode de *Sydenham*, & ils avoient ſans doute reconnu les mauvais effets d'une conduite contraire, puiſque *Celſe* avertit dans la cure de la fievre ardente, « qu'il faut garder le malade dans une » chambre vaſte & ſpacieuſe, où il » puiſſe reſpirer un air pur & qui cir- » cule avec liberté ; qu'on ne doit point

(*p*) Sect. III. cap. III. pag. 205.
(*q*) Sect. V. cap. II. pag. 282.

„ l'accabler de couvertures, mais seule-
„ ment le couvrir légérement „ (r). Il suit de-là, qu'il est encore très-condamnable & très-pernicieux d'accorder au malade trop d'aliments, & principalement de viandes ou de remedes stimulants, lesquels, sous le titre spécieux de cordiaux, ne servent qu'à augmenter la chaleur vive, qui n'existe déja que trop. Les anciens Médecins, très-circonspects sur ce sujet, ordonnoient rigoureusement, dans les maladies aiguës, un régime foible & rafraîchissant, & des remedes d'une semblable vertu. Voyez ce qu'on a assigné dans les *Commentaires* du §. 610. & 611. de plus convenable pour calmer ou pour accélérer le mouvement de la fievre.

Pourquoi on sent un feu brûlant autour du cœur & des hypocondres. Le célebre *Martinius* a prouvé (f), par des arguments démonstratifs & évidents, déduits de l'exacte proportion ou du parfait rapport du diametre des ramifications artérielles à leurs troncs, " que la
„ chaleur répandue dans les différentes

(r) De Medicin. Lib. III. cap. VII. nº. II. pag. 134.

(f) Medical. essays, Tom. III. pag. 150.

„ parties du corps d'un animal en ſanté, „ eſt uniforme, & à peu près égale par- „ tout ; conſidérées d'ailleurs dans un „ état naturel, & ſans être refroidies „ par l'air extérieur, ou ſujettes à des „ impreſſions ou à des changements „ étrangers „ (*t*). Ses raiſonnements, qui portent une entiere conviction, ſont étayés d'expériences claires & indubitables. On trouvera peut-être ſurprenant que la chaleur animale ne ſoit pas plus grande dans le cœur, où les Anciens avoient placé la ſource de la chaleur naturelle, que par-tout ailleurs (*u*). Cependant tels ſont le méchaniſme divin & la conſtruction admirable du corps humain, que le même degré de chaleur ſe trouve également diſtribué dans toutes ſes parties, & que c'eſt avec fondement qu'*Hippocrate* regarde comme un ſigne heureux & concluant dans les maladies, “ quand tout le corps paroît „ généralement d'une molleſſe & d'une „ chaleur égales „ (*x*) : c'eſt une preuve

(*t*) De ſimilib. animal. & animalium calore, pag. 168.

(*u*) Boerh. Inſtitut. Medic. §. 169.

(*x*) Prognoſt. Comment. II. Sentent. v. Charter. Tom. VIII. pag. 622. Confer. Coac. Prænot. nº. ccccxcii. Ibid. pag. 880.

visible que tous les vaisseaux sont libres & sans embarras, & que les liqueurs y circulent parfaitement & sans peine; car dans les endroits où les humeurs éprouvent une grande résistance à couler dans les vaisseaux, soit qu'elle dépende du vice des liqueurs, soit qu'elle naisse de l'altération des vaisseaux, ou de l'un & de l'autre ensemble, il se fait un plus grand frottement, d'où vient une chaleur plus forte, ainsi qu'on l'a vu dans les *Paragraphes* précédents. *Hippocrate* a pensé, avec autant de science que de vérité, que l'augmentation de la chaleur dans un endroit du corps, y dénote la fixation du mal: « La partie où l'on » sent, dit-il, une plus grande cha» leur, est l'endroit affecté, & le véri» table siege de la maladie » (y). Le froid au contraire y suppose une diminution de frottement, & en conséquence du mouvement de la circulation, tandis que la chaleur désigne que la plupart des vaisseaux opposent au cours des liqueurs de plus grandes résistances, & accélerent ordinairement la circulation dans les vaisseaux libres d'alentour. En

(y) Aphorism. Sect. IV. n°. XXXIX. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 161.

un mot, dans l'un & dans l'autre cas, la partie qui essuie ou le froid ou le chaud, est certainement lésée, & s'éloigne des loix ordinaires de la santé; en sorte que lorsque le malade ressent un grand feu autour du cœur & des hypocondres, on doit vraisemblablement présumer & comprendre qu'il arrive dans ces visceres un frottement plus considérable, & que la réaction des vaisseaux sur les liqueurs y devient beaucoup plus forte: c'est pourquoi on attribue tous les maux qui s'ensuivent, aux effets de la trop grande chaleur (voyez le §. 689.) qu'éprouvent les visceres situés en cet endroit; & d'abord le poumon, à travers lequel il est essentiel que le sang circule avec liberté, pour conserver les actions de la vie: & personne ne doute qu'on ne soit exposé à un grand danger lorsque des humeurs épaisses & accumulées par une chaleur excessive, s'arrêtent dans les derniers détroits de ses vaisseaux capillaires, ou que la vîtesse & l'impétuosité de la circulation, que cette même chaleur produit, occasionnent la rupture des petits vaisseaux qui sont répandus dans sa substance. Le foie & la rate, qui occupent la région des hypocondres, sont des vaisseaux fra-

giles, ſpongieux, qui ſe crevaſſent aiſément, ſur-tout quand une grande chaleur y redouble les frottements & l'action réciproque du ſang & des vaiſſeaux : il en naît des maux redoutables & ſouvent mortels. Voilà pourquoi les anciens Médecins examinoient ſoigneuſement dans les maladies, l'état des hypocondres, & par des inductions juſtes & une expérience conſommée, déduiſoient des pronoſtics ſurprenants, véritables & très-inſtructifs, en conſidérant le gonflement, la douleur, la chaleur, les pulſations, &c. de ces parties. On voit qu'ils appréhendoient toujours quelque choſe de fâcheux, quand les malades y reſſentoient une chaleur plus vive que dans le reſte du corps. « Lorſqu'après » la ceſſation de la fievre, les malades » éprouvent des chaleurs brûlantes dans » les hypocondres, ſoit en temps de » ſueurs, ou autrement, c'eſt un très-» mauvais ſigne (*z*) : on doit pareille-» ment mal augurer des ardeurs véhé-» mentes & des morſures d'eſtomac qui » arrivent dans les fievres (*a*), & re-

(*z*) Hippocrat. Prædict. Lib. I. Comment. I. n°. VII. Charter. Tom. VIII. pag. 705.

(*a*) Aphoriſm. Sect. IV. n°. LXV. Charter. Tom. IX. Part. II, pag. 176.

„ garder comme un triste présage le „ froid de la tête, des mains & des „ pieds, le ventre & les côtés étant fort „ chauds & brûlants „ (*b*). Tous ces symptomes dénotent l'arrêt du sang dans ces visceres principaux, les résistances presqu'invincibles que la circulation y rencontre, & la difficulté que les humeurs ont de parvenir aux extrêmités du corps avec la vîtesse convenable & dans la quantité requise. On déduit, par une semblable analogie, les signes d'une phrénésie imminente, en voyant la tête des malades attaquée d'une chaleur extrême. Nous en parlerons dans la suite au §. 772.

Pourquoi une chaleur vive féconde & produit la putréfaction, & pourquoi la putréfaction déclarée & complette n'excite, par elle-même, aucune chaleur. La chaleur est un attribut de la fievre; c'est dans la chaleur que les anciens Médecins faisoient consister son essence. Un grand nombre de Modernes ont suivi cette opinion, comme on l'a détaillé dans l'histoire générale des fievres. Ils

(*b*) Prognostic. Comment. II. Sentent. IV. Charter. Tom VIII. pag. 612. Confer. Coacar. Prænot. nº. CCCCXCII. ibid. pag. 880.

admettoient

admettoient la putréfaction parmi les causes capables de produire ou d'augmenter la chaleur dans les fievres (*c*). Ce système captieux paroissoit doué de quelques degrés de vraisemblance & de probabilité, parce qu'il est évident que lorsque les matieres végérales en général se putréfient, à mesure que la corruption s'en empare, il en naît une grande chaleur : quelquefois ces plantes s'embrasent & s'allument, comme on le voit tristement arriver dans des cas fortuits. Toutes les fois que le foin coupé en herbe, a été entassé avant que d'être suffisamment sec, il s'échauffe, se corrompt, & le feu y prend. Instruits par ces exemples, ils ont voulu en faire l'application au dedans de notre corps; & plusieurs Médecins ont pensé suivre exactement le méchanisme de la nature, en attribuant à la putréfaction intérieure des humeurs animales, comme à une cause assurée & propre, la chaleur violente qui caractérise les fievres d'un genre malin. Cependant, à considérer attentivement tous ces phénomenes, on devroit, ce me semble, être

(*c*) Galen. de Febrib. Lib. I. cap. IV. Charter. Tom. VII. pag. 109.

porté à croire que la putréfaction paroît dans notre corps devenir plutôt l'effet que la cause de la chaleur. Au surplus, il est clair que les matieres putréfiées n'ont aucune chaleur intrinseque pour échauffer directement ; elles produisent cet effet à la faveur du mouvement du sang ou du frottement des vaisseaux & des humeurs qu'elles accélerent & redoublent : car on a solidement prouvé, dans les *Paragraphes* précédents, que toute espece de chaleur dans notre corps, vient & ne procede que du frottement. On a dit ci-dessus dans les *Commentaires* du §. 84. n°. 5. que la chaleur induisoit à la putréfaction, & nous nous sommes davantage étendus sur cette matiere dans le §. 100. en expliquant les effets de la vîtesse de la circulation, laquelle est essentiellement accompagnée d'une grande chaleur. Nous avancerons, bien plus, que sans une chaleur considérable, il n'arrive point de putréfaction (*d*). Combien de matieres putrescibles, qui se conservent dans l'hiver pendant plusieurs jours, intactes, saines, & sans la moindre ap-

(*d*) Boerhaav. Element. Chem. Process. LXXXVIII. ubi de usu, Tom. II. pag. 292.

parence de corruption, lesquelles dans l'été se corrompent bien vîte! Cependant la putréfaction étant achevée, la chaleur cesse, tandis qu'elle continue tant qu'il se développe des mouvements putréfactifs. Lorsque des matieres végétales, entassées encore humides, commencent à fomenter & à se pourrir, elles sont atteintes d'une grande chaleur; mais quand la putréfaction a passé, qu'elle est entiérement accomplie, & qu'elle détériore & dissout ces matieres, la chaleur s'éteint, & elles reviennent à la température de l'air de l'athmosphere. Il résulte de-là, que la chaleur est absolument essentielle à la naissance & au développement de la putrefaction, & qu'elle est inutile & se dissipe après que l'action putréfactive a fini. Il est donc inconséquent & peu vraisemblable de prétendre que la putréfaction qui se développe dans le corps humain, soit la cause prochaine de l'augmentation de la fievre, tandis qu'elle paroît plutôt en être l'effet, & qu'il arrive souvent des feux considérables dans les fievres, avant qu'aucune corruption se déclare; & jamais, quand elle a fait son cours. Au surplus, si la putréfaction engendroit primitivement la chaleur, n'est-il pas

clair que quelque temps après la mort, les cadavres concevroient une chaleur d'autant plus vive, qu'ils seroient en proie à de plus grands mouvements de putréfaction. *Helmont* a supérieurement réfuté ces absurdités & ces erreurs, dont les écoles ont été long-temps remplies; voyez le passage de ses ouvrages, cité dans les *Commentaires* du §. 685. (*e*). L'expérience de tous les jours auroit dû suffire pour redresser ces sentiments ridicules. Effectivement, toutes les fois qu'une tumeur phlegmoneuse attaque & occupe une partie, on y sent une chaleur brûlante, dès que le phlegmon a dégénéré en gangrene ou en sphacele, & que la corruption y a tout détruit, les douleurs calment & s'amortissent, la chaleur cesse & disparoît, & les fibres putréfiées se détachent & tombent en des filaments purulents. A la vérité, lorsque les principes gangréneux, produits dans une partie, sont résorbés dans le sang, & pénetrent dans les vaisseaux même des organes vitaux, ou dans ceux qui sont contigus à leur substance, ils accélerent immanquable-

(*e*) Tractat. de Febrib. cap. I. n°. XXIV. pag. 741.

ment, par leurs qualités ſtimulantes, la vîteſſe du ſang ; la chaleur augmente dans tout le corps, quoique le froid s'empare des extrêmités ſphacelées. Or, en ce cas, l'augmentation de la chaleur animale ne reconnoît point la putréfaction pour ſa cauſe prochaine, mais ſeulement pour une cauſe éloignée, qui, moyennant la vîteſſe des humeurs qu'elle occaſionne, excite un plus grand frottement dans les vaiſſeaux, duquel la chaleur dépend immédiatement, comme de ſon unique & véritable cauſe prochaine. Car ſi l'accompliſſement de la putréfaction produiſoit directement la chaleur, ou ſi la chaleur réſidoit eſſentiellement dans les parties putréfiées, un membre ſphacelé ſurpaſſeroit aſſurément de beaucoup la chaleur de tout le reſte du corps, ce qui eſt démenti par l'expérience, & detruit par un juſte raiſonnement.

§. 699. *Les mêmes inductions nous apprennent l'origine, la nature, les effets de la ſéchereſſe ; & l'uſage convenable que nous devons faire des boiſſons, des fomentations, des bains, des lavements, des gargariſmes, qu'on*

prépare avec les boiſſons aqueuſes, acidules, miellées & relâchantes.

La ſéchereſſe eſt un effet immédiat de la chaleur fébrile, ainſi qu'on l'a démontré dans les *Commentaires* du §. 689. où il conſte qu'on ne ſauroit être atteint d'une grande chaleur, ſans qu'on ne ſouffre une déperdition conſidérable, c'eſt-à-dire, une ſéchereſſe dans les parties ſolides & fluides du corps; de ſorte que les principes établis & les notions que nous avons données touchant l'enchaînement des phénomenes qui reſſortiſſent de la chaleur, expliquent nettement l'origine, la nature & les effets de la ſéchereſſe ; elle exiſte poſitivement dans nos fluides, quand ils ſont privés de la quantité convenable des particules délayantes qui leur ſervent de véhicule ; leur diſſipation ou leur défaut rend les autres parties qui entrent dans la compoſition des humeurs animales, épaiſſes, capables de ſe rejoindre & d'adhérer enſemble, de former de groſſes molécules, qui excedent enſuite le diametre des extrêmités capillaires, & qui ne peuvent traverſer les détroits des petits vaiſſeaux. Les fibres ſolides de notre

corps pechent également par ſéchereſſe, lorſque, faute de molécules liquides qui les arroſent, les humectent, les aſſoupliſſent, elles deviennent deſſéchées, roides & rétrecies; en ſorte que le manque de la ſéroſité dont notre corps doit être naturellement pourvu, conſtitue réellement l'état de ſéchereſſe, ſoit de la part de nos fluides, ſoit de la part de nos ſolides, qu'un Médecin inſtruit diſtingue & reconnoît aiſément, en voyant l'aridité & la ſéchereſſe actuelle des parties qui doivent être ordinairement humectées & arroſées de quelque liqueur. Ce vice eſt certainement plus ſenſible & plus apparent ſur la ſurface du corps; mais quand il y eſt fort remarquable, on doit préſumer que les parties intérieures en ſont pareillement atteintes. La peau eſt continuellement baignée & arroſée d'une humeur ténue & abondante que verſent extérieurement les arteres exhalantes. Or dès qu'elle vient à tarir, la peau devient ſeche, écailleuſe & dure, ainſi qu'on l'obſerve malheureuſement dans la fievre ardente; le dedans des narines, la langue, les gencives, le palais, le goſier, & tout l'intérieur de la bouche, ſont, en état de ſanté, ſans ceſſe

humectés d'une liqueur limpide & douce; sur les yeux découle incessamment une lymphe ténue, dont la privation les rend ternes, obscurcis & poudreux. Les Médecins éclairés n'ignorent point ces dispositions naturelles; ils examinent avec attention, dans les maladies, les changements qui arrivent à ces parties: & quand elles ne jouissent pas de l'humidité qui leur est requise & compétente, ils annoncent & considerent leur état de sécheresse comme l'avant-coureur ou le dispositif de tous les maux que l'interception & les embarras de la circulation dans les petits vaisseaux peuvent produire. Il ne convient pas, de crainte de prolixité, d'étendre davantage cet article, parce qu'on a détaillé ailleurs (§. 609. article 2.) les signes qui manifestent la dissipation du véhicule des humeurs ou des particules liquides du sang, occasionnée par la vîtesse du mouvement fébrile, c'est-à-dire, la sécheresse du corps, & l'on peut y revoir l'énumération de ces signes.

En faisant réflexion que la sécheresse consiste dans le manque des particules les plus fluides qui délayent nos humeurs, qu'elle suppose ou fait craindre leur imméabilité, leur concrétion im-

minente, le desséchement & l'oblitération des plus petits vaisseaux capillaires, on comprendra aisément quel est le traitement qui lui convient. Il faut alors s'attacher, par toutes sortes de moyens, à restituer à nos humeurs ce qu'elles ont perdu, je veux dire ce véhicule délayant qui leur est essentiel, & que nous savons en plus grande partie être aqueux. C'est pourquoi on emploie les boissons, les fomentations, les bains, les lavements, les gargarismes, selon l'usage intérieur ou extérieur qu'on en fait; & on les applique sur les parties seches, qui ont besoin d'être ramollies & humectées. C'est ainsi qu'on relâche les petits vaisseaux que le desséchement & la crispation avoient resserrés & contractés, au point de boucher le passage aux liqueurs qui sont destinées à être transmises par leur canal. On ajoute avantageusement aux médicaments aqueux, des substances molles & farineuses, pour pouvoir mieux ramollir les parties roides par leur sécheresse, parce que l'eau étant unie avec des particules douces & gluantes, s'arrête davantage dans les vaisseaux, & ne glisse pas si vîte sur les globules du sang, ni ne s'échappe pas si-tôt par les émonc-

toires du corps. Ordinairement la ſécheresse occaſionne la tenacité du ſang, & pour réſoudre ſon épaiſſiſſement, on ſe ſert avec ſuccès de boiſſons miellées, des ſucs des fruits d'été, des ſyrops ou des vins cuits qu'on en compoſe, afin de détruire les concrétions des humeurs, & de rompre le viſqueux du ſang & toutes les eſpeces d'obſtructions qui interceptent le cours des liqueurs dans les vaiſſeaux libres & méables. Ces bons effets étant obtenus, la cure paroît complette, la ſécheresse eſt corrigée, & l'humidité naturelle à chaque partie eſt rétablie. En outre, comme la ſécheresse accompagne preſque toujours une grande chaleur, & que la chaleur diſpoſe à la putréfaction, on doit aux remedes propoſés, joindre encore les acides, & ſurtout ceux de ce genre qui ont la propriété de diſſoudre & d'atténuer le ſang, tels que les ſucs acides des végétaux, ou les ſucs fermentés, le vin aigrelet, le vinaigre, &c. Cette méthode eſt efficace pour opérer la guériſon de la ſécheresse, & pour détruire radicalement tous les vices qui ont coutume de l'accompagner ou de la ſuivre.

CHAPITRE SECOND.

DU DÉLIRE FÉBRILE.

§. 700. *Le délire est un renversement d'idées, lesquelles devenant incompatibles & dissemblables avec les causes externes, correspondent parfaitement à la disposition intérieure & dérangée du cerveau, & font naître en même temps un jugement, une affection de l'ame & un mouvement du corps, qui en dérivent & lui sont analogues. Ces états, séparément pris, ou combinés à différents degrés, excitent & constituent divers genres de délires.*

D*Élire* & *délirer*. C'est, suivant la plupart des Etymologistes, s'écarter de la rectitude & de la droite raison. *Lira* signifioit autrefois les longs sillons que les Laboureurs traçoient dans les champs, pour donner issue aux humidités de la terre: de-là vient qu'un homme délire, lorsqu'il s'éloigne de ce sens droit qu'on peut regarder comme une ligne droite qu'il doit suivre. Cependant

d'autres prétendent que ce mot dérive de ἀπὸ τοῦ λ ῥεῖν, diminutif de λῆρος, ineptie, bagatelle.

Lorsque le délire est furieux & continuel, qu'il dépend primitivement de la lésion du cerveau, & qu'il est accompagné d'une fievre considérable, on l'appelle phrénésie. (Voyez le §. 771.) Mais nous n'avons dessein de parler ici que du délire, considéré comme un symptome fébrile, qui n'est ni continuel ni ordinairement avec une lésion primitive du cerveau. De ce genre paroît être le délire qui survient à beaucoup de malades dans un violent accès de fievre, lequel étant fini, le délire se dissipe. C'est avec raison que les Médecins ont distingué ce délire passager de la phrénésie, & c'est dans ce sens qu'on prend communément le délire. Les anciens Grecs l'appelloient παρακοπὴν, παραφροσύνην.

Afin de donner une plus grande intelligence de ce que nous nommons délirer, il convient d'entrer dans une discussion plus étendue sur ce sujet.

Qu'est-ce qu'une idée? C'est la pensée qu'un objet fait naître en nous; c'est l'image de cet objet que l'esprit conçoit, ou son empreinte gravée en lui actuelle-

ment ou depuis long-temps. Les idées que les objets extérieurs font éclorre, dépendent, ce semble, uniquement des différentes modifications des nerfs, qu'ils ébranlent immédiatement par un attouchement sensible (*f*); en sorte que le changement ou l'impression excitée dans ces nerfs, s'étend & se communique par leur continuité, jusques dans l'endroit du cerveau où ils correspondent. La sensation qui en résulte dans le cerveau, paroît si simple, si imperceptible, si fort hors de la portée de nos sens, qu'elle élude toutes nos recherches & tous nos efforts, & devient tout à la fois indiscible & inconcevable. Cependant de quelle maniere que se fasse ce changement, ou que s'opere cette sensation incompréhensible, il en naît dans l'esprit qui la reçoit, une idée qui ne représente aucune image, qui n'a même rien de commun, & pas le moindre rapport, ni avec l'objet qui l'excite, ni avec l'organe qui la perçoit; & néanmoins, ce qui est admirable, cette idée ne trompe jamais, je veux dire qu'elle reparoît fidélement, & revit ou revient toutes les fois que le même objet renou-

(*f*) Boerhaav. Institut. Medic. §. 866. & seq.

velle pareillement ſon action ſur les nerfs. Cette correſpondance merveilleuſe, ce réſultat divin, qui procedent de l'idée qui naît, & de l'impreſſion du cerveau qui la produit, ſont inintelligibles à l'eſprit humain, & ne ſeront jamais connus que de leur Créateur. Les expériences que nous ſommes capables de tenter là-deſſus, nous conſtatent l'immutabilité & la ſublimité de ce méchaniſme. A un même objet eſt attachée inſéparablement une ſeule idée, & il ne nous eſt pas poſſible d'en concevoir une autre, différente de celle qui lui eſt analogue. J'aurois beau regarder mille fois un cercle, je ne puis avoir que l'idée d'un cercle, & il ne m'eſt pas permis d'imaginer autre choſe. Or en nous renfermant à préſent en nous-mêmes, ſi une cauſe quelconque, agiſſant ſecrettement & d'une façon ſourde & cachée dans le corps, affecte les nerfs, les eſprits & le cerveau, de la même maniere que les objets extérieurs, il s'enſuit que la ſenſation qu'elle procure n'étant pas différente, l'idée qui en provient eſt ſimilaire, & la même à tous égards. La perception de cette idée, réellement dépendante du changement ou de la modification phyſique de l'or-

gane intérieur & intellectuel, ou du *ſenſorium* commun, occaſionnée par une cauſe interne, forme & s'appelle l'imagination.

Tous les jours nous éprouvons & nous développons en nous une génération & une ſuite d'idées qui émanent des modifications indéfiniſſables du *ſenſorium* commun, ſans le concours & la médiation d'aucun objet extérieur qui agiſſe ſur les organes des ſens. En rêvant, on voit, on entend, on penſe, on raiſonne, on eſt agité de diverſes paſſions de l'ame, &c. tout comme ſi on étoit bien éveillé, & on peut preſque appercevoir en ſonge toutes les choſes dont on s'occupe pendant la veille. Nous jouiſſons en outre de la faculté admirable de conſerver tant qu'on veut, dans le *ſenſorium* commun, cet état phyſique ou l'impreſſion conditionnelle qui naît en nous de l'action ſinguliere & vive de l'objet qui nous affecte : c'eſt là l'attention, dont l'effet produit une idée diſtincte, claire, particuliere, perſévérante & exiſtante auſſi long-temps qu'elle-même. Par un enchaînement de merveilles incompréhenſibles, l'entendement humain trouve en lui-même un fonds inépuiſable de richeſſes. A l'aide des facultés décrites,

l'homme perçoit les idées qu'excitent les impreſſions des objets extérieurs ſur les organes des ſens ; il en conſerve l'image, tant qu'il en garde les empreintes ; mais par un prodige nouveau, & à l'appui de la mémoire, il en retrace long-temps après l'image effacée, & en rappelle le ſouvenir, ſans avoir beſoin de renouveller la préſence des objets de qui elle vient originairement. Bien plus, on peut créer des idées qui n'ont jamais eu de modeles, ſans le concours d'aucun objet extérieur, & ſans aucune médiation preexiſtante de nos ſens, comme lorſque notre imagination féconde feint & embellit des chimeres. Nous pouvons inférer de ces poſitions, que les ſeuls changements du *ſenſorium* commun peuvent faire naître en nous une ſuite d'idées, ſans le ſecours ni la coopération d'aucune cauſe étrangere.

Délirer, c'eſt donc avoir & produire au jour des idées qui n'ont point de conformité, point de rapport avec les cauſes externes, & qui dépendent du changement des modifications du cerveau, lequel arrive à l'inſu ou ſans le conſentement de la volonté. C'eſt pourquoi les malades, au commencement de leur délire, apperçoivent des fantômes hor-

ribles qui les effraient, & dont ils ne peuvent chasser les idées, malgré leurs efforts constants. Cependant le délire a, pour ainsi dire, diverses nuances, ou différents degrés d'intensité. Quelquefois la lésion du *sensorium* commun, que suscite une cause interne, est si légere, qu'elle reste inférieure & subordonnée aux impressions ordinaires ou habituelles qu'excitent les objets extérieurs; alors ces idées passageres s'éclipsent, & cedent aisément aux sensations légitimes & naturelles. C'est là proprement le premier degré du délire; les malades, abusés par l'erreur de leurs sens, se figurent voir des choses qui n'existent point, & reconnoissent leurs méprises, dès qu'ils en sont avertis. Mais quand le dérangement considérable des fonctions du cerveau, que développe cette cause interne, égale ou surpasse l'activité des sensations extérieures du corps, le malade déraisonne absolument; il ne peut être ramené d'aucune maniere, ni être convaincu de la fausseté de ce qu'il pense, sur-tout si, en état de raison & de santé, il a reçu des objets extérieurs, de semblables idées; alors il devient intimement persuadé de la reproduction de ces mêmes

causes, & de l'apparition des mêmes objets, & se met en colere contre ses amis qui osent lui nier l'existence des choses dont l'évidence leur paroît incontestable & sensible. *Celse*, en traitant de la phrénésie, distingue très-bien ces deux états : « la phrénésie initiale, dit-il, » se déclare lorsque le malade com» mence à déraisonner, ou quand le » malade, parlant encore avec une ap» parence de bon sens, entrevoit déja » une foule d'objets, & se repaît de » vaines idées : elle est parfaite, lors» qu'il semble opiniâtrément attaché à » ses idées » (*g*). Et pourroit-il être autrement ? Si les modifications nouvelles que prend le *sensorium* commun par la violence de la cause interne, sont de beaucoup supérieures aux effets de toutes les autres causes qui agissent sur les organes des sens, il faut bien que cette idée, toute inconséquente & absurde qu'elle est, réside foncièrement dans le cerveau, & qu'on ne puisse la dissiper de l'esprit par aucune sorte de raisonnements incompatibles & inconciliables avec l'état du malade. Ces pauvres ma-

(*g*) De Medicin. Lib. III. cap. XVIII. pag. 148, 149.

lades néanmoins tirent leurs idées de la même ſource ; leur jugement eſt excellent, & le fond & l'origine de leurs penſées reſtent auſſi véritables & auſſi parfaits que dans les perſonnes le mieux en ſanté. Car ſi quelque accident ſubit & imprévu les affecte aſſez fortement pour dérouter & écarter un inſtant l'objet de leur délire, ils répondent & parlent à merveille, & très-conſéquemment ; bientôt après, la vivacité de cette impreſſion ſe diſſipe, & ils retombent dans leur imagination & leurs mêmes erreurs.

Le jugement ſuit ainſi la perception des idées d'une maniere inévitable. Nous jouiſſons de la faculté de raſſembler dans l'eſprit, & de concevoir en même temps pluſieurs idées, qui ſont, ou ſimilaires, ou oppoſées; & au premier coup d'œil, le principe intellectuel voit & diſtingue ſi elles ſe conviennent ou s'entre-croiſent, quel eſt leur rapport ou leur différence ; & voilà en quoi conſiſte le jugement, lequel dépend donc viſiblement de l'arrangement de nos idées, ou, pour mieux dire, du principe intellectuel qui les aſſortit & les conſidere ; de ſorte que dans une perſonne qui dé-

lire, l'idée étant éclose à la suite des modifications disparates du *sensorium* commun, produites par une cause interne & cachée dans le corps, est également comparée avec une idée semblable & congénere, excitée par des causes externes, qui agissent sur les organes des sens, ou rappellée par la mémoire : le jugement affirmatif qui en résulte, naît par conséquent des idées qui émanent de semblables causes. C'est pourquoi les gens qui délirent sont intimement persuadés de la présence des objets qu'ils s'imaginent de voir, & de leur action effective & requise sur les organes des sens, pour renouveller des idées qu'ils ont déja eues. Cette conviction est si parfaite, que la cause interne de ces idées, ou du dérangement du *sensorium* commun, agit aussi puissamment & avec une activité aussi forte que la cause externe qui a occasionné d'autres fois la production de ces mêmes idées par la médiation des sens externes.

On a dit dans une autre occasion, (voyez les *Commentaires* du §. 104.) qu'il y a certaines idées singulieres, qui précedent ces sensations agréables ou

désagréables, lesquelles entraînent notre esprit d'une maniere inévitable, & l'engagent à rechercher la jouissance & à perpétuer la durée de ce qui nous plaît, comme à exclure la présence, & à détruire l'action de ce qui nous déplaît. Ces mouvements naturels & spontanés de l'ame, qui produisent des effets extraordinaires, & toujours dépendants des sensations agréables ou désagréables, qui sont nécessairement attachées à des idées précises & analogues, sont ce qu'on appelle les affections ou les passions de l'ame. Les mouvements du corps qui les suivent & qu'elles excitent, leur deviennent tellement annexés, relatifs & correspondants, qu'ils tendent & conspirent à la conservation de ce qui nous plaît, & à l'éloignement de ce qui nous déplaît. Voilà pourquoi les personnes en délire, emportées & séduites par leur imagination & leurs idées, qui produisent ces violentes passions de l'ame, se levent impétueusement du lit, blessent les assistants, tentent des efforts surprenants & avec une force incroyable, pour éviter ce qui leur paroît nuisible, & se procurer ce qui leur semble avantageux. Ce sont les délires qu'*Hippocrate*

appelle *furieux* (*h*), qu'on ne peut diſſiper par la raiſon, ni par les menaces, ni par la crainte, puiſque ces pauvres malades, qu'aucun diſcours n'intimide, qu'aucun péril n'effraie, s'expoſent eux-mêmes inconſidérément, & expoſent les autres à toute ſorte de dangers.

Or comme les idées dont nous recevons les impreſſions, peuvent être tellement combinées, qu'elles ne ſoient accompagnées d'aucune eſpece de ſenſations agréables ou déſagréables, il s'enſuit que le *ſenſorium* commun peut être affecté dans les maladies, de façon que les malades en délire n'éprouvent ni aucune paſſion vive de l'ame, ni aucun mouvement violent du corps. Telles ſont ces ſortes de délires dont *Hippocrate* a dit : (*i*) « Les délires tremblants, obſcurs, » toujours prêts à toucher », (parce que les malades ſemblent vouloir attirer tout à ſoi, & touchent ſans relâche quelque choſe, c'eſt dans ce ſens que *Galien* rend le terme ψηλαφώδεες) « doi-

(*h*) Prædict. Lib. I. Comment. I. nº. xxv. Charter. Tom. VIII. pag. 715. & alibi ſæpius.

(*i*) Prædiction. Lib. I. Comment. I. nº. xxxiii. Charter. Tom. VIII. pag. 721.

„ vent être regardés comme de vio„ lentes phrénésies „. *Galien* avertit au Commentaire de ce passage, que la plupart des personnes & des Médecins se trompent & s'abusent grossiérement, " de ne nommer phrénétiques que ceux „ qui poussent des cris, ou font des „ extravagances „, tandis que ces délires sourds sont de véritables phrénésies, très-graves & alarmantes, qu'il importe beaucoup de reconnoître & de distinguer. D'ailleurs tout délire annonce la lésion de la substance médullaire du cerveau, comme on le verra dans le *Paragraphe* qui suit; donc le danger est toujours imminent, & le mal également redoutable, quoique le malade ne s'abandonne point à des violences & à des efforts apparents.

Nous avons progressivement suivi par ordre les idées qui émanent d'une cause interne, après avoir été produites par une externe. Cependant il est sûr qu'une cause morbifique interne peut altérer & intervertir le *sensorium* commun, de maniere à faire naître des idées dont on n'a jamais reçu les impressions, ni pu avoir la moindre connoissance. Notre esprit, qui en est totalement surpris, les admire & en paroît effrayé & troublé;

c'eſt ainſi que ceux qui ſont ſujets à des paroxiſmes d'épilepſie, enfantent quelquefois des idées de couleurs, d'odeurs & de goût, &c. dont ils n'avoient point de notices auparavant, & qu'ils ne ſauroient rapporter à des objets connus. Combien de fois les rêves nous préſentent encore des idées de choſes dont nous n'avions reçu ni d'indices, ni de notions! Eſt-il donc moins vraiſemblable & moins ſuſceptible de probabilité, que ces mêmes phénomenes ſe reproduiſent dans les maladies, & qu'elles ſuſcitent en nous des idées nouvelles, inconcevables, & qu'on ne ſauroit ni exprimer par des paroles, ni comparer aux objets ordinaires? Le paſſage ſuivant, qui ſe trouve dans les *Prénotions coaques* d'*Hippocrate*, auroit-il trait à ces aſſertions véritables? « Dans les fievres, » les aliénations d'eſprit, ou les délires » ſourds & taciturnes où le malade ab- » ſorbé en lui-même, ni ne parle, ni ne » ſe plaint, ſont (μὴ ἀφώνω) très-graves » & dangereux » (*k*). En effet, le malade qui eſt abymé dans des idées extraordinaires & inaccoutumées, ſe trouve concentré & renfermé en lui-même, ſtupéfait

(*k*) *N°.* LXVIII. Charter. ibid. pag. 856.

péfait, craintif, la parole lui manque, & il reste constamment dans le silence. Je sais que j'ai vu plusieurs fois de pareils délires survenir aux maladies aiguës ; les malades paroissoient intérieurement occupés, surpris, taciturnes ; ils demeuroient étonnés & sans voix ; dans cette déplorable situation, leur visage exprimoit la cause de leur silence, un sentiment de consternation & de frayeur y étoit peint, & souvent il succédoit bientôt des convulsions terribles. Au surplus, ces idées qu'ils éprouvent pour la premiere fois, ne sont pas toujours indifférentes par elles-mêmes, ou participant également de sensations agréables & désagréables, elles peuvent en exciter de desirables ou de rebutantes, & en ce cas de quels désordres ne serontelles pas suivies ?

On voit par-là qu'il y a plusieurs especes de délires, soit à raison des différentes altérations, ou des changements que les causes internes apportent dans le cerveau ; soit conséquemment aux divers degrés d'intensité qu'ont les vives impressions que ces idées y produisent. Lorsqu'elles occasionnent un jugement, il est clair que c'est une seconde source de délire ; quand elles sont accompa-

gnées de ſenſations agréables ou déſagréables, on comprend qu'il en réſulte des paſſions de l'ame plus ou moins vives, des mouvements du corps plus ou moins forts & irréſiſtibles, qui différencient les délires, en aggravent la nature, & en multiplient les triſtes effets.

En conſidérant l'empire de l'ame ſur le corps, la force de ſes affections ſouveraines & tumultueuſes, & les changements & les phénomenes prodigieux qu'elle opere ſur le corps humain, (voyez les *Commentaires* du §. 104.) il eſt clair que les accidents qui accompagnent les délires, ſont différents, ſuivant la véhémence & la diverſité des paſſions de l'ame. Car les effets phyſiques que produit un accès de colere, deviennent diamétralement oppoſés à ceux de la terreur & de la crainte : on eſt bien autrement affecté par la joie que par la triſteſſe, &c. C'eſt avec juſte raiſon qu'*Hippocrate* dit, que « les délires où le malade éclate de rire, paroiſſent moins dangereux que ceux où il eſt plongé profondément dans le chagrin & la triſteſſe » *(l)*. Quelle conſéquence,

---

(*l*) Aphor. Sect. VI. n°. LIII. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 285.

quel danger ne remarque-t-on pas dans ceux où les malades méfiants, ſoupçonneux, s'imaginent qu'on veut ſans ceſſe les tromper, les ſurprendre & leur tendre des pieges; & d'autres fois en proie à une peur continuelle, ſe figurant d'être à chaque inſtant aſſaillis par des ennemis qui les pourſuivent, ils ſe refuſent au ſommeil, & ſe croiſent l'eſprit pour ne point s'y livrer! Quelle fatalité, quelle ſuite de maux n'a-t-on pas lieu d'appréhender dans ces circonſtances malheureuſes, où les malades épuiſés, affoiblis, s'oppoſent à tout le bien qu'on peut leur faire, & refuſent même les choſes les plus eſſentielles! *Hippocrate*, pour donner plus de poids à ces pronoſtics, ajoute dans les *Prénotions coaques*: « Les » délires qui roulent ſur les choſes in- » diſpenſablement néceſſaires, que les » malades répugnent, & dont ils ſe » privent conſtamment, ſont d'un dan- » ger évident » (*m*). Cela ſuffit pour faire comprendre en quoi conſiſte le délire, ſoit par rapport à ſon eſſence, ſoit par rapport à ſes principales variétés. On peut aiſément déduire de ces explications ſommaires, les autres dif-

(*m*) N°. C. Charter. Tom. VIII. pag. 857.

férences dont il est susceptible. Il convient actuellement de passer à l'exposition des causes que l'expérience montre capables de produire le délire.

§. 701. *Il suppose donc toujours une affection maladive, ou une lésion de la substance médullaire du cerveau, laquelle peut dépendre d'une obstruction quelconque, du cours intercepté du sang qui va au cerveau, de l'embarras de la circulation dans ce viscere, & de son retour au cœur; de la vîtesse des humeurs, de leur stagnation, & d'une multiplicité d'autres causes, à la recherche desquelles il faut beaucoup s'appliquer pour les découvrir exactement, & pouvoir les guérir directement.*

Dans le délire, le méchanisme du cerveau s'intervertit, ses dispositions intérieures & naturelles sont altérées & changent; de sorte qu'on conçoit les mêmes idées que devoit exciter l'action des causes externes sur les organes des sens. A ces idées succedent de vives affections de l'ame, lesquelles, relativement à leur influence & à leurs impressions, occasionnent souvent des mou-

vements extraordinaires dans le corps ; donc il s'ensuit que cette disposition maladive attaque & affecte spécialement la partie de notre corps, d'où vient l'origine de toutes nos perceptions & des diverses impressions que les objets extérieurs y produisent, par la médiation des nerfs, de même que de ces phénomenes physiques & des mouvements du corps qu'elle opere dans les muscles, par la continuité & la propagation des nerfs qui s'y distribuent. Or il est constaté & évident, par des expériences faites expressément, que l'énergie des sens & l'exercice du mouvement musculaire exigent une correspondance libre des nerfs avec le cerveau d'où ils dérivent ; car cette correspondance naturelle étant interrompue par une ligature, ou par une autre maniere quelconque ; le sentiment & le mouvement cessent & sont abolis dans la partie où les nerfs qui sont liés, aboutissent. Que le cerveau devienne comprimé, par exemple, par un épanchement d'humeurs arrivé sous le crâne, tout sentiment & tout mouvement s'éteignent & sont anéantis dans toute la machine. Nous avons apporté les raisons de tous ces accidents dans l'histoire des plaies.

Inférons de-là, qu'il faut qu'il y ait dans le cerveau un endroit précis, d'où tirent essentiellement leur origine tous les nerfs destinés aux sentiments & aux mouvements du corps, & auquel se rapportent, comme à leur centre, tous les changements, les atteintes & les modifications des nerfs qui y font naître les idées, les affections de l'ame & les mouvements du corps qui leur sont compétents, relatifs & analogues. Quel que soit cet endroit inconnu, indécis & indéterminable, les Médecins l'ont désigné par la dénomination de *sensorium* commun : c'est en lui que les diverses dispositions du corps qui y correspondent, changent le fond de nos idées & le principe de nos inclinations, & que tour à tour, le dérangement de nos idées bouleverse les mouvements organiques du corps. De plus, les découvertes anatomiques de tous lès siecles nous ont appris que tous les nerfs & les plus petits filets nerveux, de leur origine jusqu'à l'endroit le plus éloigné, où ils deviennent imperceptibles, & où ils se perdent & se confondent, procedent toujours distincts & séparés, sans jamais s'unir & s'anastomoser ensemble ; & que le *sensorium* commun paroît être

le point de réunion & l'assemblage positif de toutes les parties du cerveau. Il s'ensuivroit ainsi que les fibres médullaires qui composent proprement la substance des nerfs, émanent directement de celle qu'on appelle la substance corticale du cerveau. Voilà pourquoi on a eu raison d'avancer & d'établir que le délire suppose toujours une affection maladive de la substance médullaire du cerveau, puisque le *sensorium* commun, où naissent & se développent toutes nos idées, réside foncièrement dans la substance médullaire de ce viscere.

Or la Physiologie nous instruit que toute cette substance médullaire du cerveau est formé du tissu vasculeux de la substance corticale (*n*); (ces faits sont vérifiés par les injections anatomiques) qu'elle n'en devient par conséquent, &, pour ainsi dire, que la continuité; qu'elle est parsemée pareillement d'un nombre infini de petits vaisseaux destinés à transmettre la liqueur la plus subtile du corps humain; de sorte qu'ils sont sujets à encourir les mêmes désordres qui arrivent dans les gros vaisseaux, par l'épaississement des liqueurs qui s'y

(*n*) Boerhaav. Institut. Medic. §. 284.

engagent ou qui s'y déroutent. Des obſtructions peuvent ſans contredit s'y former par une compreſſion quelconque, capable de gêner ou de rétrecir le diametre de ſes petits vaiſſeaux. Tout ce qui intercepte le cours du ſang qui eſt porté au cerveau, ce qui empêche la liberté de ſa circulation dans les vaiſſeaux de ſa ſubſtance, & ce qui retarde ſon retour au cœur, paroît propre à produire le délire, parce qu'il trouble la ſecrétion des eſprits, s'oppoſe à la régularité de ſon mouvement, interrompt ſa propagation dans les nerfs, & ſa juſte diſtribution dans la ſubſtance médullaire du cerveau. Il eſt aſſuré en outre, qu'afin que les fonctions organiques s'accompliſſent parfaitement, il faut que les humeurs qui y affluent ou qui y dérivent naturellement, coulent avec un degré de vîteſſe déterminé & précis, dans tous les vaiſſeaux qui compoſent la ſubſtance des viſceres; car un mouvement trop rapide aliene & détériore leurs actions, en les précipitant; & un mouvement trop lent les ſuſpend & les fait languir; de ſorte qu'il doit être modéré, & ſinguliérement affecté au réſultat de leurs opérations. Or le cerveau, ce viſcere principal, d'où

émanent toutes les facultés motrices & actives de l'économie animale, a bien plus besoin que tous les autres, de ces conditions essentielles à une bonne secrétion : on ne sera donc pas surpris que son méchanisme se dérange si fréquemment, & que la seule vîtesse trop accélérée du sang, dans un violent accès de fievre, entraîne le délire, lequel cesse insensiblement sur la fin de l'accès, à mesure que la fievre diminue. On voit donc que toutes les causes & les effets de l'obstruction & de l'inflammation peuvent le devenir du délire ; en un mot, tout ce qui est capable de vivement accélérer ou de fort retarder la circulation du sang, en se décidant dans le cerveau, & en y troublant les fonctions & la marche uniforme des humeurs, induit nécessairement au délire, qui peut par conséquent provenir d'une infinité de causes.

Jusques ici les causes du délire que nous avons rapportées, ne blessent la substance médullaire du cerveau, qu'autant qu'elles y parviennent directement, & qu'elles y agissent immédiatement. Cependant il y a un nombre d'autres causes qui, en procurant la lésion des parties éloignées de la tête, affectent

& dérangent le *senſorium* commun, tout comme ſi leur action ſe portoit ſur le cerveau même. L'origine & le ſiege du mal ſe trouvent fort éloignés, & néanmoins le cerveau le partage, tout ainſi que s'il lui étoit particulier. Ces faits ſi ſouvent renouvellés & ſi importants dans la pratique de la Médecine, méritent une diſcuſſion plus étendue, & de ſérieuſes réflexions.

Les anciens Médecins avoient appris à connoître un délire imminent, par les ſignes & les léſions qui arrivent aux autres parties du corps. *Hippocrate*, ce premier légiſlateur de l'art, « admet » les battements violents du cœur, pour » un indice du trouble du cerveau ou » de délire (*o*) : les palpitations, dit-il » encore, autour du ventre, pendant » une fievre violente, ſont des marques » d'un dérangement commençant de » l'eſprit » (*p*). *Galien* s'eſt expliqué avec plus de clarté, en diſant que « ceux qui ſont attaqués d'épilepſie, » d'aſſoupiſſement, de catalepſie, de

(*o*) Prognoſt. Comment. I. Sentent. XXVIII. Charter. Tom. VIII. pag. 611.

(*p*) Coacar. Prænot. n°. CCXCIX. Charter. Tom. VIII. pag. 869.

„ délire & de mélancolie, par un vice „ de l'estomac, ont le principe du cerveau ou des nerfs, qui participe sympathiquement à la lésion qu'il souffre „ (*q*) : & en parlant dans un autre endroit, de l'orifice supérieur de l'estomac, il s'exprime de la sorte : « Il y „ a certaines parties organiques qui, „ quoique fort éloignées du cerveau, „ dérangent & affectent facilement celles „ qui contiennent essentiellement les „ principes & la source de toutes les „ fonctions animales, soit que cela arrive par une communication du genre „ nerveux, soit par une propriété singuliere de structure ou d'action. Tel est „ l'orifice de l'estomac, qui, étant attaqué dans sa faculté sympathique & „ correspondante aux fonctions vitales, „ occasionne des défaillances & des syncopes ; & étant lésé dans ses rapports „ avec les fonctions animales, excite „ des convulsions & des délires „ (*r*). Il est constant par tout ce que nous

(*q*) De Symptom. causis, Lib. I. cap. VII. Charter. Tom. VII. pag. 60.

(*r*) Lib. de Morbor. acutor. vict. Commentar. II. text. XLVIII. Charter. Tom. XI. pag. 71.

avons dit dans l'hiſtoire des plaies, & aux Chapitres de la *douleur* & de la *convulſion*, que les altérations & les changements du *ſenſorium* commun viennent quelquefois du dérangement des parties les plus éloignées de la tête. On verra encore ces vérités confirmées par d'autres exemples, quand nous traiterons de la mélancolie, de la manie, de l'épilepſie, &c. On obſerve néanmoins que le délire, conſidéré comme un ſymptome fébrile, ſurvient le plus fréquemment, & ſe déclare vîte, lorſque le ſiege du mal ſe trouve autour de l'eſtomac, puiſqu'en le diſſipant, on emporte le délire, quoiqu'on n'applique aucun remede qui agiſſe expreſſément ſur le cerveau.

Nous diſons autour de l'eſtomac, & il convient de définir avec préciſion ce que nous entendons par-là. « On comprend, dit *Pline*, ſous cette acception, les entrailles dans l'homme » (*ſ*): & dans un autre endroit il ajoute » que » les entrailles & les viſceres inférieurs, » ſéparés des membranes qui les recouvrent, ſont ceux qu'on entend par le » tour de l'eſtomac, parce qu'ils y ſont

(*ſ*) Lib. XXX, cap. v. pag. 736.

„ attachés, & que c'eſt ce que les Grecs „ ont appellé *phrenas* „ (*t*). Cette ſignification devient enſuite un peu équivoque, puiſqu'il ſemble, par les expoſitions qui ſuivent ce paſſage, qu'il attribue ce nom au diaphragme. Dans d'autres endroits il naît là-deſſus de plus grandes ambiguïtés, lorſqu'en parlant de leur molleſſe ou de leur dureté, il laiſſe à entendre que ces organes ſont ſenſibles au tact, & ſuſceptibles d'attouchement, & que par-là il ſemble déſigner d'autres parties. *Celſe* fait ſouvent mention du gonflement, de la dureté & de la molleſſe des viſceres qui ſont ſitués autour de l'eſtomac (*u*): & on reconnoît aſſez qu'il comprend ſous cette dénomination, ce qu'*Hippocrate* & les autres Médecins Grecs appellent les hypocondres : ainſi on peut conclure qu'ils ont entendu par-là, non-ſeulement les viſceres qui ſe trouvent renfermés dans l'enceinte des côtes, mais encore tous ceux qui ſont contenus dans la région proprement dite épigaſtrique ;

(*t*) Lib. XI. cap. XXXVII. pag. 285.

(*u*) De Medicin. Lib. III. cap. XX. pag. 160. & pluribus aliis locis.

& de nos jours, l'uſage qui a prévalu, étend cette ſignification à tous les organes compris depuis la naiſſance du diaphragme, juſques au plan diaphragmatique, & de-là juſqu'à ſes prolongations dans la région lombaire, ce qui diviſe l'abdomen en deux; de ſorte que l'on veut déſigner l'eſtomac, les hypocondres & l'épigaſtre.

La pratique de la Médecine nous fournit tous les jours des exemples nouveaux, qui prouvent que les matieres indigeſtes ou les corruptions amaſſées autour de l'eſtomac, ſoit qu'elles proviennent de quelques miaſmes morbifiques & contagieux, ſoit qu'elles naiſſent du croupiſſement & de la putréfaction des liqueurs ſéparées de la maſſe du ſang, & trop long-temps retenues dans le corps, portent le déſordre dans les fonctions du cerveau, occaſionnent des délires, des fureurs, & d'autres maux graves & alarmants. On trouve bien des paſſages dans *Hippocrate*, qui vérifient ces obſervations de pratique; il avoit déja remarqué que « la bile » miſe en mouvement, produit des dé» lires phrénétiques, lorſqu'elle ſe jette » avec irruption dans les viſceres qui

„ confinent le diaphragme „ (*x*). Qui doute de la prompte efficacité de certains remedes & de quelques poisons à l'égard du cerveau, quoiqu'ils n'agissent que dans l'estomac, puisqu'après en avoir été même bientôt rejetés, ces accidents cessent sans retour ? On a vu ailleurs l'explication de tous ces effets, (dans les *Commentaires* du §. 229. article 2.) *Helmont*, en réfléchissant sur ces phénomenes merveilleux qui se renouvellent souvent dans les maladies ; en considérant, dis-je, que la cause physique du mal a son siege dans une partie fort éloignée de celle où les accidents se manifestent, chercha le moyen d'exprimer cette correspondance secrette & médiate ; toutes les fois qu'il voyoit une partie affectée intervertir le méchanisme d'une autre, qui en étoit fort éloignée, il s'imagina & prétendit que cela se faisoit par *une action de régime* (*y*) : expression neuve, hasardée, à la vérité, & qui renferme pourtant beaucoup de sens. Cet Auteur étoit persuadé, & tel est

(*x*) Lib. de Aff. cap. 111. Charter. Tom. VII. pag. 622.

(*y*) Capit. *Ignota actio regiminis*, n°. XXIX, pag. 268. & seq.

son systême, que la sphere de chaque partie n'est point circonscrite en elle-même, que chacune, au contraire, a une faculté innée & une communication étendue & particuliere, à la faveur de laquelle ses affections & ses lésions se propagent, sans avoir besoin d'aucun contact physique, jusqu'à d'autres parties éloignées; en sorte cependant que cette correspondance demeure immuable, déterminée à quelques visceres, sans pouvoir devenir ni changeante, ni universelle. « Cette action de régime, » reprend-il, consiste dans une vraie » dépendance; c'est une souveraineté » & un empire dans la partie lésée pri- » mitivement, qui s'étend, qui se com- » munique de tout côté; & les parties » qui lui sont comme subordonnées, qui » en subissent les affections, participent » à ses dérangements, sans qu'il y ait » néanmoins entr'elles ni contact, ni » connexion » (*z*). Il ajoute peu après: « Ce régime est la soumission, ou, pour » ainsi dire, l'obéissance qu'une partie » doit à l'autre » (*a*). A considérer cette prétendue action de régime, elle est

(*z*) Ibid. n°. XXXVIII. pag. 269.
(*a*) Ibid. n°. XL. pag. 270.

aſſurément inintelligible ; on ne ſauroit comprendre les liens de ſtructure, ni les raiſons d'affinité qui enchaînent & font communiquer ces parties les unes avec les autres ; mais les expériences évidentes la conſtatent invinciblement, & lui donnent tous les degrés de certitude. La barbe croît à l'homme dès l'âge de puberté, que la liqueur ſéminale acquiert ſon énergie, ſa perfection & ſa fécondité, tandis que la barbe manque aux châtrés, dont les diſpoſitions phyſiques du corps, & les qualités morales de l'ame, ſont également bien différentes, inégales & imparfaites. De cet exemple ſeul, *Helmont* a tiré des inductions & des conſéquences fortes & ſolides, pour démontrer l'action de régime qu'il a établie ingénieuſement ; il étaye ces épreuves ſur des faits ſemblables, qui ſont ſi multipliés dans les femmes par l'action de la matrice : ce viſcere affecte violemment, tantôt le goſier, le poumon, l'eſtomac ; tantôt cauſe des anxiétés terribles & des ſymptomes effrayants. Comment tous ces accidents pourroient-ils être produits ſans ces intimes communications ? *Helmont* prend encore ſujet de-là de réfuter l'opinion abſurde qu'on ſoutenoit

dans les Écoles par de vaines disputes, où l'on s'attachoit à faire dépendre tous les accidents hystériques, des vapeurs malignes qui s'élevoient furtivement de la matrice, & atteignoient différentes parties. Flatté de la découverte de cette action de régime, cet Auteur la représente ensuite comme une force active, « qui, semblable à une lumiere qui » n'éclaire que suivant la portée de ses » rayons, est répandue dans tout le » corps, & n'affecte que les parties sus» ceptibles de ses impressions; qui étend » ses effets sans restriction & sans ré» serve, lesquels se bornent aux limites » que l'Être suprême lui a originaire» ment marquées » (b). Et certainement si cette force qu'*Helmont* a qualifié d'action de régime, n'avoit été accordée naturellement à certaines parties, par préférence à d'autres; si ces attributs immuables & constants n'avoient point été prescrits par Dieu même, auteur de la nature, comment & pourquoi le menton seroit-il, par un privilege exclusif, couvert de barbe, tandis que le front en est privé, & que tant d'autres parties en sont pareillement dépourvues?

(b) Ibid. n°. XLVII. pag. 272.

Si ces diſpoſitions lui viennent des teſticules, eſt-ce que les teſticules n'ont pas une influence égale dans tout le corps ? Eſt-ce que les irradiations ſecrettes de la liqueur ſéminale ne ſauroient pénétrer ailleurs ? Sans perdre le temps à vouloir inutilement approfondir ces opérations impénétrables, contentons-nous de nous aſſurer & de nous convaincre des rapports de certaines parties avec d'autres, de découvrir & vérifier, par des expériences claires & ſolides, leurs liens, leurs enchaînements, leurs correſpondances, & avouons ingénument & avec vérité, que ces phénomenes merveilleux ſurpaſſent, par leur profondeur, tous les efforts de l'eſprit humain. *Helmont*, qui a épuiſé toute ſa ſagacité ſur cette matiere, ſoutient & prétend que ces eſpeces de communications occultes ſe font ſans intermede, ſans un contact phyſique, enfin, ſans une progreſſion directe & continue de mouvement ; mais ces aſſertions gratuites & haſardées paroiſſent peu ſuſceptibles de probabilité. Car c'eſt une vérité univerſelle & fondamentale, que toutes les parties qui entrent dans la compoſition de notre corps, ſont intimement unies entr'elles, ainſi qu'*Hip-*

pocrate l'annonce d'une maniere énergique & lumineuse : « Le principe ou » le commencement du corps humain » ne paroît être nulle part ; chaque partie effectivement en est le principe & » la fin. On a beau mesurer toutes les » parties, & parcourir le cercle du » corps, on n'en découvre point le » commencement. Il en est de même » des maladies dont on ne peut précisément déterminer le siege de maniere à en marquer ponctuellement le » principe fixe & l'endroit positif où » elles se terminent » (*c*) Bientôt après il continue le discours suivant, si digne d'attention : « Le corps fait un tout » admirablement assorti, dont les parties sont annexées ensemble & dépendantes entr'elles : une se détache ou » se dérange, (ὀρμήσῃ) tout de suite la » maladie se forme & se déclare. Le » ventre tient à la tête, la tête à toutes » les parties organiques & au ventre ; » toutes les autres suivent le même ordre, & sont autant unies entr'elles, » que le ventre peut l'être à la tête, & » que la tête l'est aux parties organiques

(*c*) Lib. de loc. in homin. cap. 1. Charter. Tom. VII. pag. 357.

„ & au ventre „. Ce chapitre entier d'*Hippocrate* mérite d'être lu avec la plus grande application ; il abonde en traits lumineux, & éclate en vérités sublimes sur ce même sujet : on y trouve, ce semble, le fond du systême d'*Helmont*, qui ne doit pas par conséquent être regardé comme neuf & la production de son génie, mais plutôt comme une opinion ancienne, remise en valeur sous d'autres termes, & parée ou masquée de quelques raisonnements empruntés. Il ne faut pas être surpris que nous taxions cet Héraclite moderne d'avoir puisé dans les ouvrages des vieux Médecins, puisqu'il avoue lui-même d'avoir lu deux fois les écrits de *Galien*, d'avoir appris par cœur presque tous les aphorismes d'*Hippocrate*, & lu une fois tous ses livres complets ; enfin, d'avoir non-seulement médité & lu, avec une sérieuse attention, tous les ouvrages d'*Avincenne*, tous les Médecins Grecs, Arabes, & au moins six cents modernes, mais encore d'en avoir extrait & *transcrit sur le papier* (*d*), tous les endroits particuliers les plus remarquables & les plus dignes d'annotation.

(*d*) Capit. *studia Auctoris*, n°. xv. pag. 16.

Il dit ensuite qu'il avoit regretté le temps perdu à cette compilation, & eu honte de toutes les peines qu'il avoit prises pour la faire, quand, voulant rédiger cet amas indigeste, il y reconnut tant de futilités & de miseres. Cependant il paroît vraisemblable de croire qu'il n'oublia pas entiérement bien des choses qu'il avoit lues, puisqu'en se livrant à ses propres réflexions, il remit au jour, & voulut accréditer des sentiments anciens qu'il faisoit revivre, en se les appropriant, en les annonçant sous d'autres titres, ou en les exposant différemment ; il paroît à cet égard d'autant plus coupable & moins excusable, que n'ignorant point, & ne pouvant pas se dissimuler à lui-même la source où il puisoit toutes ses idées surannées & prétendues nouvelles, il déclame à chaque page, & s'éleve sans cesse, & le plus injustement, contre les anciens Médecins à qui il doit presque tout ce qu'il s'attribue.

Les nerfs sont évidemment répandus dans toutes les parties du corps avec un art divin, ils se distribuent même à l'infini dans chacune d'elles. Ils procedent du même endroit, & doivent avoir une correspondance libre entre leurs der-

nieres expansions & leur commune origine. En sorte que leur correspondance devient parfaite, continue & constante, & que presque sans intervalle, ils peuvent exécuter les mouvements éclos (τὸ ἐνορμῶν d'Hippocrate) & déterminés par la volonté dans les parties les plus éloignées de la tête, ainsi que changer les idées du *sensorium* commun, en diversifiant les modifications des nerfs par les impressions différentes que les objets extérieurs font sur les houpes nerveuses des organes des sens externes. Sur cet enchaînement de conséquences très-probables, on établit & on appuie le systême de l'action du régime, par lequel une partie commande à celle qui lui est soumise & analogue. Il s'ensuit delà, que cette dépendance d'une part & cet empire de l'autre, viennent originairement des nerfs. Ce qui confirme & légitime cette opinion, c'est que ce régime ainsi appellé, soit relativement au *sensorium* commun, soit respectivement aux autres parties du corps, est beaucoup plus sensible & remarquable dans celles qui sont avantagées d'un grand nombre de nerfs, ou tissues de gros faisceaux nerveux, dont les expansions se répandent dans d'autres parties qui leur de-

viennent ainſi ſubordonnées. Voilà pourquoi l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, où ſe diſtribuent les nerfs de la huitieme paire, & principalement de gros faiſceaux nerveux, eſt en poſſeſſion en tout temps d'un pareil régime & d'une correſpondance prompte & étendue. On ne trouvera pas extraordinaire qu'un amas de matieres indigeſtes & viciées, ſoit qu'elles proviennent d'une bile dégénérée & rendue âcre ſpontanément par ſon trop long ſéjour, ou altérée & corrompue par la violence de la fievre, trouble & dérange le *ſenſorium* commun, & que leur ſimple éjection, ou par haut ou par bas, en rétabliſſe tout de ſuite & en réintegre les fonctions. Tout ce qu'on peut reconnoître dans ce cas, conſiſte à ſuppoſer des agacements & des irritations produites dans la tunique nerveuſe de l'eſtomac par les matieres corrompues qui y croupiſſent ; mais on ne ſauroit aucunement définir & comprendre comment ces nerfs ſont affectés, pourquoi leurs ſenſations ſe propagent dans le cerveau, & pourquoi le *ſenſorium* commun ſe trouve intéreſſé dans ces révolutions des nerfs, & intervertit ſon méchaniſme. Quant au profit & à l'utilité de ces opérations reverſibles à la Médecine,

Médecine, un Médecin doit se contenter, & il lui importe uniquement de savoir en quels endroits s'amassent & séjournent ces corruptions pour produire des délires, des convulsions, &c. de distinguer leurs qualités sensibles, de découvrir les phénomenes qui les annoncent. Mais à quoi bon chercher à démêler des choses inutiles & incompréhensibles, & vouloir reconnoître les liens imperceptibles qui enchaînent & font correspondre les parties ensemble? Bornons-nous aux indices & aux notions qui doivent diriger le traitement & la pratique des maladies. Or, les connoissances exposées que nous avons acquises suffisent pour nous fournir l'indication curative d'expulser de l'estomac les matieres croupissantes qui produisent tous ces désordres. L'essentiel est « de combattre les maladies dans l'endroit qui » en devient le siege; c'est le véritable » moyen d'attaquer directement le mal, » & le meilleur pour y remédier au plutôt & le déraciner entiérement (*e*) ».

Dirigé & prévenu par mon guide &

(*e*) Hippocrat. Lib. de loc. in homin. cap. 1. Charter. Tom. VII. pag. 358.

mon maître, j'ai ſouvent reconnu & vérifié que la cauſe du délire dans les fievres, dépend des corruptions amaſſées autour de l'eſtomac, puiſqu'en donnant un émétique à propos, j'évacuai cette ſaburre qui inficioit les premieres voies & diſſipoit autant de fois le délire.

Cependant il eſt évident que le délire dans les fievres provient d'un grand nombre de cauſes qu'il faut ſoigneuſement diſtinguer & reconnoître, afin de ſuivre la curation qui leur convient. Nous avons rapporté dans leurs chapitres particuliers, les ſignes de la trop grande vîteſſe du ſang, de la ſtagnation des humeurs, de l'obſtruction, de l'inflammation, de l'épaiſſiſſement des liqueurs, ſi capables de ralentir le cours du ſang qui eſt porté au cerveau, d'empêcher la circulation de celui qui eſt contenu dans ſes vaiſſeaux, & de s'oppoſer à ſon retour au cœur; c'eſt pourquoi nous ſommes diſpenſés ici de rentrer dans ces détails ſuperflus. Il nous reſte ſeulement à décrire les ſignes auxquels on peut diſcerner le croupiſſement des matieres viciées & amaſſées autour de l'eſtomac. Ce ſont communément la langue ſale & chargée, un goût amer

& désagréable, des nausées, des vomissements & des anxiétés. On peut encore regarder comme un supplément de preuves & une certitude plus grande de celles-là, l'absence & l'exclusion d'autres causes auxquelles on puisse vraisemblablement rapporter le délire.

§. 702. *Car, suivant la variété des causes, (701.) il faut faire choix d'une différente méthode & de divers remedes; les plus efficaces sont les bains chauds des pieds, les vésicatoires ou épipastiques appliqués aux pieds & aux gras des jambes, les frictions de ces parties, les lavements délayants souvent réitérés, un régime léger, une boisson calmante, désobstructive, délayante, les médicaments émollients appliqués à la tête, quelquefois les émétiques, les purgatifs, les anodins légers, la saignée du pied, la provocation du flux hémorroïdal, & le développement des regles, ou le relâchement & la dilatation des vaisseaux menstruels.*

Le délire a différents degrés d'intensité, selon la différente disposition intérieure du cerveau de laquelle il dé-

pend. (Voyez le §. 700.) Tantôt ce ne sont que de foibles idées, aisées à dissiper, parce que le changement du *sensorium* commun, produit par une cause interne, est facilement détruit par les impressions plus fortes que les objets extérieurs exercent sur les organes des sens ; d'autres fois les idées qui forment le délire, proviennent d'une cause forte & grave, qui a tellement bouleversé le *sensorium* commun, qu'elles deviennent ineffaçables, indestructibles, en ce qu'elles égalent, contre-balancent & surpassent l'action immédiate des objets extérieurs ; alors il se fait un jugement direct, une vive affection de l'ame, auxquels succedent des mouvements désordonnés du corps ; & en corrigeant la premiere cause du mal, on n'est pas même assuré de dissiper les idées du délire & de réintégrer l'esprit du malade. Or, comme dans les maladies les vives affections de l'ame & les mouvements violents du corps qui les suivent, laissent toujours à craindre des accidents fâcheux, l'objet de la curation consiste à connoître le délire, quand il est prêt à se déclarer ; & pour cela, il faut avoir présents les signes avant-coureurs qui l'annonçent &

le précedent. *Galien* fait à ce ſujet une juſte comparaiſon : les plantes, dit-il (*f*), les plus vulgaires & d'un uſage ordinaire ne ſauroient être reconnues dans leurs tendres bourgeons, & à meſure qu'elles percent la terre, que par d'excellents Jardiniers : il en eſt de même du délire ; lorſqu'il eſt furieux, que les malades ſortent du lit, qu'on a peine à les retenir, qu'ils pouſſent des cris & menacent les aſſiſtants, &c. perſonne ne le méconnoît ; mais il n'y a que d'habiles Médecins qui diſtinguent lorſqu'il ſe forme, qui démêlent les léſions initiales du cerveau, & les progrès que ſa cauſe fait avant que les effets éclatent. Voilà pourquoi *Hippocrate* a ſoigneuſement raſſemblé tous les ſignes qui préſagent ordinairement le délire ; « on » diſpoſe bien mieux la curation, quand » on prévient les effets à venir par les » ſymptomes actuels (*g*) ». Puiſqu'il eſt d'une conſéquence ſi grande de découvrir un délire imminent, il paroît à propos de réunir, ſous un ſeul point de

(*f*) Prædiction. Lib. I. Comment. I. n°. 1. Charter. Tom. VIII. pag. 693.

(*g*) Hippocrat. Prognoſt. Comment. I. Sentent. 111. Charter. Tom. VIII. pag. 584.

vue, tous les ſignes précurſeurs du délire. « On doit regarder comme un ſigne » du délire ou de douleur autour du » ventre, lorſque le malade ſe couche » ſur le ventre, n'y étant pas accoutumé » en état de ſanté (*h*); le grincement » des dents, s'il n'y eſt pas habitué » depuis l'enfance, annonce le délire & » la mort (*i*); de gros ſoupirs, des » reſpirations prolongées dans de longs » intervalles, menacent de délire (*k*); » des battements autour de l'eſtomac » en ſont des indices apparents; on doit » encore fixer les yeux du malade; s'il » les roule précipitamment, il eſt menacé de délire (*l*). Il eſt dangereux » qu'un malade ne puiſſe dormir ni le » jour ni la nuit; lorſque l'inſomnie ne » provient ni d'un excès de douleur, ni » d'un effort de travail, elle devance le » délire (*m*) ». *Hippocrate* avertit encore que la diſparition ſubite d'un abcès critique dans les maladies, dé-

(*h*) Ibid. Sentent. xix. pag. 603.
(*i*) Ibid. Sentent. xxi. pag. 604.
(*k*) Ibid. Sentent. xxiv. pag. 607.
(*l*) Ibid. Sentent. xxviii. pag. 611.
(*m*) Ibid. Comment. II. Sentent. xii. pag. 625.

ſigne un délire imminent ou une mort prochaine (*n*). « La douleur aiguë
» des oreilles,accompagnée d'une fievre
» continue & vive, eſt très-périlleuſe,
» puiſqu'on a lieu d'appréhender le dé-
» lire ou la mort du malade (*o*). Dans
» les douleurs violentes de la tête, les
» vomiſſements érugineux, ſuivis de
» ſurdité & d'inſomnie, occaſionnent
» promptement le délire (*p*) ». Ce grand obſervateur met la ſéchereſſe & la rudeſſe de la langue au nombre des ſignes de la phrénéſie (*q*); ſon tremblement (*r*), la rougeur vive du viſage, ſa vue trouble & ſes regards de côté(*ſ*), au rang de ceux qui dénotent le dérangement & l'embarras de l'eſprit. Les principaux ſignes d'un délire prochain ſont « quand on voit le malade faire des
» choſes contre ſa coutume, προθυμέεσθαι,
» s'occuper d'autres, qui paroiſſent

(*n*) Ibid. Sentent. LXVIII. pag. 657.

(*o*) Ibid. Comment. III. Sentent. XIII. pag. 671.

(*p*) Prædiction. Lib. I. Comment. I. n°. X. Charter. ibid. pag. 706.

(*q*) Ibid. n°. III. pag. 698.

(*r*) Ibid. Confer. Coac. Prænot. n°. CCXXXIV.

(*ſ*) Ibid. pag. 865. ubi inſtar dubii proponitur hoc ſignum.

„ diamétralement contraires à ses incli-
„ nations naturelles (*t*) „. Voilà ceux qui montrent la proximité ou la violence du délire, attendu que le bouleversement du *sensorium* commun est monté à son comble, que ses facultés sont totalement renversées, puisqu'il en résulte des jugements & des affections différentes. On peut encore augurer de même, lorsque les malades « répondent
„ avec un ton de colere & de fureur à
„ une réponse douce & modérée (*u*) „; quand ils font des actions indiscrettes & indécentes, qu'ils paroissent sans honte & sans pudeur, quoique naturellement doués de sentiments honnêtes, qu'ils font des pets éclatants (*x*), à moins que ce ne soit par une envie de se soulager & avec un dessein prémédité; enfin « lorsqu'ils se cachent le visage
„ avec les mains, qu'ils semblent vaine-
„ ment occupés à chasser des mouches,
„ à tirer les flocons de leurs couvertures,
„ ou à vouloir lever les inégalités & les

(*t*) Coac. Prænot. n°. CCXIV. ibid. pag. 864.

(*u*) Ibid. n°. XLVIII. pag. 855.

(*x*) Prædiction. Lib. I. Comment. II. n°. XLIII. Charter. ibid. pag. 730.

„ taches qui couvrent la ſurface de la mu-
„ raille (*y*)„ , ainſi que *Galien* lui-même l'a éprouvé (*z*). Etant fort jeune, il fut attaqué au milieu de l'été d'une fievre ardente qui le réduiſit à toute extrêmité. Il lui sembloit que la muraille étoit couverte d'eſpeces d'atomes d'une couleur noire, & ſes couvertures également parſemées de ſemblables taches. Comme il avoit deſſein de les ôter, il y portoit diligemment la main, & rien ne ſe rencontrant ſous ſes doigts, il redoubloit de zele & d'application. Dans le temps qu'il ſe livroit tout entier à ce ſoin, il entendit deux de ſes amis qui diſoient déja : « il arrache les flocons de ſes
„ couvertures, il en ramaſſe les fils qui
„ ſortent (*a*) „. Il comprit ſur le champ ce que cela ſignifioit, & avertit & pria ſes amis de faire en ſorte qu'il ne tombât bientôt en phrénéſie. Ce récit prouve clairement, que cet état de *Galien* conſtitue le premier degré de délire, c'eſt-

(*y*) Prognoſtic. Comment. II. Sentent. XXIV. Charter. ibid. pag. 630. 631.

(*z*) Ibid. Comment I. Sentent. XXI. pag. 606.

(*a*) De Loc. Affect. Lib. IV. cap. II. Charter. Tom. VII. pag. 455.

à-dire, celui dans lequel les idées qui dérivent de la disposition interne du cerveau ne sont point encore suivies ni de jugement ni d'aucune affection d'esprit. *Galien* remarque judicieusement à ce sujet, qu'il jouissoit pleinement de ses connoissances & de ses sens, « que sa » raison n'étoit nullement altérée (*b*) », puisqu'il songe de prier ses amis de prendre garde aux suites du délire, qu'il connoissoit tout prêt à se développer. Nous pourrions rendre cette énumération des signes du délire beaucoup plus longue, parce qu'on en trouve bien d'autres répandus & épars dans les ouvrages d'*Hippocrate* ; il nous suffit d'avoir cité les principaux & les plus fréquents.

Après avoir démontré préalablement que les causes du délire sont de différente sorte, il est plausible de penser que la curation spéciale de chaque espece doit varier, eu égard à la cause qui la produit, & qu'on ne sauroit par conséquent tracer une méthode générale qui convienne à toutes. Qui ne comprend qu'on doit traiter differemment le délire qui survient par l'épaissis-

(*b*) Ibidem.

ſement inflammatoire du ſang qui s'engage dans les vaiſſeaux du cerveau, & celui qui dépend de la foibleſſe ou du vuide des vaiſſeaux à la ſuite de l'appauvriſſement des liqueurs & de l'épuiſement du corps ? Lorſque le délire, conſidéré comme un ſymptome fébrile, eſt accompagné de la vîteſſe de la circulation, on doit avoir recours à tous les remedes capables de diminuer la maſſe des humeurs, de détourner leur impétuoſité vers d'autres endroits; qui énervent & ralentiſſent l'activité des ſolides, délayent & atténuent les liqueurs épaiſſies; qui leur redonnent une conſiſtance convenable, & moderent le mouvement de la circulation. Voilà les indications qu'il faut remplir, & voici les remedes qui y ſatisfont avec une efficacité reconnue.

Les bains chauds des pieds, les épipaſtiques appliqués aux pieds & aux gras des jambes, les frictions de ces parties. Tous ces remedes cooperent à la même fin, & tendent à faire dériver l'impétuoſité & la quantité du ſang vers les parties inférieures, & par conſéquent à les détourner du cerveau. Le ſang ſorti du ventricule gauche du cœur, & parvenu dans l'artere aorte, ſe diviſe &

prend ſon cours, moitié vers les parties ſupérieures, & l'autre moitié enfile l'aorte deſcendante, & ſe diſtribue aux parties inférieures. Or qu'on relâche davantage les vaiſſeaux des parties inférieures, on diminue par-là la réſiſtance que le ſang trouve à y couler; il y dérivera donc avec plus de facilité, & il ſe fera une vraie révulſion du ſang du cerveau. C'eſt à quoi ſervent ſpécialement les bains de vapeurs, qui relâchent & aſſoupliſſent éminemment les parois des vaiſſeaux: d'ailleurs il n'y a point à craindre, par ce moyen, que la compreſſion du fluide dont l'habitude du corps eſt entourée, ne reſſerre & rétreciſſe le diametre des vaiſſeaux. Car les principes de l'Hydroſtatique nous apprennent que les liqueurs compriment néceſſairement de toute part les corps qui y ſont plongés, & que cette compreſſion croît à raiſon de la hauteur de la colonne de ces liqueurs. Ainſi, ſi on plonge les pieds ſeulement juſqu'à une médiocre hauteur dans l'eau chaude, & qu'on ait ſoin de faire en ſorte que la vapeur qui s'éleve, baigne & atteigne les parties inférieures du corps, diſpoſées à nud, & ſur-tout dans une ſituation droite, pour en recevoir les éma-

nations, il est sûr qu'on remplit parfaitement l'objet qu'on se propose. (Voyez les *Commentaires* du §. 610.). Le gonflement & la rougeur des parties exposées à ce bain, nous persuadent assez que les humeurs y ont été attirées en trop grande quantité, & qu'elles y dérivent avec plus d'impétuosité. L'action des épipastiques se borne, au reste, à irriter, par leurs qualités stimulantes, les vaisseaux des parties où l'on les applique; à exciter en eux des contractions plus fortes & plus fréquentes; enfin, ce qui revient au même, à y accélérer le mouvement du sang; en sorte que ces vaisseaux, plus souvent désemplis & vuidés dans le même intervalle de temps, transmettent une plus grande quantité d'humeurs: les frictions, en les désemplissant, facilitent le cours du sang dans les arteres qui se déchargent dans les veines, lesquelles se trouvent vuides, & par-là le sang dérive en plus grande quantité & avec plus de vîtesse vers les parties où l'on fait les frictions. Ces moyens sont tellement efficaces, que si on se sert d'épipastiques composés avec des matieres fort âcres, & si les frictions deviennent trop fortes & immodérées, on augmente le mouvement des

humeurs, non-seulement dans la partie où l'on les emploie, mais encore dans tout le corps : c'est pourquoi leur usage doit être réglé avec prudence, & leur administration toujours faite avec circonspection. Voyez là-dessus ce qu'on a dit aux *Commentaires* du §. 134. & 396. article 4.

Les lavements délayants souvent réitérés, humectent les matieres fécales, relâchent & fomentent les parois internes du conduit des intestins. On diminue, à la faveur de ces remedes, l'impétuosité avec laquelle le sang se porte à la tête, & on injecte & insinue dans les secondes voies, une liqueur ténue, aqueuse & délayante, qui pénetre les globules desséchés du sang. On a fait mention, dans les *Commentaires* du §. 610. de l'efficacité dont ces remedes usités sont doués pour ralentir la violence de la fievre, qui est une cause fréquente de délire ; par conséquent, si le délire est furieux, que la raréfaction du sang paroisse extrême, on peut servir au malade un lavement de trois en trois heures, jusqu'à une diminution notable du mal, & à la rémission des principaux symptomes. La seule précaution que nous devons recommander

à ce ſujet, c'eſt de ne pas trop fréquemment inſiſter ſur leur uſage, après que la maladie aura calmé ſenſiblement, de peur de trop affoiblir les forces du malade.

Un régime léger. Il ne faut rien donner au malade qui puiſſe irriter ou embarraſſer les vaiſſeaux. On a décrit en pluſieurs occaſions, & ſur-tout aux *Commentaires* du §. 599. le régime le plus convenable, lequel conſiſte principalement en des tiſanes d'orge, d'avoine, de ris, & d'autres ſemblables, en des crêmes & des émulſions préparées avec ces mêmes ſubſtances, ou avec les ſemences farineuſes; en des médicaments ſavonneux & tant ſoit peu acides, comme l'oxymel, les ſucs des fruits d'été, les ſyrops & les vins cuits que les Apothicaires en compoſent, qui ſont très-ſalutaires & très-gracieux. *Celſe*, au ſujet de la cure de la phrénéſie, avertit « de ne preſcrire au malade que des » aliments fort légers; car il ne s'agit » pas d'engorger ſes vaiſſeaux, ce qui » augmenteroit le délire; ni de lui faire » ſouffrir une abſtinence trop rigoureuſe, » qui induiroit en une foibleſſe exceſ- » ſive. Il paroît néceſſaire, pour éviter » ces deux inconvénients également nui-

„ ſibles, de lui accorder de légers ali-
„ ments, ſur-tout liquides ; & pour
„ boiſſon ordinaire, l'hydromel „ (*c*).

Une boiſſon calmante, déſobſtructive, délayante, qu'on peut préparer avec les médicaments de même genre & de même nom. Le premier délayant dans ce cas, c'eſt l'eau pure, à laquelle on ajoute les remedes propres à lui conférer & communiquer une vertu atténuante & déſobſtructive. Les tiſanes de chiendent, de racines de ſcorſonere, de chervis, ſont excellentes & très-uſitées. *Sydenham* recommande & vante beaucoup une petite biere, dans laquelle il faiſoit verſer quelques gouttes d'eſprit de vitriol, qu'on donnoit abondamment aux malades, & dont il prétend avoir vu de merveilleux effets (*d*).

Les médicaments émollients appliqués à la tête. En relâchant & en ramolliſſant les parties extérieures de la tête, on diminue immanquablement la réſiſtance des vaiſſeaux qui viennent des arteres carotides externes, & qui ſe diſtribuent dans toutes ces parties : on détourne par conſéquent la quantité, &

(*c*) De Mel. Lib. I. cap. XVIII. pag. 153.
(*d*) Sect. V. cap. II. pag. 282.

on ralentit l'impétuosité du sang qui se porte au cerveau : ce ne peut-être qu'en ce sens qu'on doit juger de l'utilité de ces remedes. En effet, le sang poussé dans les troncs des arteres carotides, en dérivant vers les carotides externes, où il trouvera moins de résistance, opprimera & surchargera moins les ramifications des carotides internes qui se distribuent au cerveau. C'est pourquoi *Hippocrate*, qui n'a rien laissé échapper dans son temps, de ce qui peut devenir utile, affirme " qu'il est avantageux " de laver la tête avec beaucoup d'eau " tiede ,, (*e*).

Les émétiques quelquefois. Quoiqu'on voie qu'en vomissant, le visage du malade s'enfle, que ses yeux se remplissent de sang, qu'il survient un larmoiement, des vertiges, des tintements d'oreilles, & plusieurs autres accidents, qui semblent prouver clairement que les efforts du vomissement poussent vers le cerveau une grande quantité de sang, accélerent son mouvement & sa direction, distendent & gonflent les vaisseaux des parties supérieures, cependant on ne

---

(*e*) Lib. de Affection. cap. III. Charter, Tom. VII. pag. 622.

ſauroit diſconvenir que les émétiques quelquefois emportent le délire. La queſtion roule à le donner à propos. Et certainement ſon uſage eſt indiqué dans les cas d'une bile corrompue ou d'un amas de matieres indigeſtes croupiſſantes autour de l'eſtomac, comme on l'a dit aux *Commentaires* du §. 701. Ces collections d'humeurs viciées ſont parfaitement expulſées par l'émétique, & le délire qu'elles produiſoient par leur ſtagnation ceſſe dès qu'on les a chaſſées du corps. Afin de ne pas s'y méprendre, on n'a qu'à lire à l'endroit cité, les ſignes auxquels on peut reconnoître leur préſence. Car ſi le délire vient d'une cauſe inflammatoire, il eſt clair que les émétiques ſont diamétralement oppoſés & tout-à-fait nuiſibles. Dans quel péril ne ſeroit-on pas ? Le ſang pouſſé avec violence & en plus grande quantité par les efforts redoublés du vomiſſement, crevaſſeroit les vaiſſeaux déja trop diſtendus du cerveau, ou s'engorgeroit encore davantage, & paſſeroit plus avant dans les détroits des plus petits vaiſſeaux capillaires : ainſi, de l'une & de l'autre maniere, la maladie empireroit, & le danger ſeroit plus preſſant. Cependant ces deux cas peuvent être impliqués en-

semble ; il peut y avoir des signes évidents de l'amas de corruptions dans les premieres voies qui produisent le délire, & en même temps le sang peut être doué d'un épaississement inflammatoire, ou former une pléthôre dans les vaisseaux ; alors on doit préluder par la saignée, & après une suffisante détente, faire prendre l'émétique. *Helmont* s'énonce de la maniere suivante, qui paroît très-énergique, sur la cause de ce délire. « La » cause mouvante, & pour nous servir » expressément de ses termes figurés, » l'archer du délire & du désordre de » l'esprit réside dans l'estomac. . . . » N'importe quel puisse être l'objet de » cet archer, le Médecin ne doit pas » rechercher s'il tend & s'il vise au cer- » veau pour y produire le délire & l'as- » soupissement, & delà prétendre de- » voir appliquer des remedes à la tête. » Cet effet n'est que subséquent, & le » principal de la curation est d'atta- » quer directement l'archer lui-même, » & non de s'amuser à arrêter les traits » qu'il lance (*f*) ». *Helmont*, dont

(*f*) Tractat. de Febrib. cap. XI. n°. XIII, pag. 771.

cette citation renferme un ſens véritable & excellent, erre néanmoins, en ce qu'il regarde cette cauſe de délire toujours ſtable, unique, & cette méthode toujours heureuſe & univerſelle, quoiqu'on ſoit affirmativement convaincu qu'il y a une foule de cauſes qui agiſſent d'une façon topique ou locale ſur le cerveau même, qui peuvent occaſionner immédiatement le délire.

Les purgatifs, qui concourent à deux effets également ſalutaires. En premier lieu, ils expulſent par en bas & chaſſent du corps la ſaburre & les matieres morbifiques qui ſont arrêtées autour de l'eſtomac; en ſecond lieu, ils ralentiſſent l'impétuoſité du ſang artériel, (voyez le §. 396. article 2.) le détournent de la tête, le font dériver vers d'autres endroits, (voyez le §. 396. article 4.) & diminuent & emportent ou évacuent la ſurabondance des humeurs qui ſurchargent & diſtendent exceſſivement les vaiſſeaux. (Voyez le §. 398. article 1.) On doit, toutes choſes étant égales, préférer ceux qui ſont doués d'une qualité diſſolvante & réſolutive, & qu'on reconnoît pour n'être pas fort échauffants & trop irritants, tels que les tamarins,

les cryſtaux de tartre, les feuilles de ſéné, la rhubarbe, le ſel polycreſte & d'autres ſemblables.

Les anodins légers, dont les plus efficaces ſont les fleurs de coquelicot, l'eau diſtillée & le ſyrop que les Pharmaciens en préparent. Véritablement cette plante ne poſſede point une vertu éminente, capable d'aſſoupir & d'amortir l'énergie des ſens; elle n'a au contraire en partage que des propriétés douces & anodines, qui appaiſent les mouvements fougueux des humeurs, & calment légérement le cours tumultueux des eſprits. Car on doit, dans le délire fébrile, bannir l'uſage des forts narcotiques; c'eſt le ſentiment réuni de preſque tous les Médecins, qui ne s'écartent de cette regle, qu'autant que la maladie dure depuis long-temps. *Sydenham*, en décrivant ſa méthode au ſujet du délire, dit qu'il inſiſtoit ſur la ſaignée, les lavements & les remedes rafraichiſſants, juſqu'à ce que la maladie eût traîné; alors voyant que rien n'avoit encore opéré efficacement, il ordonnoit un narcotique à haute doſe, dont l'effet a toujours répondu à ſon attente (*g*); tandis qu'il a

(*g*) Sect. I. cap. IV. art. III. ubi de phrenitid. pag. 81. & ſeq.

constamment observé que les narcotiques prescrits au commencement, dans l'augmentation ou dans l'état de la maladie, étant toujours censée être accompagnée de délire, non-seulement ne profitoient pas, mais préjudicioient & aggravoient infailliblement le mal ; c'est pourquoi, dans ces circonstances, il attendoit réguliérement le douzieme jour pour donner les narcotiques. Cependant, nonobstant ce que nous venons de dire, lorsqu'il avoit jugé à propos de placer dans le premier période de la maladie, un émétique ou un purgatif, il n'hésitoit point le soir même de faire avaler un narcotique au malade, pour modérer l'agitation violente que les évacuants pouvoient avoir produite dans le corps ; autrement il en usoit avec circonspection, & excluoit tous les anodins narcotiques jusqu'au déclin ou à la diminution sensible de la maladie (*h*).

La saignée du pied, la provocation du flux hémorroïdal & le développement des regles. Tous ces moyens concourent à désemplir les vaisseaux, à diminuer la vélocité du sang, à détourner de la tête le volume trop considérable de celui qui

(*h*) Ibid. art. II. pag. 67.

s'y porte, & à l'attirer & lui frayer une route dans des parties très-éloignées, dont les vaisseaux sont souples, libres & ouverts. De tout temps les Praticiens ont remarqué & éprouvé que ces efforts salutaires de la nature, à la faveur desquels de petits vaisseaux artériels se rompent & des hémorragies se déclarent, ont été le plus souvent utiles & capables de sauver les malades des maux les plus graves & les plus urgents. On a vu, dans l'Histoire des maladies aiguës, l'efficacité d'une abondante hémorragie du nez qui survient d'elle-même. *Galien* avance affirmativement, qu'elle juge pour l'ordinaire & termine avantageusement la phrénésie (*i*). Delà les anciens Médecins, convaincus de son utilité, ont observé les signes qui la préviennent & qui l'annoncent, quand elle est prête à se déclarer. L'ouverture des hémorroïdes a également toujours réussi dans les maladies de la tête. Effectivement, les vaisseaux hémorroïdaux & les arteres carotides se trouvent véritablement disposés dans un sens tout-à-fait contraire; le sang y a un cours diamétralement

---

(*i*) De Crisib, Lib. III, cap. III. Charter. Tom. VIII. pag. 430.

opposé ; de sorte que l'écoulement des hémorroïdes cause une révulsion au sang de la tête. *Hippocrate* nous apprend que les hémorroïdes sont salutaires aux apoplectiques (*k*), & que leur flux abondant calme le délire (*l*). Il ne faut pas présumer delà, qu'il dépende des Médecins de susciter à leur gré, & de faire continuer à volonté ces sortes d'évacuations dans la cure des maladies. Toutes les facultés de l'art se bornent à frayer les voies où la nature se porte, & d'ouvrir les couloirs où les humeurs prennent leur pente. Quand on sait qu'un malade qui se trouve actuellement attaqué de délire, est sujet aux hémorroïdes, on pese tous les accidents qui paroissent, on observe s'il naît une douleur, une inflammation, des demangeaisons autour du fondement, si le malade est tourmenté par des envies d'aller à la selle ; & alors on applique sur le fondement des cataplasmes émollients, on y fait parvenir un bain de vapeurs, on sert des lavements adoucissants, on fo-

(*k*) Coac. Prænot. n°. CCCCLXXVIII. Charter. Tom. VIII. pag. 880.
(*l*) Aphor. Sect. VI. n°. XXI. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 260.

mente

mente tout le contour des hémorroïdes avec des matieres relâchantes. Malgré tous ces remedes, si les hémorroïdes ne paroissent pas, on fait des suppositoires avec le sel gemme & le miel, cuits & mêlangés ensemble, auxquels on ajoute l'aloës, qu'on introduit ensuite dans l'anus. Ce remede a souvent réussi à décider les hémorroïdes. Dès qu'elles commencent à se former & qu'il y a des petites tumeurs variqueuses autour de l'anus, on y applique des cataplasmes, ou on y fait des fomentations émollientes, afin de les rendre proéminentes, puis on les frotte avec des feuilles rudes de figuier pour les crevasser, ou l'on les ouvre avec une lancette pour en faire couler le sang. Cependant le moyen le plus usité est de se servir des sang-sues, qui se collent & adherent aux hémorroïdes gonflées, les percent, les sucent & en tirent le sang dont elles se remplissent, par la petite plaie que leur morsure y occasionne. Quand ces petits animaux regorgent & sont soulés de sang, ils se détachent & tombent, & le sang continue de couler par la plaie qu'ils ont faite. Cet écoulement augmente principalement, lorsque le malade a soin de s'asseoir sur une chaise

percée, & que le fondement y reçoit les vapeurs d'une eau tiede. Il eſt rare que le flux abondant des hémorroïdes ne calme & ne diminue tout de ſuite le délire. D'ailleurs, les remedes & la méthode enſeignée ne peuvent jamais devenir nuiſibles, puiſque cette pratique, en aſſoupliſſant & irritant légérement les parties inférieures, tend toujours à procurer une révulſion du ſang de la tête.

La même indication ſe préſente à l'égard des regles dans les femmes : il paroît également avantageux de les provoquer par les remedes propres à relâcher & à ramollir les parties où s'opere leur écoulement. Car les emménagogues proprement dits, ne conviennent point ici ; la plupart d'entr'eux agiſſent en augmentant la vélocité & le mouvement de la circulation, & ne ſont indiqués que dans les femmes d'un tempérament froid & d'une conſtitution lâche. Voilà pourquoi on a inſinué dans le texte de ce *Paragraphe*, qu'il falloit *relâcher & dilater les vaiſſeaux menſtruels*, c'eſt-à-dire, ſolliciter les regles par les bains des pieds, les véſicatoires & les frictions des parties inférieures, dont on vient de donner l'explication dans ce *Paragraphe*.

Il est évident & probable que ce moyen semble devenir d'autant plus facile à obtenir & plus heureux à pratiquer, qu'on s'approche davantage du temps ordinaire & précis où cette évacuation périodique a coutume de se déclarer, peut-être même alors la douleur sourde de la région lombaire, des aines, des cuisses, la tension de la nuque & les autres signes avant-coureurs, dénotent qu'elle est prête d'avancer le temps de son apparition, comme il arrive souvent dans les fievres aiguës. Or, ces remedes étant administrés, si l'éruption des regles retarde, on peut en venir à la saignée du pied, à la faveur de laquelle se développe & continue souvent un flux menstruel fort abondant. D'ailleurs, dans ces occasions, la saignée du pied supplée toujours en attendant, au défaut des hémorroïdes & des regles, parce que l'évacuation du sang se fait dans une partie fort éloignée de la tête, & devient dérivative relativement au cerveau. Cependant il faut toujours statuer & admettre, que ces évacuations ne sont absolument utiles & salutaires, qu'autant que les vaisseaux regorgent de sang, ou que la vîtesse de la circulation est trop considérable; enfin qu'autant qu'il

eſt néceſſaire de procurer la révulſion du ſang qui inonde & ſurcharge les vaiſſeaux du cerveau. Concluons delà, que cette méthode fonciérement indiquée au commencement des maladies aiguës, deviendroit très-pernicieuſe & mortelle à la fin de ces maladies, puiſqu'alors le délire ſubſiſtant dépend ou eſt accompagné de la foibleſſe & de l'épuiſement des forces du malade, que tous les remedes évacuants lui ſont nuiſibles, & que leur uſage imprudent aggraveroit ſa ſituation déplorable & la rendroit irrémédiable. La petiteſſe & la foibleſſe du pouls, la diminution de la chaleur, l'affaiſſement des vaiſſeaux montrent clairement combien ils ſont contr'indiqués, & le danger de leur uſage.

Tous les remedes dont nous venons ſommairement de faire mention, n'ont qu'une action immédiate & phyſique. Les uns expulſent & chaſſent des voies du corps, les humeurs nuiſibles qui y ſont amaſſées ; les autres diminuent la quantité du ſang, détournent l'impétuoſité avec laquelle il ſe porte à la tête, & le font dériver vers d'autres parties; d'autres enfin doués d'une vertu légérement anodine & calmante, enchaînent les eſprits trop fougeux, & appaiſent les trou-

bles que leur cours déréglé excite dans le corps. Reſte encore une autre méthode curative à tenter, laquelle conſiſte à effacer en partie, ou à détruire totalement la diſpoſition maladive & les idées régnantes du cerveau, par la naiſſance & la ſuggeſtion d'autres idées diamétralement oppoſées. Pour compléter une guériſon, il faut un concours & une ſucceſſion de remedes appropriés. Les impreſſions fortes & inaccoutumées d'un objet extérieur & nouveau qui frappe nos ſens avec ſaiſiſſement & avec ſurpriſe, laiſſe ſouvent dans notre eſprit, même en état de ſanté, des idées durables, permanentes, qu'on ne peut même diſſiper. Or, une cauſe interne a à cet égard, une action auſſi puiſſante en nous qu'un objet extérieur quelconque, & les modifications diſparates & irrégulieres du cerveau qui ſe forment par la maladie, ſont capables d'occaſionner des idées dont l'empreinte s'invétere, dont les images ne peuvent plus s'effacer : elles demeurent inhérentes dans le cerveau & préſentes à l'eſprit, quoique la cauſe maladive qui les y a gravées ſoit guérie & entiérement emportée. J'ai connu une perſonne qui, curieuſe de voir rompre, après avoir aſſiſté à cette

exécution, ne pouvoit plus se l'ôter de devant les yeux ; pendant trois jours entiers elle eut continuellement cette idée dégoûtante dans l'esprit, malgré son attention & son envie de la chasser. Pourquoi n'en seroit-il pas de même dans cetains délires, & ne pourroit-on pas conserver après le délire des idées désagréables, qu'on doit tâcher de divertir & de supplanter par d'autres idées contraires & gracieuses ?

On trouve dans les ouvrages de Médecine beaucoup d'observations conformes à ces principes. Un grand compositeur des plus versés dans la musique, étant attaqué d'une fievre continue remittente très-dangereuse, tomba en délire le septieme jour de la maladie : son délire étoit furieux, accompagné de cris extraodinaires, de pleurs, de terreurs, d'insomnies qui continuoient sans interruption & sans relâche. Le malade dans ce délire demanda & voulut impérieusement qu'on fît un concert dans sa chambre. Le Médecin, M. *Dodart*, y consentit par force & malgré lui. Cependant dès les premiers accords, le visage du malade se dérida, devint riant, sérein, ses yeux tranquilles, les convulsions cesserent, il versa des larmes

de joie, & eut pour la musique une sensibilité qu'il n'a plus étant guéri, & qu'il n'a jamais eue. En un mot, il fut sans fievre durant tout le concert, & dès qu'on eut fini, il retomba dans son premier état. Ce succès inespéré engagea à continuer ce remede, qui réussit toujours parfaitement à calmer le délire & la fievre. Le malade qui s'en étoit si bien trouvé, voulut dans la nuit que celui qui le gardoit chantât, & même accompagnât sa voix de la danse. On ne discontinua plus ce remede, & il fut guéri dans dix jours (*m*). On lit encore dans l'*Histoire de l'Académie Royale des Sciences de Paris*, un autre exemple semblable d'un Maître de Danse, dont la guérison fut encore plus prompte & aussi heureuse (*n*). J'ai été témoin moi-même d'un fait également surprenant, que j'ai déja cité dans une autre occasion aux *Commentaires* du §. 11. Un homme qui se trouvoit dans un délire affreux, reprit sur le champ son entendement & ses connoissances, en voyant l'embrasement de la maison voisine, &

(*m*) Académ. des Sciences, l'An 1707. Hist. pag. 8.

(*n*) Ibid. l'An 1708. Hist. pag. 27.

en entendant les bruits & les cris des gens qui accouroient de toute part. Quoiqu'il eût jusqu'alors parlé sans retenue, sans réflexion, & à tort & à travers sur mille choses inconnues, tout de suite il se leva, & demanda aux passants le sujet de ce tumulte : dès qu'il eut appris que le feu étoit tout auprès, la peur qui le saisit le jetta dans une consternation extraordinaire, il resta dans un morne silence, & le délire fut fini. Il est sûr que dans ces délires violents où l'esprit du malade est traversé de mille idées, en sorte qu'il est occupé d'une multitude d'objets à la fois, comme le témoignent la rapidité de ses discours sans cesse interrompus, ses paroles qui se suffoquent, & ses idées qui s'entrechoquent, on peut produire un changement favorable, en lui présentant tout à coup des objets inattendus, & en lui suggérant des idées frappantes qui ravissent son esprit & fixent toute son attention. J'ai vu vérifier & confirmer cette assertion par un stratageme rare. On arrangea la chambre d'un malade en délire, de maniere qu'on versoit du haut du plancher de l'eau goutte à goutte, laquelle en tombant dans un bain de cuivre, produisoit un bruit

clair, sonore & léger. Le malade y parut quelque temps attentif, son délire diminua, il continua de s'en occuper; on reconnut qu'il en recevoit du soulagement, puisque par intervalles il s'endormoit légérement. *Celse* semble indiquer quelque chose de semblable, lorsqu'il conseille « d'évoquer, pour ainsi » dire, l'esprit du malade qui délire, » du chaos d'idées où il est enfoui, & » de le retirer de ses propres pensées, à » peu près de la même façon qu'on en » use envers les gens de lettres à qui on » fait la lecture d'un livre. Ils s'y adon- » nent volontiers si elle leur plaît, & ils » l'écoutent sans attention, si elle ne les » satisfait pas; mais ils commencent de » s'en occuper, à mesure qu'ils en remar- » quent & en corrigent les défauts & les » erreurs (*o*) ». On peut recourir à mille artifices pour s'attacher l'attention du malade qui est en délire, & en tenter ainsi la guérison. Il n'est pas quelquefois hors de propos d'inspirer au malade une terreur subite, de lui faire naître un sujet imprévu d'une grande joie, d'affecter enfin vivement son esprit, &

(*o*) De Medicin. Lib. III. cap. XVIII. pag. 151.

d'y causer une révolution prompte, afin de changer la disposition actuelle & maladive du *sensorium* commun. A ces effets, il faut agir avec beaucoup de circonspection, & ne pas occasionner des dérangements nouveaux, dans le dessein de dissiper ceux qui existent déja. Dailleurs on doit avoir pour regle d'exciter dans l'esprit du malade des affections contraires à celles que son délire démontre ; c'est le prudent avertissement que donne *Celse* de la maniere suivante. « Il s'agit de délivrer les uns d'une » crainte mal fondée, avec à peu près » les mêmes ménagements dont on se » sert pour rassurer un avare fort riche, » qui a peur de manquer de tout, à qui » on annonce, contre la vérité, qu'il » lui est échu plusieurs héritages en par- » tage ; ou réprimer l'audace des au- » tres, en leur faisant entrevoir qu'on » est décidé à les châtier & à les battre ; » tantôt retenir les rires éclatants & im- » modérés qu'ils font, par des représen- » tations vives & des menaces fortes ; » tantôt chasser les chagrins & la tris- » tesse qu'ils témoignent, par des con- » certs, des instruments agréables, des » discours flatteurs. Car on gagne plus, » & il est convenable & essentiel de les

„ careſſer & d'acquieſcer plus ſouvent à „ leurs fantaiſies, que de croiſer leurs „ idées & de leur refuſer ce qu'ils de- „ mandent. On parvient plus ſûrement „ ainſi à les déſabuſer peu à peu, à les „ faire revenir à eux, en s'y prenant, „ pour ainſi dire, ſourdement, avec „ douceur, & avec ces détours légitimes, „ à réintégrer leur raiſon, & à faire ceſſer „ leur folie & leur délire (*p*) „.

On a déja établi pour regle générale de pratique, de tenir dans l'obſcurité & éloignés de tout bruit, les malades qui délirent ou qui ſont en danger de délirer, & avec juſte raiſon. Les anciens Médecins, au témoignage de *Celſe* (*q*), ont expreſſément recommandé cette méthode; cependant, ſans prétendre aucunement y déroger, on peut l'enfreindre en certains cas, qui ſont comme des exceptions à la regle générale. *Aſclepiade* y eſt entiérement oppoſé, il ne veut point qu'on garde les malades dans l'obſcurité & qu'on les prive de la lumiere (*r*). *Celſe*, qui confere plauſible-

(*p*) Ibidem.

(*q*) Ibid. pag. 149.

(*r*) Ibid. Confer. Cæl. Aurelian. Acutor. morbor. Lib. I. cap. xv. pag. 46.

ment ces opinions contraires, conclut avec discernement que ces moyens ne s'excluent point, & qu'ils peuvent tour à tour devenir avantageux & utiles; « que la lumiere plaît & soulage ceux-» ci, & que l'obscurité convient à ceux-» là (*f*) », & qu'il faut faire ce discernement pour les mettre en pratique. Je sais que j'ai vu des malades en délire, qui appréhendant les embûches des ennemis qu'ils se figuroient dans l'imagination, entroient dans une fureur terrible lorsqu'on les tenoit dans les ténebres, tandis que leur esprit s'adoucissoit & s'éclairoit davantage par la lumiere du jour. Il ne faut pas néanmoins exposer les malades en délire à un grand jour, il suffit que les objets d'alentour réfléchissent une foible clarté, à la faveur de laquelle on puisse les appercevoir & les distinguer nettement. Dans toutes ces circonstances, il est à propos de consulter préalablement l'habitude du malade, & d'en user envers lui comme il avoit coutume de faire lui-même avant sa maladie. *Aretée*, en traitant des moyens convenables pour calmer la phrénésie & induire les malades en un doux sommeil,

(*f*) Ibidem.

dit avec beaucoup de sens : « que les
» choses habituelles & usitées sont les
» plus propres à le provoquer dans cha-
» que malade. En effet, un homme de
» mer s'endort paisiblement couché dans
» son vaisseau pendant le cours de sa
» navigation. Le bruit des vagues qui
» se brisent sur le rivage, l'agitation tu-
» multueuse des flots, le frémissement
» des vents & l'élévation des ondes cour-
» roucées qui soulevent le navire, n'in-
» terrompent point son sommeil. Le
» Musicien se délecte & goûte un agréa-
» ble repos au son flatteur d'une lyre, à
» l'harmonie d'un concert, aux cadences
» moëlleuses d'une belle voix (*t*) ».
Tout cela est clairement prouvé par les
deux exemples cités & pris dans l'*Histoire de l'Académie Royale des Sciences de Paris*.

(*t*) De curat. morbor. acutor. Lib. I. cap. 1, pag. 75.



CHAPITRE TROISIEME.

DU COMA FÉBRILE.

§. 703. *Le coma est une envie continuelle de dormir dans la fievre, avec ou sans effet, de sorte qu'il suppose dans tout l'organe du cerveau, cette disposition fonciere qui empêche l'exercice des sens & des mouvements animaux : ces lésions peuvent dépendre de ce qu'il n'arrive point au cerveau une assez grande quantité de sang artériel, ou de ce qu'il n'y circule pas avec liberté, ou de ce que la secrétion des esprits d'avec le sang ne peut se faire dans les nerfs, ou enfin de ce que leur cours, ou leur flux & leur reflux sont interceptés dans les nerfs.*

LE coma a été regardé par la plupart des Poëtes, & par d'autres Auteurs, comme le terme synonyme de sommeil (*u*), & a été pris dans le même sens. Cependant *Hippocrate* &, d'après

(*u*) Galen. Lib. de Comat. cap. 1. Charter. Tom. VII. pag. 192.

lui, d'autres Médecins, lui ont attribué une signification différente. Le coma κοῦμα ἐις ὕπνον (x) καταφορά, n'est, selon lui, qu'une induction au sommeil; & cela avec d'autant plus de vraisemblance, que le coma n'est pas toujours accompagné de sommeil, mais très-souvent (y) d'insomnie, comme il est prouvé par une foule de passages d'*Hippocrate*, rapportés par *Galien* (z). Il s'ensuit donc, selon le sentiment d'*Hippocrate*, que le mot de coma tout simplement, désigne une propension forte à un sommeil profond, & une opposition insurmontable à la veille (a). C'est pourquoi il a admis la distinction suivante, & a appellé coma avec insomnie, ou coma sans assoupissement, celui qui est joint avec des insomnies (b). C'est delà que les Médecins l'ont divisé en deux especes; la premiere, κῶμα κωματῶδες ou ὑπνῶδες, consiste dans une pente irrésistible, qui entraîne les malades dans un sommeil profond; car on

(x) Ibid. cap. I. pag. 191.
(y) Ibid. cap. XI. pag. 195.
(z) Ibid. cap. I. II. III. pag. 191. & seq.
(a) Ibid. cap. II. pag. 195.
(b) Ibid.

ne peut abſolument empêcher ni diſſiper cette diſpoſition décidée, puiſqu'après avoir réveillé avec effort, & en avoir à peine retiré ces malades par l'application des matieres ſtimulantes, ils retombent derechef & incontinent dans le même aſſoupiſſement. La ſeconde eſpece forme ce qu'on appelle le coma avec inſomnie, Κῶμα ἀγρυπνον, dans lequel les malades ne pouvant réſiſter à un ſommeil invincible, s'abandonnent malgré eux à l'aſſoupiſſement qui les accable; mais ils ſont à l'inſtant, & dès les premieres atteintes, éveillés en ſurſaut par des ſonges affreux, ſuivis de crainte & de terreur, & ſouvent de convulſions; néanmoins le moment d'après ils retombent dans le même & pénible ſommeil. En effet, il l'eſt tellement, que les malades prient quelquefois les aſſiſtants d'interrompre cet état, & de les empêcher de dormir. En traitant de ces deux eſpeces de coma, *Galien* les définit très-bien de la maniere ſuivante: « les ſymp- » tomes communs à l'une & à l'autre, » ſont de ne pouvoir lever les yeux, de » les ſentir toujours peſants, & d'avoir » ſans ceſſe envie de dormir. Mais les » ſymptomes propres à cette eſpece ſin- » guliere, conſiſtent en ce qu'en même

„ temps que les malades paroissent dor-
„ mir profondément & devoir continuer
„ long-temps, ils s'éveillent précipitam-
„ ment, effrayés par des spectres qu'ils
„ se figurent, qui troublent leur esprit
„ & interrompent leur sommeil, & mê-
„ me qui les tiennent toujours éveillés,
„ sans néanmoins pouvoir se lever ni
„ agir, ni rien faire en un mot qui ap-
„ proche de la conduite des personnes
„ éveillées. Car si on les compare aux
„ gens éveillés, il est sûr qu'ils ne sont
„ point à eux-mêmes, que leurs sens
„ sont appesantis par le sommeil, &
„ qu'ils se trouvent réellement dans un
„ état d'assoupissement ; & si on les
„ considere à présent, eu égard à la si-
„ tuation ordinaire du sommeil, il est
„ évident qu'ils ne dorment point, qu'ils
„ ne peuvent pas même dormir, &
„ qu'ils n'ont ni l'espérance ni la con-
„ solation de jouir d'un sommeil paisi-
„ ble (c) ».

De quelque espece que soit le coma, & de quelque maniere qu'on l'envisage, il suppose toujours dans le malade qui en est atteint, une envie continuelle de dormir, soit avec, soit sans

(c) Ibid.

effet : de forte que pour en bien comprendre la nature & tout ce qui le caractérise individuellement, il n'y a qu'à remarquer & exposer ce qui constitue le sommeil naturel. Or, la Physiologie nous apprend que dans le sommeil, « tel est l'état de la substance médullaire du cerveau, que les nerfs n'en » reçoivent point une filtration ou une » quantité d'esprits ni si abondante ni si » forte que durant la veille, quoique » cependant les organes des sens & des » mouvements volontaires conservent » essentiellement leur aptitude & leur » facilité ordinaire & requise à exécuter » & à reprendre leurs fonctions (*d*) ». Donc si le coma est physiquement la même chose que le sommeil, il exige une semblable disposition du cerveau. Effectivement, durant la santé le sommeil succede naturellement à la dissipation des esprits, procurée par le concours d'actions des organes des sens externes, & par les mouvements simultanés des muscles ; de même le coma survient par la privation ou la grande diminution des esprits animaux, par l'interception de leur passage du cerveau dans les

(*d*) Boerh. Institut. Medic. §. 893.

nerfs, ou enfin par le défaut de leur transſmiſſion des nerfs dans le cerveau, quelle qu'en ſoit la cauſe. Puiſqu'on convient qu'il faut abſolument une ſuffiſante quantité d'eſprits pour l'exercice conſtant des ſens & des mouvements animaux, il s'enſuit clairement que leurs fonctions ceſſent & ne ſauroient s'exécuter, tant que la ſecrétion des eſprits eſt interceptée ou conſidérablement diminuée.

Or, les Phyſiologiſtes enſeignent que le ſang artériel qui part du ventricule gauche, & qui eſt tranſmis dans les arteres carotides & vertébrales, devient fonciérement la ſource des eſprits, c'eſt-à-dire, la cauſe phyſique ou matérielle d'où ſe ſépare, à la faveur de l'organiſation ſubtile & admirable du cerveau, une liqueur merveilleuſe d'une fineſſe extrême, qu'on appelle les eſprits. En ſorte que le manque des eſprits peut dépendre des obſtacles qui s'oppoſent au paſſage du ſang artériel au cerveau; nous entendons par ces obſtables, la diminution réelle du ſang artériel, auſſi-bien qu'une réſiſtance quelconque dans les vaiſſeaux artériels, qui intercepte ſon cours. Car l'abord & la circulation du ſang des arteres cérébrales paroît ſans

contredit une condition essentielle & requise à la secrétion des esprits ; mais elle n'est pas l'unique, sa circulation libre dans les vaisseaux du cerveau qui entrent dans la composition de sa substance corticale, est également importante & nécessaire. Et combien de causes peuvent l'embarrasser & l'interrompre ! De plus, à une secrétion louable, légitime & sincere des esprits, il faut encore que le sang d'où ils tirent leur origine parvienne avec un mouvement modéré & convenable aux organes secréteurs, & que les vaisseaux destinés à cet usage aient un diametre proportionné & leur cavité libre & ouverte. Car la seule vîtesse de la circulation ou toute autre cause, est capable d'engouer les vaisseaux du cerveau par des molécules humorales trop denses & épaissies, qui en dilateront les parois, comprimeront les vaisseaux voisins, léseront la substance & les fonctions du cerveau, dont le tissu est si mou, si tendre & si délicat. En voilà assez pour empêcher la secrétion des esprits, du moins pour la troubler & la rendre imparfaite, ou enfin, en cas qu'elle puisse s'accomplir, pour s'opposer au cours libre des esprits, dont les vaisseaux imperceptibles se trouveront

ou bouchés, ou comprimés, ou rétrecis par les tumeurs & les gonflements voisins. Car quoique leur sécrétion ait lieu, quoique les esprits aient été de leur part bien conditionnés, que les vaisseaux même immédiats de la substance médullaire du cerveau qui les reçoivent directement après leur préparation dans ceux de la substance corticale, soient dans un état de salubrité, cependant pour que le cours soit intercepté, il suffit qu'il naisse pareillement quelque obstacle dans les nerfs. En examinant leur structure & leurs propagations, on reconnoîtra aisément que ces lésions, dont sont susceptibles tous les nerfs qui concourent à l'exercice des sens & des mouvements musculaires, arrivent ordinairement vers l'origine des nerfs. Il est à peine concevable que la même cause qui intercepte le cours des esprits en les affectant dans leur commune origine, en enveloppe un si grand nombre en les attaquant à la fois & chacun en particulier dans le trajet de leurs vaisseaux. Tous les nerfs naissent de la moëlle alongée qui est issue de la substance médullaire du cerveau & du cervelet, ou de la moëlle de l'épine, qui n'est que la prolongation de la moëlle

alongée, renfermée dans le canal des vertebres. On ſait que la moëlle alongée ſe trouve recouverte de la pie-mere, dans le tiſſu de laquelle les injections anatomiques démontrent une quantité innombrable de vaiſſeaux, & que les nerfs qui en dérivent, ſont enveloppés en ſortant de l'intérieur de la tête, de la dure-mere. Or, ſuppoſez ſeulement qu'une inflammation atteigne la moëlle alongée ou les vaiſſeaux multipliés auxquels elle donne naiſſance, en faut-il davantage pour que le gonflement de ces membranes qui les recouvrent, interceptent le cours des eſprits dans les nerfs, malgré que leur ſecrétion & que la quantité du ſang artériel qui l'a fournie, ſe trouvent réellement ſelon les loix requiſes de l'économie animale? Concluons juſtement delà, que toutes les cauſes qui diminuent exceſſivement la quantité du ſang artériel qui tend au cerveau, ou qui empêchent ſa circulation libre dans les vaiſſeaux entrelacés de ce viſcere, ou qui s'oppoſent à la ſecrétion des eſprits ou à leurs irradiations dans les nerfs, ſont très-capables de produire le coma, lequel ſera avec aſſoupiſſement, lorſque toutes les fonctions animalés deviendront tout à la fois en-

chaînées, amorties ou assoupies par la même cause, ou avec insomnie, quand le cours des esprits est suspendu dans certains endroits, & n'est point cependant intercepté dans d'autres & dans la plupart. Dès-lors il subsiste des endroits libres du *sensorium* commun, où le fluide nerveux coule avec plus d'impétuosité & d'une maniere désordonnée, & il y a des nerfs correspondants où il afflue & se précipite sans regle & sans ordre. D'où vient que les malades éprouvent des terreurs subites & des mouvements convulsifs, en se réveillant en sursaut, toujours prêts à retomber dans leur même assoupissement, & qu'ils restent continuellement en proie à ces maux alternatifs.

§. 704. *Il ne faut pas être étonné que cette affection ou ce symptome naisse dans les fievres, d'une infinité de causes différentes & souvent contraires, comme sont toutes les évacuations excessives ou les replétions considérables, tous les épaississements d'une nature gluante, graisseuse, inflammatoire du sang; toutes les causes capables de comprimer la substance même du cerveau, quelles qu'elles soient, & qui agissent de même*

sur les nerfs, peuvent occasionner le coma.

Ce que nous avons dit dans le *Paragraphe* précédent, prouve clairement qu'il y a un nombre infini de causes différentes, & même quelquefois diamétralement opposées, qui peuvent donner naissance à une affection comateuse. Afin de répandre un plus grand jour sur cette matiere, nous allons les parcourir sommairement; c'est pourquoi on les a réduites en général sous différents chefs.

Toutes les évacuations excessives. N'est-il pas visible qu'elles contribuent à diminuer la masse des liqueurs animales, & conséquemment la quantité du sang artériel qui se porte au cerveau? Après d'abondantes hémorragies du nez, & à la suite de grandes pertes de sang qui succedent aux fausses-couches & qui accompagnent les accouchements naturels, on voit communément arriver des assoupissements & des coma. Les animaux qu'on égorge, tombent souvent dans une espece de sommeil spontané; lorsque tout leur sang s'est presque écoulé, on les entend même ronfler en dormant, & quelques instants après,

leurs

leurs membres se roidissent tout à coup, & ils sont saisis de convulsions violentes. Ces mêmes accidents arrivent dans certaines pertes ou évacuations immodérées, soit par les selles, soit par le vomissement, &c. dans le cholera-morbus, par exemple, où les matieres sortent tumultueusement par haut & par bas, & où souvent, dans l'espace de quelques heures, l'homme le plus vigoureux & le plus robuste devient d'un épuisement extrême, & dans une prostration de forces étonnante.

Les replétions considérables. La pléthôre ou la surabondance de sang dans les vaisseaux en est une preuve sensible. Dans la substance corticale du cerveau, il ne paroît point de vaisseaux sanguins; mais les meninges ou les membranes du cerveau sont tissues & parsemées d'une infinité de vaisseaux, & on découvre des arteres & des veines sanguines d'un fort gros diametre, répandues dans la substance médullaire du cerveau; dans leurs circonvolutions elles environnent la moëlle alongée, & se propagent dans les ventricules du cerveau. Avec cette construction, toutes les fois que ces vaisseaux seront extrê-

mement diſtendus par une trop grande quantité de ſang, il s'enſuivra inévitablement une forte compreſſion de la ſubſtance corticale & médullaire du cerveau, de même que de l'origine des nerfs; & ce qui la rendra encore plus conſidérable, c'eſt la réſiſtance du crâne qui ne peut point prêter. Voilà pourquoi les gens pléthôriques ſont continuellement aſſoupis, ont les membres peſants, & deviennent lents, pareſſeux & inhabiles à tout exercice. Conſultez à ce ſujet les *Commentaires* du §. 106. article 5. où ſe trouvent raſſemblés & décrits tous les ſignes de pléthôre. A toutes ces cauſes ajoutez encore celles qui occaſionnent une plus grande dérivation des humeurs vers la tête, comme la trop grande replétion de l'eſtomac, dont les orifices reſſerrés & bouchés par leur conſtriction ſpaſmodique, & ſa cavité vivement diſtendue par le volume & par la raréfaction des matieres qui y ſont contenues, compriment les viſceres d'alentour, ſurtout le tronc de l'aorte deſcendante, renvoient le ſang à la tête, & le forcent de couler en plus grande quantité & avec plus de vîteſſe dans les rameaux de l'aorte aſcendante. On a fait la même

remarque, & on a détaillé cet inconvénient dans une autre occasion aux *Commentaires* du §. 586. article 1.

Tous les épaississements d'une nature gluante, graisseuse, inflammatoire du sang. Afin que les sentiments naturels & tous les mouvements de l'économie animale puissent exactement s'opérer, il faut incontestablement que les humeurs circulent avec liberté dans tous les vaisseaux, & principalement dans ceux du cerveau. Or, pour que cette circulation s'accomplisse d'une maniere requise, il est nécessaire que les liqueurs y concourent de leur part par des conditions essentielles, & qu'elles soient douées d'une consistance convenable, propre à entretenir leur méabilité. Parmi les diverses altérations dont elles peuvent accidentellement être atteintes, nous ne faisons ici mention que de deux sortes d'épaississements auxquels elles sont le plus sujettes, quoiqu'occasionnées par des causes entiérement opposées. La premiere espece consiste dans un épaississement d'une nature gluante, produit par des matieres visqueuses, qui rendent la circulation languissante & difficile, & duquel on a parlé au chapitre *des maladies qui proviennent d'humeurs gluantes*

spontanées. Il se manifeste par une couleur pâle, par l'enflure du corps & une disposition de leucophlegmacie. Cette maladie est familiere aux jeunes filles, aux femmes d'une constitution lâche, aux personnes qui menent une vie sédentaire & oisive, ou d'un âge avancé. La seconde espece dépend d'un épaississement inflammatoire du sang, & on la distingue sans peine de la premiere, par la chaleur vive & la vîtesse de la circulation qui la caractérisent positivement. Lorsque les hommes d'un grand embonpoint sont attaqués griévement d'une fievre aiguë, la fonte de la graisse résorbée par les embouchures des veines, grossit le volume du sang, & communique à la masse générale un épaississement, pour ainsi dire, huileux, & une imméabilité considérable. Car les humeurs huileuses ont naturellement une circulation & une méabilité beaucoup moins aisée que les liqueurs aqueuses; c'est là l'effet immuable de leur consistance & de leurs propriétés individuelles; & par conséquent elles passent avec plus de difficulté à travers les petits vaisseaux. Voyez là-dessus ce qu'on a dit dans les *Commentaires* du §. 693.

Toutes les causes capables de comprimer

la substance du cerveau, &c. On a deja fait mention dans l'histoire des plaies de la tête, des désordres qui y arrivent à l'occasion de la compression du cerveau, arrivée tantôt par des squilles d'os du crâne enfoncés dans sa substance, tantôt par des extravasions d'humeurs qui s'y trouvent épanchées. Les accidents ordinaires dans ces cas, sont des pertes de mémoire, des assoupissements, des vertiges, des délires, les lésions de toutes les fonctions animales à différents degrés, depuis le moindre jusqu'à une apoplexie mortelle. La diverse intensité de compression, décide de la gravité de ces symptomes, de leur promptitude & de leur assemblage. Que peut-on inférer de ces exemples, sinon que toutes les causes capables de comprimer le cerveau, peuvent faire naître le coma? Et certainement dans toute affection comateuse fébrile, la compression du cerveau existe, & est occasionnée par la distension des parois des vaisseaux, par leur regorgement & leur réplétion, par la quantité, l'impétuosité & l'imméabilité trop grande du sang, ou par l'effusion des humeurs dans les ventricules du cerveau, ou leur accumulation en d'autres endroits. Enfin, on n'aura pas de peine

de comprendre, par de justes inductions & des raisons palpables de parité, que si ces mêmes ou de semblables causes que nous venons de juger capables de comprimer le cerveau, exercent leur action sur les nerfs & près de leur origine, ou sur la moëlle alongée, d'où naissent primordialement tous les nerfs, il est évident que les mêmes effets s'ensuivront. Il est donc sûr & avéré parfaitement, que le plein exercice des sens & des mouvements animaux demande une correspondance libre & une communication sans obstacle entre les organes qui les exécutent, & le cerveau qui leur en donne la faculté par la médiation des nerfs.

§. 705. *On voit encore par-là combien il est important qu'un Médecin s'attache à reconnoître les signes univoques qui caractérisent la cause particuliere de ce mal, avant qu'il songe à déterminer les remedes qui conviennent & la maniere de les employer. Car on est souvent obligé de recourir à des choses qui sont contraires à celles qu'on avoit déja prescrites dans d'autres occasions, & il arrive fréquemment qu'un assoupissement opiniâtre & rebelle à tous les se-*

cours administrés, & long-temps continués sans succès, cesse à la fin de lui-même quand le pépasme ou l'intensité de la fievre a fini.

Il résulte des expositions précédentes, qu'on ne sauroit se former une juste idée du traitement de l'assoupissement fébrile, qu'on n'ait auparavant recherché soigneusement la cause dont il dépend; car la diversité des causes qui le font naître, indique des procédés curatifs différents, & même des remedes opposés. N'est-il pas vrai que le coma qui succede à des évacuations immodérées, exige des médicaments doux & restaurants, tandis que celui qui provient d'une surabondance d'humeurs dans un homme pléthôrique, ou de l'engorgement des vaisseaux du cerveau par la distension des vaisseaux & la raréfaction des liqueurs, excitées par une chaleur vive, se guérit au moyen des saignées, des purgatifs antiphlogistiques, &c. positivement contraires au cas précédemment proposé? L'épaississement du sang, qui provient des matieres visqueuses & gluantes, ne demande-t-il pas l'usage des remedes bien différents de ceux que nécessite l'épaississement inflammatoire?

en ſorte qu'on ne peut décrire que d'une maniere vague la curation générale, & qu'il faut préalablement déterminer la cauſe particuliere du mal à laquelle on approprie enſuite les remedes convenables, ſelon les regles d'une bonne méthode.

Les malades ſont fréquemment attaqués d'aſſoupiſſement dans les fievres, qu'on ne peut imputer qu'à l'épaiſſiſſement & à l'imméabilité du ſang, qui, à force de dilater les groſſes ramifications ſanguines qui ſe diſtribuent au cerveau, en comprime la ſubſtance corticale, & intercepte la ſecrétion des eſprits dans les nerfs. On a ſouvent obſervé que cette eſpece de coma eſt d'une guériſon difficile, qu'il perſiſte opiniâtrément, malgré l'efficacité des meilleurs remedes. Toute ſurpriſe ceſſera à ce ſujet, quand on fera réflexion que les vaiſſeaux artériels qui ſont répandus dans le cerveau, paroiſſent d'une molleſſe & d'une flexibilité extrêmes, que leurs tuniques, ſans conſiſtance & ſans fermeté, n'ont en partage qu'un tiſſu foiblement élaſtique. Dans la cure de l'inflammation, (voyez le §. 400.) nous avons dit que la méthode la plus ſalutaire conſiſtoit à vuider & à déſemplir abondamment les

vaisseaux, à évacuer beaucoup de sang, afin de diminuer l'impétuosité & l'effort de la colonne des humeurs qui presse par derriere, & qui vient heurter à chaque pulsation les endroits engorgés ou les capillaires obstrués. Cette quantité de sang étant évacuée, les parois des vaisseaux se resserrent, & repoussent en arriere par leur propre élasticité, ou renvoient les molécules obstruantes dans les vaisseaux dont le diametre est plus élargi, c'est-à-dire, dans des ramifications plus grandes. Voilà comment se terminent heureusement les inflammations susceptibles de résolution. D'ailleurs, ce premier moyen en facilite d'autres; le vuide que les saignées & les purgatifs réitérés, selon l'urgence du mal, occasionnent dans tout le système vasculeux, permet aux liqueurs arrêtées de recouvrer leur fluidité & la méabilité dont elles étoient dépourvues. Dès-lors les vaisseaux reprennent leur ton & leur élasticité, ils commencent des oscillations plus vigoureuses & plus fortes, (voyez le §. 398. article 1.) lesquelles brisent & atténuent les molécules imméables, les font couler plus facilement dans le véhicule aqueux qui les humecte & les delaye, & completent enfin leur

parfaite résolution. Cependant cette méthode est rarement suivie d'un succès favorable quant aux engorgements du cerveau, par rapport à la foiblesse de ses vaisseaux que nous avons déja alléguée. C'est pourquoi on agit sans discernement & sans regle, lorsque le Médecin ayant à combattre un assoupissement ou un délire dépendant de cette cause, insiste extraordinairement sur les saignées, les lavements, les purgatifs, &c. parce qu'il a beau diminuer excessivement la masse & la vîtesse du sang, il ne sauroit venir à bout de faire cesser ces symptomes qui continuent à sévir malgré tous ses inutiles efforts. Bien plus, ce procédé inconséquent s'oppose directement au but qu'il se propose; car il affoiblit le malade, & épuise tellement les forces, que les vaisseaux débilités & énervés, ne sont plus capables de réagir contre la matiere morbifique, de la diviser, de la subjuguer, de la mettre en mouvement, de la faire couler, de la séparer ni de l'expulser des voies du corps où elle est recélée; (voyez le §. 609. article 3.) d'où naissent des maux infinis & irrémédiables. Le principal, dans ces circonstances, est de bannir & d'éviter tout excès, & de s'attacher unique-

ment à modérer le mouvement & l'action de la fievre par les évacuants & les autres remedes convenables, sans passer les bornes prescrites. De cette maniere on s'impose la loi de ne rien faire qui puisse repousser les globules imméables du sang dans les gros détroits des vaisseaux, & on ménage divers secours qui tendent à soulager le malade, à résoudre le mal, & à favoriser les efforts salutaires que la nature tente. Tels sont de faire tenir plusieurs fois dans le jour le malade sur son séant, de plonger ses pieds dans un bain, de lui appliquer des vésicatoires qui aident à dériver le sang de la tête, & de lui ordonner des aliments & des boissons d'un caractere à ne pouvoir procurer de nouveaux embarras dans les routes de la circulation, ni à animer trop vivement le mouvement des liqueurs. Ce sont les moyens les plus propres à réussir dans ces circonstances difficiles; une situation commode du corps, une chaleur douce, des boissons délayantes, dans lesquelles on mêle des remedes atténuants, agissent insensiblement & sans fougue, & détachent parfaitement les molécules engagées qui bouchent & obstruent les petits vaisseaux. Des exemples analogues en con-

firment l'efficacité. On a vu dans le traité de la contusion, que des écchymoses considérables se résolvent peu à peu de cette maniere, & que pourvu que la peau soit entiere & ses vaisseaux sans rupture, le sang coagulé qui s'y trouve arrêté, se fond, se liquéfie de lui-même, & se dissipe à la fin tout-à-fait.

La vérité de ces principes se trouve entiérement confirmée par les observations de *Sydenham*. On n'a qu'à lire la fievre épidemique dont il donne la description dans ses ouvrages (*e*), elle étoit accompagnée d'un véritable assoupissement, lequel fut quelquefois précédé par un delire léger. L'assoupissement néanmoins devenoit considérable, puisque les malades restoient plusieurs semaines consécutives dans cette disposition ; à peine pouvoit-on parvenir à les réveiller en leur criant fortement, & encore ils retomboient tout de suite dans le même état. Ce Praticien consommé, faisant attention à la douleur violente (*f*) que les malades ressentoient souvent à la tête, aux points de côté qui survenoient par intervalles, & à la qualité du sang

---

(*e*) Sect. V. cap. 11. pag. 278.
(*f*) Ibid. pag. 280.

tiré par les saignées, qui paroissoit ressembler au sang des pleurétiques; ce grand homme combinant tous ces effets essentiels, décida que cette espece de fievre étoit caractérisée par une inflammation vive, & qu'elle devoit par conséquent être traitée comme une maladie inflammatoire sans aucune distinction. Au surplus, scrupuleusement attentif *à toutes les choses qui paroissoient favorables & nuisibles* dans le cours des maladies, il remarqua bientôt que celle-ci, quoique d'un genre inflammatoire, n'étoit pas susceptible d'une si grande quantité de saignées consécutives, comme dans la pleurésie. Aussi, après une seule saignée, il faisoit servir chaque jour des lavements pour modérer la violence de la fievre, (voyez le §. 610.) & détourner l'amas des matieres fébriles, qui se portoit dans cette maladie avec tant de promptitude au cerveau. Il ne négligea point l'application des emplâtres vésicatoires d'une grandeur suffisante derriere la tête, & ordonnoit un régime & des remedes rafraîchissants. Après ces précautions, il affirme que la maladie calmoit presque naturellement & d'elle-même, tandis qu'il l'avoit vue empirer & sévir avec vigueur en se servant d'une

méthode différente. Dès que les symptomes paroissoient mitigés & considérablement diminués, il ne faisoit prendre les lavements qu'un jour, l'autre non, & bientôt il les exclut du traitement & les reconnut inutiles, quand le mal étoit fort adouci : alors, sans plus tenter aucun remede, il abandonnoit la maladie à elle-même & à ses propres forces, & laissoit son feu insensiblement s'éteindre & finir. Bien plus, quoique dans cette espece de fievre & cette affection comateuse, les signes dispositifs de rétablissement & de convalescence ne parussent ordinairement que le trentieme jour de son invasion, cependant il cessoit, passé le quatorzieme, de donner aucun remede évacuant, ni de solliciter aucune sorte d'évacuation (*g*); il ne prescrivoit plus de lavements, presque plus de remede quelconque, excepté quelque julep simple & indifférent, auquel l'importunité des assistants l'obligeoit de condescendre. Sa principale attention rouloit sur le régime léger qu'il faisoit observer rigoureusement, & sur le soin précis avec lequel il engageoit le malade de se tenir levé chaque jour pendant plusieurs

(*g*) Sect. V. cap. 11. pag. 288.

heures ; & lorſque ſa foibleſſe l'en empêchoit, il l'obligeoit de ſe mettre ſur ſon ſéant dans ſon lit, de ſe couvrir ſoigneuſement, ayant la tête tant ſoit peu élevée. Afin d'achever de décrire tout ce qui a rapport à cette maladie, où brille toute la ſagacité de ce grand maître, nous ajouterons que *Sydenham* avertit d'une maniere fort inſtructive, que le premier ſigne de la diſparition du mal ou de la guériſon complette, eſt que le malade commençoit de deſirer & de demander avec inſtance un aliment ou une boiſſon d'une nature fantaſque, extraordinaire, dangereuſe & abſurde. Cependant, en la circonſtance actuelle, *Sydenham*, dont les lumieres étoient étayées ſur une expérience parfaite, accordoit à ſes malades tout ce qu'ils deſiroient, & leur laiſſoit paſſer toutes les envies, quoique foncièrement & à la rigueur, elles paruſſent enfreindre les regles de l'art & d'un genre diſproportionné & peu convenable.

Si on veut fortifier ce récit de raiſonnements plus amples ſur cette matiere, on n'a qu'à lire ce que nous avons dit au ſujet de la cure *de la foibleſſe fébrile*, (§. 670.) où l'on a décrit & circonſtancié une ſemblable méthode dans la

cas d'une foiblesse provenante d'une même cause.

Un avertissement essentiel & qu'il ne faut jamais négliger, c'est d'observer que les malades attaqués d'affection comateuse, en restant long-temps couchés sur le même côté, sont menacés de gangrene aux parties qui supportent le poids du corps & qui en sont continuellement affaissées. Pour obvier à cet inconvénient, on doit faire souvent changer le corps de position, & le situer de maniere qu'il repose & s'appuie sur des coussins, & que les linges qui le touchent soient mous & très-propres.

§. 706. *Parmi les remedes indiqués dans le délire, (702.) les fomentations appliquées à la tête & au cou conviennent principalement.*

L'assoupissement provient presque des mêmes causes du delire, puisqu'on observe communément qu'il le précede le plus souvent, l'accompagne ou le suit. Il résulte donc évidemment, d'après ces positions, que les remedes énoncés dans la curation du délire, completent aussi parfaitement celle de l'assoupissement, eu égard, au préalable, à la cause connue

du mal, & au caractere de la fievre épidémique, dont l'affection comateuse n'est qu'un symptome. Au reste, les anodins & les opiats qui sont d'un excellent usage dans la cause du délire, administrés avec prudence & dans le temps convenable de la maladie, paroissent rarement usités, & peut-être ne doivent jamais être employés dans l'assoupissement, à moins qu'il ne soit conjugué avec quelque symptome qui l'indique positivement. C'est pourquoi *Sydenham* les exclut expressément, & les improuve tout-à-fait dans le traitement de cette fievre épidémique, compliquée avec une affection comateuse, dont il a fait une description étendue (*h*). Il distinguoit alors très-judicieusement les cas où il devoit différencier la méthode curative, & s'écarter des regles générales qu'il s'étoit ailleurs imposées. En conséquence des diverses combinaisons de la maladie, il donnoit des narcotiques, quand la diarrhée ou la dysenterie survenoit au malade, dans la vue d'appaiser les douleurs vives, & de calmer ces nouveaux accidents qui le tourmentoient beaucoup, & mettoient sa vie en dan-

(*h*) Ibid. pag. 291.

ger. Lorſque l'aſſoupiſſement dépendoit dans les maladies de la trop grande vîteſſe du ſang, ce célebre Médecin a plus d'une fois eu le courage d'ordonner les narcotiques pour en modérer la véhémence (*i*), & ſur-tout dans la fievre ſecondaire qui ſurvient aux petites véroles confluentes par la réſorbtion interne des matieres putrides & gangréneuſes qui rentrent dans le ſang, comme il ſera dit plus amplement au traité de la petite vérole.

§. 707. *Mais ſi on voit éclater les ſignes d'une grande inflammation, il faut la regarder & la traiter comme la maladie principale dont nous parlerons dans la ſuite.*

Tout conſiſte alors à procurer la réſolution de cette inflammation vive. C'eſt en quoi réſide l'objet de curation, dont nous réſervons une expoſition plus étendue au chapitre *de la phrénéſie.*

(*i*) Diſſertat. Epiſt. ubi de variol. pag 464.

CHAPITRE QUATRIEME.

DE L'INSOMNIE FÉBRILE.

§. 708. *L'insomnie est la maladie diamétralement opposée à l'affection comateuse (703) ; cela seul en indique la nature ; sa cause provient des commencements d'une légere inflammation du cerveau , laquelle venant ensuite à augmenter considérablement , la fait souvent dégénérer en coma.*

EN quoi consiste la veille en état de santé ? « C'est dans la bonne disposition des organes des sens internes & externes, & des agents & des mouvements volontaires , de sorte qu'ils obéissent parfaitement aux besoins du corps , qu'ils remplissent sans peine les fonctions ordinaires de l'économie animale , & qu'ils puissent recevoir facilement & transmettre avec netteté les impressions des objets extérieurs (*k*) ». Dans les maladies , il est évi-

(*k*) Boerhaav. Institut. Medic. §. 587.

dent que les fonctions naturelles ne s'éxécutent point dans leur intégrité & avec cette facilité requise ; cependant les organes des sens peuvent être aisément affectés par les objets extérieurs, & le cerveau peut être disposé de maniere à perpétuer l'action du *sensorium* commun, & à rendre continuellement stable & permanente l'impression que font les objets externes sur les organes des sens ; voilà par conséquent l'insomnie, état parfaitement opposé à l'affection comateuse, qui consiste dans une envie sans relâche de dormir.

On sait communément que l'insomnie peut dépendre de la douleur, de l'anxiété, des passions vives de l'ame, des inquiétudes, des chagrins ; mais nous la considérons ici simplement comme un symptome fébrile, abstraction faite de toutes ces causes ; & à cet égard il y en a d'autres qui influent sur elle. La vîtesse du sang dans le cerveau où il coule en plus grande quantité, l'imméabilité des humeurs ou l'engorgement des vaisseaux de la tête, en y décidant le principe d'une légere inflammation, occasionnent une tension dans tous les vaisseaux du cerveau, qui les rend plus susceptibles d'être ébranlés par les objets extérieurs,

& qui communique une irritabilité plus grande dans le *ſenſorium* commun, de maniere à occuper inceſſamment les eſprits & à chaſſer entiérement le ſommeil. Car il faut convenir qu'il y a un degré déterminé & fixe de tenſion & de replétion dans les vaiſſeaux du cerveau, pour permettre & maintenir en vigueur le libre exercice des fonctions des organes des ſens & des agents des mouvements animaux, enfin pour conſtituer l'état de veille & d'inſomnie. Voilà pourquoi le vuide ou la trop grande déplétion des vaiſſeaux eſt ordinairement ſuivie, comme on l'a dit au §.704. d'un aſſoupiſſement continuel. C'eſt donc à la replétion & à la tenſion des vaiſſeaux du cerveau, qui ſurpaſſe tant ſoit peu dans les fievres l'état naturel, qu'on doit imputer l'inſomnie des malades. Car lorſqu'elles ſont exceſſives & très-conſidérables, qu'elles oppriment le méchaniſme intérieur, compriment les petits capillaires & les filets nerveux d'où dérive primordialement l'origine des organes des ſens & des mouvements du corps, toute fonction paroît interceptée & ſuffoquée, & cet affaiſſement, ou mieux cette compreſſion forte du cerveau, décide & forme une affection comateuſe.

Voilà pourquoi le froid des extrémités du corps, en faisant dériver abondamment le sang au cerveau, empêche de dormir: des boissons aqueuses tiedes, bues avant l'heure du coucher, en dilatant les vaisseaux & en augmentant l'influence des humeurs dans la tête, suffisent à un grand nombre de personnes pour interrompre leur sommeil; tandis que les liqueurs fermentées, comme le vin, la biere pure, &c. prises largement, qui sont susceptibles d'une raréfaction par la chaleur du corps & de distendre beaucoup les vaisseaux, induisent à un sommeil profond. On entrevoit par là la raison qui fait souvent regarder les insomnies dans les maladies aiguës comme un signe précurseur d'une hémorragie salutaire & critique du nez. Le sang étant porté avec plus d'impétuosité & d'abondance vers le cerveau, il s'ensuit ordinairement une douleur, une tension & une pesanteur dans la tête, la rougeur & la plénitude des yeux, &c. accidents qui certifient & constatent la vérité du pronostic supérieur, dont la certitude est confirmée par le sentiment d'*Hippocrate*, qui a mis expressément les insomnies au nombre des signes qui

présagent l'hémorragie qui est prête à se déclarer (*l*).

Tant que l'insomnie fébrile ne dépend, la plupart du temps, que d'un principe d'inflammation dans le cerveau, laquelle n'est encore que dans les plus légers commencements, il est sûr que cet accident paroît peu alarmant & peu considérable. Mais si cette cause redoutable augmente, si elle empire ou s'invétere, elle peut entraîner à sa suite des assoupissements, des délires, des convulsions; c'est pourquoi il est à propos, à sa premiere apparition, d'éviter ses progrès & de la dissiper au plutôt. Car en persistant long-temps, elle épuise la secrétion des esprits, qu'on ne peut réparer par aucun autre moyen que par le sommeil : d'ailleurs, la déperdition des particules les plus subtiles & les plus ténues du sang rend les autres humeurs plus épaisses & plus grossieres ; le défaut & la perte du repos & du sommeil altere les liqueurs animales, redouble l'activité des petits vaisseaux, leur occasionne des oscilla-

(*l*) Coac. Prænot. n°. CXII. CXIII. Charter. Tom. VIII. pag. 853. Confer. Prædiction. Lib. I. Comment. III. n°. CXXXVII. CXXXVIII. Charter. ibid. pag. 794.

tions précipitées & continuelles, qui atténuent & détériorent les particules humorales, détruisent les forces du corps, d'où résulte une multiplicité de maux graves & dangereux. *Hippocrate* a eu raison d'avancer que c'est toujours un mauvais signe dans les maladies, « quand on ne dort ni le jour ni la » nuit (*m*) ». (Voyez le passage cité dans les *Commentaires* du §. 605. article 12.)

§. 709. *On la guérit en faisant cesser le mouvement des muscles, en rétablissant la tranquillité de l'esprit, en écartant les objets qui frappent les sens, en procurant une fraîcheur modérée, en humectant l'air par des exhalaisons aqueuses, en fournissant au malade des aliments doux, émollients, des boissons farineuses, également douces & émollientes, en excitant un murmure léger, continu & agréable, un son ou un petit bruit clair & flatteur, en faisant choix de remedes farineux, d'une nature huileuse, humectants, adoucissants,*

(*m*) Ibid. no. CCCCXCVII. pag. 881. Confer. Prognost. Comment. II. Sentent. XI. Charter. ibid. pag. 625.

sants, & en lui faisant respirer l'odeur des plantes qui induisent au sommeil; enfin en se servant prudemment des anodins, des parégoriques, des somniferes & des narcotiques, pourvu toutefois qu'on ait préludé par faire usage des remedes qui sont généralement propres à la cure de l'inflammation, & positivement destinés à en arrêter les progrès.

Deux considérations essentielles s'offrent ici au premier abord : il faut en premier lieu, après avoir découvert la cause du mal qui consiste dans un commencement d'inflammation au cerveau, employer pour la dissiper la méthode curative qui y est directement appropriée, laquelle embrasse les remedes délayants, atténuants, relâchants, les révulsifs de la tête, ceux qui diminuent l'impétuosité & la quantité des humeurs qui s'y portent & qui ralentissent la trop grande vîtesse de la circulation. Le second chef réside dans la juste administration des remedes qui jouissent fonciérement de la propriété soporifique, & dans lesquels on a reconnu la vertu d'induire au sommeil, les personnes même en santé. Cette espece de médica-

ments eſt capable de procurer ſpécialement le ſommeil, ſans qu'il ſoit beſoin que la cauſe du mal ſoit détruite. Elle anticipe l'état de repos, produit même un repos effectif, prévient par conſéquent & élude les progrès & les mauvais effets que peuvent occaſionner les longues inſomnies. Ces remedes ne ſont donc point à négliger, puiſqu'ils ſuffiſent pour calmer & ſuſpendre pour un temps la cauſe des inſomnies. Les principaux qui y concourent ſont ceux qui ſont énoncés dans ce *Paragraphe.*

La ceſſation du mouvement des muſcles, la tranquillité de l'eſprit. On a déja fait mention dans les *Commentaires* des §. 104. & 105. de leur efficacité dans la cure des maladies qui proviennent de la vîteſſe exceſſive du mouvement de la circulation. Le repos des muſcles du corps eſt le premier indice du ſommeil qui ſe gliſſe & qui s'empare de tous les membres. Dans une perſonne qui s'endort, leur action ſe ralentit inſenſiblement, diminue par degré, tous les mouvements volontaires ceſſent, & les muſcles deſtinés à les exécuter ſe relâchent & deviennent comme paralytiques. Cet appareil démontre clairement que le repos des muſcles eſt une vérita-

ble disposition au sommeil ; mais il faut qu'il regne de concert une tranquillité parfaite d'esprit. Car toutes les affections vives de l'ame, les chagrins cuisants, les peines dévorantes chasseroient absolument le sommeil de l'homme en santé qui en auroit le plus de besoin, qui seroit le plus harassé de fatigue & accablé par les travaux du jour. C'est parler ainsi avec fondement & avec précision, quand les Poëtes ont dit que *les inquiétudes dissipent le sommeil. Celse* donne à ce sujet cet avertissement utile. « S'il arrive quelque fâcheux accident, il convient de le dérober à la connoissance des malades, pour ne pas troubler & chagriner leur esprit ; cependant s'il n'est pas possible de la leur cacher long-temps, & qu'on soit nécessité à leur annoncer une triste nouvelle, une sage précaution nous dicte & doit suggérer le ménagement de ne pas leur en faire part immédiatement après leur manger ni avant l'heure du sommeil. Il vaut mieux attendre le temps qu'ils s'éveillent, c'est le plus favorable pour les en informer (*n*) ».

(*n*) De Medic. Lib. III. cap. VI. pag. 127.

En écartant les objets qui frappent les sens. Tout homme en ſanté, quelque profondément endormi qu'il ſoit, s'éveille bien vîte à l'impreſſion vive des objets extérieurs, & ſon ſommeil demeure totalement interrompu tant que les organes des ſens reſtent fortement affectés. C'eſt pourquoi une perſonne dont le ſommeil s'empare, ferme les paupieres, afin que ſes yeux ne ſoient plus acceſſibles aux rayons de lumiere ni aux ſenſations des objets viſibles. Voilà la raiſon ſolide & conſtante qui avoit engagé les anciens Médecins d'ordonner de placer les malades attaqués de maladies aiguës, dans des appartements retirés, obſcurs & éloignés de toute ſorte de bruit. Cette attention paroît devenir d'autant plus utile & importante, qu'on ne ſauroit diſconvenir que dans l'inſomnie fébrile, le cerveau étant atteint d'une tenſion extraordinaire & d'un principe d'inflammation, les organes des ſens ſont doués d'une grande activité, & les objets extérieurs y excitent à la moindre action, des ſenſations permanentes. C'eſt ſur cette idée qu'*Ovide* a donné avec toute l'élégance poétique, la deſcription du palais du ſommeil, qui

eſt toujours comme caché dans un nuage ténébreux (*o*).

« Il y a, dit-il, auprès des Cimmé-
» riens une caverne profonde ſous une
» grande montagne, & c'eſt là que le
» ſommeil a établi ſon ſéjour & qu'il a
» bâti ſon palais. Quoi que puiſſe faire
» le ſoleil dont les rayons ſont ſi péné-
» trants, il n'y ſauroit jamais entrer,
» ſoit qu'il ſe leve, ſoit qu'il paroiſſe
» en ſon midi, ſoit enfin qu'il s'aille
» coucher. Il s'y éleve toujours de la
» terre des nuages mêlés de brouillards,
» & l'on y doute inceſſamment s'il y eſt
» jour ou s'il y eſt nuit. Le coq, qui eſt
» preſque toujours éveillé, n'y appelle
» jamais l'aurore ; il n'y a point de
» chiens importuns ; & les oies plus vi-
» gilantes encore que les chiens, n'en
» rompent jamais le ſilence. Enfin il n'y
» a aucuns animaux qui troublent la
» tranquillité d'un lieu ſi paiſible, les
» arbres n'y ſont point agités par le vent,
» & l'écho même n'y a point de voix ; il
» n'y a que le repos qui habite avec le
» ſommeil. . . . . Afin que les gonds
» des portes ne faſſent point de bruit
» qui interrompe le ſommeil, il n'y a

(*o*) Ovid. Metam. Lib. XI. verſ. 594.

» point de portes en tout ce palais, ni
» de gardes qui veillent alentour; il y
» a ſeulement au milieu de cet antre un
» lit d'ébene environné de rideaux bruns,
» c'eſt-là que le Dieu repoſe ſans ceſſe
» accablé & dans une laſſitude conti-
» nuelle ».

En procurant une fraîcheur modérée, en humectant l'air par des exhalaiſons aqueuſes. Au cœur de l'été, les hommes le mieux en ſanté ne ſauroient jouir d'un ſommeil paiſible & long, étant renfermés dans une chambre chaude & expoſée à l'ardeur d'un ſoleil brûlant. Or, comme les malades attaqués d'une fievre conſidérable ont dans eux mêmes le principe concentré d'un feu véhément, la chaleur vive de l'air leur devient beaucoup plus difficile à ſupporter. Car la nuit n'eſt le temps le plus propre au ſommeil, que parce qu'il regne ſpécialement dans l'air à tous égards une fraîcheur modérée qui conſole de la chaleur violente du jour, & une humidité plus grande qui l'abat & refait le corps. Que des hommes fatigués de laſſitude du voyage ou d'un pénible travail, cherchent dans les champs en plein midi à ſe livrer à un doux ſommeil, ils ſe couchent à l'ombrage d'un hêtre ou à l'abri d'un haut

peuplier, dont les feuilles tremblantes ſont agitées par le ſouffle léger du zéphyr. A couvert ſous cet aſyle champêtre des rayons brûlants du midi, & rafraîchis par les exhalaiſons terreſtres que retiennent les branches touffues des arbres, ils goûtent un tranquille repos. Auſſi le *Poëte* enchanté de ces plaiſirs champêtres, place le palais du ſommeil dans l'antre creux d'une montagne, où le ſoleil n'a jamais pénétré, que ſes rayons ne peuvent échauffer, & que les vapeurs douces & humides de la terre rafraîchiſſent continuellement (*p*). Néanmoins nous avons fait mention dans pluſieurs endroits, & notamment aux *Commentaires* du §. 605. article 2. des moyens uſités & convenables à modérer la trop grande chaleur de l'air, & à remédier à ſa ſéchereſſe par des humidités & des exhalaiſons agréables.

En fourniſſant au malade des aliments doux, émollients, des boiſſons farineuſes également douces & émollientes. De ce genre ſont tous ceux qu'on prépare avec l'avoine, l'orge, le ris & la plupart des légumes d'une ſubſtance émolliente, &c. qu'on peut ſervir tant en boiſſon

(*p*) Ibid. verſ. 593.

qu'en aliment Ils contribuent éminemment à adoucir les humeurs âcres que le mouvement de la fievre a exaltées, & à tempérer la fécheresse du corps qui s'oppose au sommeil. Ces effets simples & indirects calment merveilleusement la véhémence de la fievre, (voyez le §. 610.) de laquelle quelquefois les longues insomnies dépendent uniquement. Après avoir soustrait au malade toutes les choses physiques ou morales qui sont capables d'affecter vivement ses sens & d'éloigner par-là le sommeil, il est sans doute nécessaire encore d'ôter tous les obstacles qui peuvent naître de l'acrimonie des humeurs, de la sécheresse du corps & de l'épaississement des liqueurs.

En excitant un murmure léger, continu & agréable, un son ou un petit bruit clair & flatteur. On a déja parlé de ce secours souvent utile que l'art a emprunté de la nature. Pour l'imiter parfaitement, & rendre ce murmure & ce bruit favorables, il faut qu'ils soient d'une égalité constante & d'une douceur qui charme; nous avons rapporté dans les *Commentaires* du §. 702. qu'ils ont en bien des occasions calmé les délires & provoqué le sommeil. *Ovide* a rendu cet effet avec

une énergie & des expressions admirables, quoique le repos observant un continuel silence, habite la demeure du sommeil (*q*).

« Néanmoins il y sort du pied d'un » rocher un ruisseau du fleuve d'oubli, » & comme il coule par dessus de petits » cailloux, il fait un petit murmure » qui a la force d'endormir les plus fâ- » cheuses inquiétudes ».

En faisant choix des remedes farineux, d'une nature huileuse, humectants, adoucissants, qui sont d'une consistance & d'une efficacité égales aux aliments & aux boissons dont nous venons de parler, composés de semblables matieres. Les principaux semblent être les émulsions qu'on fait avec les amandes, les semences de concombre, de melon, de courge, &c. broyées & délayées dans la décoction d'orge ou d'avoine. On y ajoute aussi les graines de pavot blanc, qui conservent une grande affinité avec les semences qu'on vient d'assigner, & lesquelles n'étant douées d'aucune vertu narcotique, peuvent sans risque être employées en assez grande quantité. Tous ces médicaments d'une consistance

(*q*) Metam. Lib. XI. vers. 602.

gluante & farineuse, adoucissent & humectent le sang, tandis que les particules huileuses dont elles abondent invisquent, temperent les humeurs âcres, & profitent en même temps beaucoup à la nutrition du corps. Au reste, toutes ces semences exactement broyées & atténuées dans un mortier ou mises à un pressoir, rendent une huile abondante, qui est souvent sujette à rancir & à se corrompre : ce qui la fait devenir suspecte & d'un usage dangereux dans les fievres. Dans les émulsions cet inconvénient n'est point à craindre, elles ne sont point sujettes à contracter aucune putrescence, quoiqu'elles contiennent également cette même huile; on éprouve au contraire qu'elles sont plutôt susceptibles de s'aigrir. On recommande aussi pour le même objet, les décoctions des plantes laiteuses, comme la chicorée sauvage, la scorsonere, le tragopogon, la laitue, &c. dont il coule par incision un suc gluant & laiteux, très-usité & excellent pour résoudre les viscosités fébriles qui inficient le sang. (Voyez le §. 614.) Ces plantes ont encore en partage une vertu parégorique qui n'est point assoupissante à l'instar du pavot & des autres qui lui ressemblent, & qui calme

merveilleusement la fougue des humeurs & dispose doucement à un sommeil naturel. *Ovide* semble en avoir connu le bon usage, qu'il démontre de la maniere suivante (*r*).

« On voit à l'entrée de l'antre du » sommeil une quantité de pavots fleu- » ris, & un nombre infini de ces herbes » dont la nuit tire le suc & le répand » par toute la terre pour assoupir tout le » monde ».

On prépare de toutes ces plantes une infinité de formules différentes très-gracieuses & d'une efficacité reconnue.

En lui faisant respirer l'odeur des plantes qui induisent au sommeil. Les têtes de pavot en fleurs fortement secouées, les rejettons de jusquiame, les feuilles de morelle, les feves en fleurs, exhalent une odeur pénétrante qui, long-temps humée par le nez, appesantit la tête & excite un léger assoupissement. On les jette à terre dans la chambre où le malade est couché, ou, ce qui vaut mieux, après avoir arraché ces plantes toutes entieres, on les plonge dans des vases pleins d'eau qu'on range près du lit; afin que leurs émanations subtiles & so-

(*r*) Ibid. vers. 605.

poriferes qui s'élevent dans l'air, mêlangées dans les vapeurs de l'eau, soient respirées par le malade. Elles humectent l'air, le rafraîchissent tout à la fois & excitent le sommeil. En hiver, les eaux distillées de ces plantes que les Apothicaires conservent pour le besoin, suppléent à leur défaut. *Aretée* a étendu plus loin leur usage; il est d'avis qu'on applique sur la tête les feuilles fraîchement cueillies, & prétend " qu'elles " épaississent & humectent les esprits " animaux desséchés & prompts à se dissiper, qu'elles émoussent l'activité des " sens, engourdissent les facultés motrices du corps, ce qui forme le prélude du sommeil (*f*) ".

En se servant prudemment des anodins, des parégoriques, des somniferes, &c. On a remarqué dans le §. 708. que l'insomnie fébrile est le plus souvent produite par un léger commencement d'inflammation au cerveau. En ce cas, il ne conviendroit pas de recourir tout de suite à l'usage des narcotiques, & d'assoupir inconsidérément les malades. Les raisons en ont été exposées aux

---

(*f*) De Curat. morbor. acut. Lib. I. cap. 1. pag. 75.

Commentaires du §. 229. article 2. & dans la curation du délire, §. 702. Les narcotiques sont toujours suspects & redoutables dans les maladies aiguës inflammatoires, à moins que les accidents n'aient calmé. *Sydenham* avertit qu'en les donnant plutôt, bien loin de devenir utiles, ils sont ordinairement nuisibles. L'essentiel est donc de s'empresser de guérir l'inflammation, & de réunir tous les secours connus pour en arrêter les progrès. On a recours à cet effet par préférence aux bains des pieds & aux frictions; on met le corps sur son séant, & sur-tout dans une situation droite, on applique les vésicatoires aux jambes, pour détourner l'impétuosité des humeurs qui se portent à la tête. *Asclepiade* témoigne une si grande confiance aux frictions, qu'il n'employoit & ne conseilloit qu'elles pour induire au sommeil les malades phrénétiques. Il ordonne « de les priver » le premier jour de toute espece d'ali» ment, de boisson & de repos le soir, » de leur faire prendre une boisson » aqueuse, ou simplement de leur ac» corder de l'eau à boire, ensuite de » commencer une légere friction, de » maniere que celui qui la pratique, » n'applique ou n'appuie que très-peu la

„ main ; le lendemain il recommande „ de réitérer toutes ces choſes, le ſoir „ de leur donner également à boire & „ à manger, & de renouveller encore „ les frictions (*t*) „. Il paroît être dans une ſi ferme perſuaſion de l'efficacité de cette méthode pour rappeller le ſommeil, qu'il aſſure affirmativement que ſa trop grande prolongation eſt capable d'occaſionner un ſommeil léthargique. Cependant *Aretée* ne fait pas une mention expreſſe de l'endroit où les frictions conviennent le mieux ; il ſemble même par divers paſſages les approuver également derriere la tête & aux pieds, ſeches ou avec de l'huile. C'eſt pour réparer cette omiſſion peut être, qu'il ajoute ailleurs, " qu'elles réuſſiſſent davantage aux tem- „ pes & derriere les oreilles, puiſqu'on „ voit pareillement que le frottement de „ ces parties adoucit la colere & calme la „ fureur des bêtes féroces (*u*) „. Sans prétendre blâmer les légeres frictions qu'il indique à la tête, il paroît qu'étant faites aux pieds, elles ne contribuent pas moins

(*t*) Celſ. de Medicin. Lib III. cap. XVIII. pag. 152.

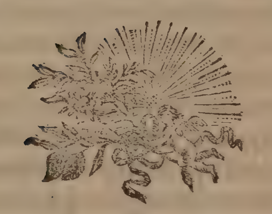
(*u*) De Curat. morbor. acut. Lib. I. cap. 1. pag. 75.

à procurer la révulſion de la colonne abondante du ſang qui afflue à la tête. On eſt d'autant plus fondé à le penſer, ſur le principe qu'on doit « préférablement pratiquer les frictions aux parties les plus éloignées de celles où ſe trouve le ſiege du mal ; c'eſt pourquoi lorſqu'il attaque la tête ou le ventre, il vaut mieux, & l'uſage eſt de les faire aux jambes & aux pieds (*x*) ». Il eſt avantageux d'appliquer en même temps ſur le front un linge trempé dans l'eau & le vinaigre. *Sydenham* confirme ſon utilité, en avançant que les inſomnies qui perſiſtent après la ceſſation de la fievre & la remiſſion des autres ſymptomes, ſe guériſſent par « l'application froide ſur les tempes & le front, d'un linge trempé dans l'eau diſtillée de roſes, qui opere plus efficacement que tous les narcotiques (*y*) ». Néanmoins ſi après la prudente adminiſtration de tous les remedes indiqués, les inſomnies durent encore, tandis que la maladie eſt ſur ſa fin, il eſt clair que les

(*x*) Celſ. de Medic. Lib. II. cap. XIV. pag. 89. 90.

(*y*) Sect. I. cap IV. art. II. n°. III. ubi de phrenitid. pag. 83.

ſignes exiſtants donnent ſûrement à connoître qu'on n'a plus rien à appréhender de la part de l'inflammation. On peut alors ſans crainte employer les anodins, les parégoriques & les narcotiques uſités, pourvu qu'on ait l'attention de commencer par les plus légers, d'augmenter inſenſiblement leur doſe, & de parvenir par degrés à des plus forts, juſqu'à ce qu'on ait vaincu l'opiniâtreté du mal.



CHAPITRE CINQUIEME.

DE LA CONVULSION FÉBRILE.

§. 710. *La convulsion dont nous avons donné ci-devant la description*, (230. *jusqu'à* 235.) *provient ici toujours du vice du cerveau, lequel dépend d'une irritation qui se communique des parties inférieures au cerveau par le moyen des nerfs*, (627. 631. 632. 633. 642. 648. 649. 652. 653. 654.) *ou de la façon déréglée dont les liqueurs tendent au cerveau, y coulent & reviennent ; & ce cours irrégulier peut être produit par toutes les causes qui occasionnent les délires, les assoupissements & les insomnies* ; (701. 702. 703. 704. 708.) *d'où vient encore cette variété dans l'éthiologie & dans la curation de cette maladie.*

On a vu dans l'histoire des plaies, quand il a été question de ce même symptome fébrile depuis le §. 230. jusqu'à 235. en quoi consiste la convulsion, quelles sont ses especes, & com-

ment elle differe du tremblement. On y a établi pour cause générale des convulsions, tout ce qui est capable de pousser avec une force alternative & irréguliere le fluide nerveux dans les muscles. Il est vrai qu'on n'a considéré ce mal que respectivement aux plaies & à la matiere irritante qui les excite, en agissant immédiatement à nud sur les nerfs affectés, ou relativement à la lésion même des nerfs, dont une partie étant coupée, l'autre qui est encore dans son intégrité se trouve obligée de soutenir toute la force & le mouvement destiné à se distribuer également à toutes les ramifications réunies, ou enfin comme l'effet subséquent d'une perte de sang immodérée qui a précédé. Or, abstraction faite de tous ces rapports, il est évident que la convulsion arrive souvent dans les fievres, & qu'elle naît de toutes autres causes que de celles que nous venons d'assigner; c'est pourquoi ce symptome fébrile considérable mérite de trouver place ici, & d'être traité dans un article à part.

Convenons d'abord que l'action de tous les muscles soumis à la volonté dépend du cerveau, & que ce n'est que dans les muscles subordonnés à la vo-

lonté, qu'arrivent les convulsions; car dans les fievres on ne voit presque jamais survenir de convulsions dans les organes vitaux, tandis que les autres muscles, dont l'action dépend du méchanisme du cerveau, y restent continuellement sujets. Inférons delà que les convulsions procedent immédiatement du vice du cerveau, duquel coule dans les muscles & dérive par le moyen des nerfs la cause motrice qui détermine leur contraction. Donc leur cause prochaine réside toujours dans le cerveau, quoiqu'il puisse y avoir, comme on le verra bientôt, une infinité de causes éloignées dans d'autres endroits du corps très-éloignés du cerveau. Il y a cette différence à observer au sujet des convulsions qui accompagnent les plaies, que leurs causes éloignées ne se trouvent que dans les endroits blessés, ou sont du moins produites par les plaies regardées comme leur cause, tandis que les convulsions qui se manifestent dans les fievres, naissent immanquablement du dérangement local & subsistant du cerveau, quoiqu'elles soient occasionnées par des causes éloignées qui attaquent d'autres parties. Or donc, convenons que tous les muscles peuvent être atteints de convulsions; & puisque la

conformation du poumon, de l'estomac, des intestins, &c. est telle que leur tissu est composé de fibres musculaires, il s'ensuit conséquemment que ces visceres sont sujets à être attaqués de convulsions. Cependant il ne s'agit point ici, à proprement parler, des convulsions des visceres qui ne se distinguent point à la vue, & qu'on ne peut découvrir qu'avec peine par les lésions de leurs fonctions, parce que ces dérangements ne sont point évidents & ne paroissent pas, des signes particuliers nous les font connoître. C'est ainsi que naissent des anxiétés alarmantes de la constriction spasmodique des fibres des poumons, que les nausées & les vomissements sont produits par les mouvements convulsifs des fibres musculaires du gosier, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, &c. & que les rots & les vents proviennent de l'état spasmodique des boyaux. Il a été question ci-dessus de tous ces accidents; on a vu que l'action des fibres musculaires de ces visceres se formoit sans la participation de la volonté, sans le consentement du cerveau, & arrivoit également dans l'assoupissement & l'apoplexie. La différence spéciale qui constitue la convulsion qui fait l'objet de ce

chapitre, consiste en ce qu'elle n'attaque que les muscles destinés aux mouvements visibles & extérieurs du corps, à ceux qui ne se contractent que par les ordres de la volonté ; & cette espece de convulsion dépend absolument du vice du cerveau. On a prouvé néanmoins dans les *Commentaires* du §. 701. qu'à la faveur de la communication intime, que d'autres parties conservent originairement avec le cerveau, elles pouvoient, par un rapport sympathique, déranger également le *sensorium* commun, tout comme si la cause physique du mal y agissoit immédiatement, qu'il en étoit aussi vivement affecté, quoique le siege de la maladie en soit fort éloigné. Ce sont donc incontestablement les nerfs qui en portent la lésion au cerveau, & qui y procurent ce changement. Delà, distinguons clairement deux especes de convulsions fébriles : les causes des unes attaquent des parties éloignées du cerveau, qui devient par le moyen des nerfs participant de leur dérangement ; celles des autres atteignent directement le cerveau sans le concours ni la médiation accessoire des nerfs & des autres parties du corps. Car il est constant & indubitable, par ceque nous avons dit dans l'histoire

des plaies, (§. 163. 164. 165.) que les léſions des nerfs & des parties nerveuſes déterminées dans des parties quelconques éloignées de la tête, ſont encore capables d'affecter le cerveau de maniere à produire des convulſions terribles. Au ſurplus, les obſervations de *Wepfer* (z), mentionnées dans les *Commentaires* du §. 229. article 2. certifient que certains poiſons parvenus dans l'eſtomac, excitent des convulſions violentes, leſquelles ceſſent tout de ſuite dès que ces matieres vénéneuſes ont été rejettées par le vomiſſement. D'où l'on doit inférer, que les convulſions, de même que le coma & le délire, peuvent être occaſionnées par un amas de matieres putrides croupiſſantes dans l'eſtomac. Voilà pourquoi *Galien* remarque qu'il y a des perſonnes « qui, dès l'invaſion des fievres, ſont » tout de ſuite attaquées de convulſions, » quoiqu'il ne paroiſſe auparavant aucun » indice qui le dénote : ceux qui ſont » ſujets à ces accidents en ſont bientôt » préſervés par un vomiſſement bi- » lieux (*a*) ».

(z) Cicut. aquat. hiſtor. & nox. p. 5. & ſeq.
(*a*) De Loc. Affect. Lib. V. pag. 6. Charter. Tom. VII. pag. 493.

Par l'examen de ce qu'on a dit au ſujet du délire & du coma, on ſera convaincu que toutes les cauſes qui leſent les fonctions du cerveau, en troublant & en interceptant le cours du ſang qui y eſt pouſſé, qui y coule ou qui en revient, tendent à produire des convulſions. On voit fréquemment ſurvenir des mouvements convulſifs aux jeunes gens attaqués par une fievre aiguë. La ſeule vîteſſe des humeurs dans les vaiſſeaux du cerveau les occaſionne quelquefois, même dans les accès d'une tierce printaniere qui, à l'éméphere près, eſt de toutes les fievres la plus ſimple & la plus bénigne. Il arrive ſouvent des convulſions au commencement d'un accès qui ſe déclare, & le pouls accéléré, petit & ſouvent intermittent, indique aſſez dans ces circonſtances (voyez le §. 576.) les embarras de la circulation, & conſéquemment la difficulté avec laquelle le ſang eſt pouſſé vers le cerveau. La compreſſion pareillement des petits capillaires du cerveau, formée, ou par la raréfaction du ſang, ou par l'état pléthôrique des vaiſſeaux trop diſtendus & trop gorgés, eſt une cauſe de convulſions. C'eſt ſur quoi *Hippocrate* a établi le pronoſtic ſuivant : « Ceux qui ſe plai-

» gnent d'un grand mal de tête, qui » délirent avec assoupissement, dont le » ventre est constipé, & dont les yeux » sont étincelants, furieux & à fleur de » tête, ἄνθηροι sont menacés de con- » vulsions (*b*) ». Ces symptomes désignent parfaitement la plénitude, l'extrême replétion & la vive dilatation des vaisseaux sanguins du cerveau : véritablement que le vice contraire produit le même effet, & que le vuide des vaisseaux à la suite de grandes hémorragies (voy. le §. 232.) ou de toute autre évacuation immodérée, occasionne aussi de fortes convulsions, parce qu'alors les vaisseaux sont privés de la réaction des humeurs contre les parois des vaisseaux, toujours essentielles à l'ordre de la circulation. C'est pourquoi *Hippocrate*, pour rassembler à ce sujet tous les vices extrêmes, a avancé comme une espece d'axiome général, que « la convulsion provient, ou » de la replétion, ou du vuide trop » grand des vaisseaux (*c*) ».

(*b*) Prædict. Lib. I. Comment. II. nº. xc. Charter. Tom. VIII. pag. 756.

(*c*) Aphor. Sect. IV. nº. xxxix. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 273.

On

On comprend clairement que les convulſions fébriles proviennent des mêmes cauſes de l'aſſoupiſſement, du délire & de l'inſomnie ; que ces cauſes ſont infinies dans leur variété, & que cependant il eſt d'une conſéquence extrême de les diſtinguer & de les connoître. Comment autrement ſeroit-il poſſible d'en déduire un pronoſtic aſſuré & les indications curatoires qu'on a à remplir ? La difficulté paroît d'autant plus grande, que ces cauſes, d'où naiſſent diverſement les convulſions, deviennent ſouvent oppoſées entr'elles, & exigent une curation diamétralement contraire. C'eſt préciſément ce qui doit inſpirer plus de circonſpection dans l'adminiſtration des remedes, & plus d'exactitude dans leur recherche.

Quant aux ſignes qui les précedent & qui nous montrent les convulſions prêtes à paroître, on doit principalement examiner s'il ne s'eſt point manifeſté quelqu'une des cauſes mentionnées, ſurtout ſi le délire, le coma, l'inſomnie n'ont pas déja confirmé le dérangement ou les léſions préexiſtantes des fonctions du cerveau. Le ſoubreſaut des tendons du poignet, qu'on reconnoît facilement en touchant le pouls du malade, eſt un

ſigne preſſant & non équivoque des convulſions qui vont ſe déclarer. Car lorſqu'elles ſont développées, elles paroiſſent évidemment, & perſonne ne peut les méconnoître.

§. 711. *Si les convulſions durent long-temps, tout le genre nerveux ſe trouve bientôt affecté par la communication des nerfs, d'où naiſſent les maux les plus graves.*

Certainement la convulſion forme à tous égards une maladie redoutable; cependant lorſqu'elle ceſſe bientôt, elle ne laiſſe aucune ſuite fâcheuſe. Il eſt peu de gens qui n'aient éprouvé dans quelques occaſions des ſpaſmes & des convulſions, ſur-tout dans leur jeuneſſe, par les atteintes d'une douleur quelconque, d'un bruit effrayant & ſoudain, d'une lumiere trop éclatante & vive, & aux approches d'autres cauſes ſimilaires qui frappent ſubitement & violemment les organes des ſens externes. Les perſonnes d'un âge plus avancé n'en ſont pas plus exemptes; il leur arrive ſouvent dans leur premier ſommeil de s'éveiller en ſurſaut tout troublées, roides & en proie à des ſpaſmes conſidérables, l'imagination

saisie de quelque accident terrible, tantôt en songeant qu'elles se précipitoient du sommet d'une colline, ou épouvantées d'une idée effrayante qu'elles avoient enfantée dans un rêve. *Galien* avoit reconnu par expérience, ainsi que nous l'avons dit dans le *Paragraphe* précédent, qu'un vomissement abondant de matieres bilieuses dissipe sur le champ dans les fievres & fait cesser les mouvements convulsifs. Les Praticiens vérifient souvent cette observation, & rencontrent fréquemment de semblables cas. On lit dans les *Prénotions coaques*, « qu'il est » toujours avantageux que les convul- » sions qui se manifestent dans les fie- » vres, commencent & finissent le mê- » me jour (*d*) ». *Hippocrate* dit ailleurs, « qu'on doit regarder comme un signe » salutaire, quand les convulsions qu'on » voit naître dans les fievres calment & » dissipent la fievre le même jour, ou le » lendemain, ou le troisieme jour de » leur complication ; mais il y a tout à » craindre si elles passent le terme sans » se dissiper, & qu'elles continuent à sé- « vir avec vigueur (*e*) ». En persévé-

(*d*) N°. CLVII. Charter. Tom. VIII. p. 860.
(*e*) Ibid. n°. CLVIII.

rant long-temps, n'eſt-il pas viſible que le mal s'étend, qu'il empire, qu'il gagne tout le cerveau, dérange le *ſenſorium* commun de façon à en intervertir toutes les fonctions & à ſuſciter les maux les plus alarmants? Quoique quelquefois dans les fievres tout le corps devienne à la fois enveloppé dans une attaque de convulſions, très-ſouvent il arrive que cette diſpoſition convulſive a commencé par une ſeule partie. Qu'on éprouve des ſoubreſauts dans les tendons du poignet, qu'on remarque des ſpaſmes au viſage; que les yeux ſoient tiraillés, défigurés, qu'ils reſtent roides & immobiles, que tous les muſcles qui ſervent à les contracter ſe meuvent ſans ordre & irréguliérement, il n'y a là uniquement qu'une partie de léſée, le mal ſe trouve encore reſſerré dans la ſphere des nerfs qui la concernent. Mais après avoir quelque temps perſévéré de cette ſorte, il ſe répand & ſe communique petit à petit aux parties voiſines, de proche en proche il parvient aux plus éloignées; & bientôt, comme on dit vulgairement, la correſpondance des nerfs rend cette affection commune à tout le genre nerveux, & le corps entier devient enfin attaqué des mêmes convulſions. Tels

ſont la ſtructure & le méchaniſme admirable des nerfs, ils ſe ſont tous participants des mêmes diſpoſitions, un étant en convulſion, les autres contractent inſenſiblement le même état. Ces vérités ſont inconteſtables, on en a déja parlé dans les *Commentaires* du §. 701. Il ſemble, autant qu'on peut s'en convaincre par l'analogie & par l'anatomie, que les nerfs ſont indépendants les uns des autres, qu'ils ont cela de ſingulier, que chaque ramification ſe diſtribue à part; les petits nerfs ne proviennent point des gros, comme les rameaux de leurs troncs. Ils ne ſuivent point en cela l'ordre progreſſif des arteres & des veines, dont les petites ramifications s'anaſtomoſent ou communiquent avec les gros troncs dont elles dérivent. Les gros nerfs qui repréſentent les gros troncs, ſont compoſés d'un faiſceau de petits nerfs enveloppés d'une même membrane, & les petites ramifications paroiſſent encore tiſſues d'un faiſceau de nerfs imperceptibles, qui ſont inacceſſibles au ſens, & dont la fineſſe ſurpaſſe toute l'induſtrie & l'intelligence humaine. Cette conſtruction étoit véritablement néceſſaire, afin que les irradiations du fluide nerveux, après avoir été ſé-

paré par l'organisation admirable du cerveau, & mis en mouvement dans les nerfs, pussent s'exécuter réguliérement & dans des voies distinctes & directes, pour remplir toutes les fonctions qui en résultent dans l'enceinte du corps. La communication des nerfs entr'eux se fait par conséquent dans le cerveau même, d'où chacun tire une origine séparée de celle des autres. Cependant la convulsion d'une partie s'étend & en gagne bientôt plusieurs autres: la raison en est, que la cause primordiale du mal augmente & attaque beaucoup d'endroits du *sensorium* commun. Lors donc que la cause des convulsions réside dans le cerveau, elle empêche le sang d'y être poussé, d'y être transmis, & d'en revenir comme il devroit naturellement; & lorsqu'elle provient de l'irritation des nerfs d'une partie quelconque, sans aucune affection primitive du cerveau, on sait qu'elle peut faire assez de progrès pour déranger toutes les fonctions du *sensorium* commun, duquel dépendent tous les mouvements soumis à la volonté.

En traitant des effets des convulsions, nous avons dit aux *Commentaires* du §. 233. quelles tristes & nombreuses suites

elles peuvent avoir lorsqu'elles durent long-temps. Ce mal devient quelquefois si surprenant & si terrible, que « le Mé-
» decin qui en est témoin, ne peut rien
» entreprendre pour la vie du malade,
» ne sauroit remédier aux douleurs, ni
» corriger ou rétablir les parties convul-
» sées, puisqu'en voulant remettre un
» membre dans sa situation naturelle, il
» blesse & cause, sans pouvoir réussir, des
» douleurs violentes au malade, & ce
» qu'on fait pour le guérir devient sou-
» vent un surcroît de mal. Voilà un des
» plus grands désagréments que puisse
» essuyer un Médecin (*f*) ».

§. 712. *La convulsion qui a été précédée par l'inflammation du cerveau, paroît irrémédiable & presque mortelle. Quand, après avoir rendu des urines épaisses, on en fait de claires & aqueuses, & que la convulsion survient ensuite, c'est un très-mauvais signe; si elle naît à la fin de grandes évacuations, elle deviens presque mortelle, ainsi que celle qui est accompagnée d'un délire continuel.*

(*f*] Aret. de caus. & sign. morb. acut. Lib. I. cap. VI. in fine, pag. 4. 5.

Quoique les suites funestes des convulsions soient en tout temps très-dangereuses & redoutables, cependant le péril paroît toujours plus grand dans les fievres, parce « qu'il y a moins à craindre que la fievre succede à la convulsion, que la convulsion à la fievre (*g*) ». Néanmoins tout mûrement réfléchi, le danger & le degré d'intensité des convulsions doivent se déduire de la nature de la cause qui les produit, de l'âge du malade qui en est atteint, & de la véhémence & de la durée de la maladie ou des convulsions mêmes. Effectivement, il est clair qu'il y a bien plus d'espérance de guérison, lorsqu'elles proviennent d'une bile corrompue & stagnante dans l'estomac, que lorsqu'elles dépendent d'une cause locale qui affecte fonciérement le cerveau. On guérit encore plus aisément les convulsions produites par une pléthôre, que celles qui succedent à des pertes considérables, ou à une grande déplétion des vaisseaux. Car il nous est plus facile de retrancher & de diminuer les humeurs qui surabondent, que de remplacer celles qui manquent, & de

(*g*) Hippocrat. Aphor. Sect. II. n°. XXVI. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 68.

restituer au corps les liqueurs nécessaires dont il est dépourvu. Le pronostic change encore par rapport à l'âge du malade. Les jeunes enfants sont sujets à la moindre cause d'éprouver des convulsions fréquentes ; les adultes n'en sont que rarement attaqués, & il y a encore à supposer que la cause qui agit en eux, est d'une nature grave & les affecte vivement. C'est pourquoi *Hippocrate* avertit que « les convulsions arrivent facilement aux enfants, si la fievre devient » tant soit peu vive, le ventre serré, s'ils » éprouvent des insomnies & des frayeurs, » si on les laisse beaucoup crier, s'ils » changent de couleur & que leur visage » prenne une couleur d'un verd pâle, ou » livide ou rouge. Les jeunes enfants y » sont aisément sujets jusqu'à l'âge de » sept ans; ceux qui ont passé ce temps, les » adultes & les hommes faits, ne sont point » pour l'ordinaire attaqués de convul» sions dans les fievres ; & lorsqu'elles » surviennent, on doit les regarder » comme des signes très-fâcheux & » avant-coureurs d'une phrénésie immi» nente (*h*) ». Cette disposition que les

---

(*h*) Prognost. Comment. III. Sentent. XXXIV. Charter. Tom. VIII. pag. 683. Confer. Coac.

jeunes enfants ont aux mouvements convulſifs, vient de l'irritabilité ou de la mobilité du genre nerveux: d'où l'on remarque que les femmes principalement & les hommes d'un tempérament délicat & ſuſceptibles d'une conſtitution ſemblable de nerfs, éprouvent pareillement des convulſions à la plus légere cauſe: par conſéquent, dans ces gens-là, elles ne ſont pas d'un caractere ſi funeſte, ainſi que l'obſerve *Aretée* (*i*). Peut-être que c'eſt là la raiſon pour laquelle *Hippocrate* ne fait point mention des femmes dans le paſſage qu'on vient de citer, & qu'il dit tout ſimplement que les adultes & les hommes faits ne ſont que rarement attaqués de convulſions dans les fievres. Car on lit dans un autre endroit, que « les » convulſions ſont preſque familieres aux » perſonnes hyſtériques, ſans être accom» pagnées de fievre (*k*) ». Cette remarque eſt eſſentielle, *ſans être accompagnées de fievre*, parce qu'on doit juger

---

Prænot. n°. CCCLVI. CCCLVII. Charter. ibid. pag. 87 I

(*i*) De cauſ. & ſign. morbor. acut. Lib. I. cap. VI. pag. 3.

(*k*) Prædiction. Lib. I. Comment. III. n°. CXXI. Charter. Tom. VIII. pag. 785.

bien différemment de celles où la fievre existe, & dont la conséquence & le danger paroissent avec fondement beaucoup plus grands. On peut encore attribuer aux femmes ce que nous avons déja dit des enfants, qu'on voit à la plus légere fievre se manifester en elles des convulsions. Cependant, après ces avertissements préliminaires, concluons que les convulsions deviennent d'autant plus dangereuses, qu'elles sont plus rapides & plus violentes. A l'égard de leur durée, ce n'est pas ce qui influe beaucoup sur le pronostic, quoiqu'au premier abord on soit porté à croire que l'issue en sera d'autant plus redoutable & funeste, que la cause du mal agit plus long-temps & plus vivement dans le cerveau; quelquefois leur longue durée n'est qu'un effet de la force & de la vigueur du corps qui résiste, les combat davantage, & en proroge & en perpétue les atteintes. Alors il semble qu'on peut présumer favorablement, que la nature qui lutte & milite contre le mal, est capable de le vaincre & d'en triompher, pourvu qu'il ne se déclare aucun signe d'engorgement plus grand au cerveau, ni d'une dégénérescence ou d'une altéra-

tion progressive dans ses fonctions. On en juge avec certitude par l'augmentation apparente ou la diminution du délire, de l'assoupissement, de l'insomnie, ἀναισθησία &c. qui accompagnent souvent les convulsions ; enfin on connoît le bon état des forces, par l'état sensible du pouls & de la respiration. Relativement à ces idées, *Sydenham* (*l*), dans le traitement de la phrénésie symptomatique, dont étoit compliquée une espece de fievre continue violente, commençoit d'en modérer l'ardeur, & après l'avoir réduite à un juste tempérament, il n'étoit point du tout effrayé de voir prolonger & invétérer la phrénésie : autrement cet habile Médecin, si versé dans la pratique, au lieu de désespérer du malade comme la plupart des assistants, montroit dès-lors une lueur de guérison ; & il affirme en maître, que la durée de ces accidents terribles ne tendoit point à occasionner la mort, qu'on ne devoit point s'y méprendre & tergiverser dans ces occasions, ni « recourir à des remes» des cordiaux & incendiaires, propres à

(*l*) Sect. I. cap. IV. artic. II. n°. III. ubi de Phrenitid. pag. 81.

„ rallumer la vivacité de la fievre, & ſur-
„ tout déplacés & nuiſibles ici *(m)* „. Il ſemble qu'il nous eſt permis d'appliquer en ſemblables cas aux convulſions ce qu'il annonce de la phrénéſie, puiſqu'elles dérivent des mêmes cauſes, & peuvent également produire des inductions fauſſes & inſidieuſes, contre leſquelles on doit être en garde, & dont il faut toujours ſe méfier. J'ai traité un grand nombre de ces maladies, où j'ai remarqué la marche de ces ſymptomes équivoques, qui ont eu l'iſſue que *Sydenham* aſſure. On me confia la conduite d'une fievre continue des plus vives, dont fut attaqué un jeune homme. Le ſixieme jour de la maladie, les ſoubreſauts des tendons ſe manifeſterent, tout le corps étoit attaqué d'un tremblement conſidérable, & le quatorzieme jour, tous les muſcles généralement étoient en convulſion : cependant, malgré le triſte appareil de tous ces accidents, ce jeune homme en ſoutint très-bien la violence juſqu'au vingt-un. Alors les convulſions ceſſerent, & le malade, contre l'attente de tous ceux qui prenoient intérêt à lui, revint inſenſiblement de cette redoutable

(*m*) Ibid, pag. 82.

maladie. Ils avoient perdu toute eſpérance, & ſembloient même être prêts de ſe mettre en colere contre moi, qui leur donnois encore quelque eſpoir de guériſon, & qui étois inquiet quand on n'obſervoit point ſcrupuleuſement tout ce que je recommandois. Si un domeſtique fidele n'eût ſoigneuſement exécuté tout ce que j'ordonnois, il eſt sûr que le malade auroit péri, & que les complaiſances & l'attendriſſement déplacés de ſes parents, n'étoient propres qu'à avancer ſa mort, depuis qu'ils regardoient tous les remedes comme inutiles, & qu'ils ſe ſoucioient peu qu'il les prît, intimement perſuadés que ſa fin étoit proche, & qu'il étoit impoſſible qu'il en échappât. On trouve dans *Hippocrate* pluſieurs paſſages qui prouvent qu'il avoit fait de ſemblables obſervations. Il dit dans la deſcription qu'il donne d'une conſtitution épidémique, " qu'un grand
" nombre de malades étoient attaqués
" dès le commencement de fortes con-
" vulſions, accompagnées de la fievre,
" à laquelle elles ſuccédoient; ordinai-
" rement ces accidents duroient long-
" temps, & ne devenoient nuiſibles &
" funeſtes qu'à ceux dont les autres
" ſymptomes de la maladie parvenoient

„ à un degré éminent de violence (*n*) „. Bien plus, *Hippocrate* prévient que le tétanos n'eſt pas toujours mortel ; il s'exprime de la maniere ſuivante : " ceux „ qui ſont ſaiſis de tétanos périſſent or- „ dinairement dans quatre jours ; paſſé „ ce temps, ils guériſſent le plus ſou- „ vent (*o*) „. En un autre endroit, il attribue une plus longue durée à cette triſte maladie, & aſſure pourtant qu'on peut encore en guérir. "On en meurt, dit- „ il, le troiſieme, le cinquieme, le ſeptieme „ ou le quatorzieme jour ; ſi on va au- „ delà, on eſt ſauvé (*p*) „. Il tient les mêmes diſcours au ſujet des convulſions du col & de la tête, dont il étend la durée encore plus loin ſans aucun inconvénient. " Cette maladie, reprend - il, „ eſt ſouvent très-longue & perſiſte pen- „ dant quarante jours, après leſquels on „ peut ſe flatter d'en revenir (*q*) „. *Hippocrate* fait aux endroits indiqués une

---

(*n*) Epidem. Lib. I. Comment. II. text. XXIV. Charter. Tom. IX. pag. 46.

(*o*) Aphoriſm. Sect. V. nº. VI. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 197.

(*p*) De morbis, Lib. III. cap. XII. Charter. Tom. VII. pag. 587.

(*q*) Lib. de intern. affection. cap. LV. Charter. Tom. VII. pag. 678.

description étendue des triſtes effets des convulſions, dont *Aretée* donne également un ample détail (*r*).

Il s'enſuit de toutes ces poſitions, qu'il faut s'attacher à bien connoître les différences qui diſtinguent chaque convulſion fébrile, & ne pas enviſager tout de ſuite ce mal comme irrémédiable. Après cette diſcuſſion préliminaire, il convient d'entrer dans les regles ſuivantes de pronoſtic, dont on a applani les difficultés & facilité l'intelligence.

La convulſion qui a été précédée par l'inflammation du cerveau, paroît irrémédiable & preſque mortelle, parce qu'elle démontre que la cauſe de l'inflammation eſt d'une intenſité ſi forte, ou a fait de ſi grands progrès dans l'entrelacement & les détroits des vaiſſeaux du cerveau, qu'elle en a atteint la ſubſtance médullaire. On a avancé dans l'hiſtoire des plaies de la tête, & il reſte conſtaté, que les meninges ou les membranes du cerveau, & la ſubſtance même corticale, peuvent être léſées ſans qu'il s'enſuive de convulſions; mais la ſubſtance médullaire ne ſauroit l'être, que les

(*r*) De cauſ. & ſign. morbor. acut. Lib. I. cap. VI. pag. 3. 4.

convulſions ne ſe manifeſtent ſur le champ. Il n'y a en ce cas qu'une eſpérance & qu'un objet de guériſon, lequel conſiſte, par rapport à l'inflammation du cerveau, à rendre & à liquéfier les concrétions & les épaiſſiſſements inflammatoires décidés dans les capillaires du cerveau. Or, on a démontré au §. 386. que parmi les conditions requiſes à favoriſer cette réſolution, les plus eſſentielles & indiſpenſables ſont, que la cauſe obſtruante n'ait pas acquis une conſiſtance trop ferme, que les vaiſſeaux obſtrués ne ſoient pas en trop grand nombre, & que l'obſtruction réſide dans les vaiſſeaux artériels, & tout au plus au commencement des lymphatiques. Car lorſque la convulſion ſurvient à une maladie inflammatoire du cerveau, on peut être perſuadé que les embarras inflammatoires ſont formés dans les derniers détroits des petits vaiſſeaux de la ſubſtance corticale; ce qui dénote que la voie de la réſolution eſt impoſſible; parce qu'outre toutes les raiſons alléguées, les arteres de la ſubſtance corticale étant privées de membranes muſculaires & élaſtiques, ſont ſuſceptibles d'une grande dilatation; & quoiqu'on diminue conſidérablement la colonne du ſang qui preſſe par derriere,

les endroits obſtrués n'ont pas la force de repouſſer les molécules imméables qui les engouent ; vers la partie antérieure & plus élargie des vaiſſeaux, & delà dans des ramifications plus groſſes ; ce procédé, qui eſt la baſe de la curation de toute inflammation capable de ſe réſoudre, n'eſt point praticable ici ; puiſque les matieres obſtruantes ne peuvent point rebrouſſer chemin, & que les parois des vaiſſeaux ſont trop foibles pour ſe dégager. Cet état phyſique & local des vaiſſeaux obſtrués du cerveau, a donné lieu de dire à *Aétius*, à l'égard des convulſions fébriles, " qu'elles pro-
„ viennent d'une ſécherefſe exceſſive des
„ humeurs & des vaiſſeaux, qu'elles
„ ſuccedent ordinairement aux phréné-
„ ſies violentes, & ſont occaſionnées par
„ la vivacité de la fievre, & par les
„ mouvements irréguliers & le cours dé-
„ réglé des nerfs. Il avoue qu'il n'a ja-
„ mais vu ni entendu dire à aucun Mé-
„ decin, qu'il ſoit échappé perſonne
„ atteint de pareilles convulſions (ſ) „.
Au reſte, les ſignes de l'inflammation

(ſ) Lib. Medicin. Lib V. cap. cxxxi. pag. 97. vel tetrabibl. 2. ſerm. prim. cap. cxxxi. pag. 186.

du cerveau ont été compris dans l'exposition des signes généraux de l'inflammation, §. 382. Nous sommes par conséquent dispensés ici de les rapporter; on aura néanmoins occasion d'en parler derechef à l'article de la phrénésie, §. 772.

Quand, après avoir rendu des urines épaisses, on en fait de claires & aqueuses, & que la convulsion survient ensuite, c'est un très-mauvais signe. L'urine est une liqueur qui lessive le sang, & entraîne hors du corps les sels & les huiles de la masse des humeurs, dont le séjour auroit augmenté l'acrimonie, & dont l'arrêt seroit devenu nuisible. On a dit au §. 100. que la vîtesse trop accélérée de la circulation exaltoit les sels, volatilisoit les huiles du sang, & les rendoit toujours plus âcres. Delà vient encore plus le besoin & la nécessité dans les fievres, que toutes ces matieres sortent par les urines. C'est ce qui les fait paroître plus âcres, plus colorées, plus épaisses souvent, & plus troubles & plus chargées à l'occasion d'un frottement plus grand des molécules humorales entre elles, d'un choc plus impétueux des humeurs contre les vaisseaux, & de l'augmentation de leur acrimonie. Or donc si,

après avoir rendu des urines épaiſſes, on en fait de claires & aqueuſes, c'eſt une preuve que les huiles corrompues & les ſels devenus âcres par la vivacité de la fievre, reſtent dans le corps mêlés avec la maſſe des humeurs qui circulent, capables de léſer les organes tiſſus des petits vaiſſeaux qui en deviennent davantage ſuſceptibles, & à cet égard le cerveau eſt le plus ſujet d'en reſſentir les mauvais effets. Ainſi, lorſque la convulſion ſuccede à l'éjection d'une ſemblable urine, on doit être convaincu que les matieres âcres retenues dans les vaiſſeaux, ſont arrêtées dans le cerveau & l'irritent continuellement. Quel danger en conſéquence que ces petits vaiſſeaux d'une ſtructure ſi délicate, d'une conſiſtance ſi molle, ne ſouffrent des ruptures, des deſtructions par la ſeule vîteſſe avec laquelle la fievre pouſſe précipitamment ces particules âcres au cerveau ! Rempli d'un fonds de ſcience & de vérité, le ſage *Hippocrate* annonce les urines (*t*) blanches (*u*) & ténues, comme très-vicieuſes, & il avertit que

(*t*) Prognoſtic. Comment. II. Sentent. XXVII. Charter. Tom. VIII. pag. 633.

(*u*) Ibid. Sentent. XXX. pag. 634.

celles que rendent les phrénétiques, ont positivement ce caractere (*x*). *Galien*, en commentant ce passage, ajoute qu'il n'a jamais vu guérir des phrénétiques dont les urines avoient ces qualités (*y*). Il dit en un autre endroit, que " quand on „ voit paroître une urine ténue & blan„ che, & qu'il regne en même temps „ une fievre ardente, la phrénésie ne „ tarde pas à éclater, & lorsque la phré„ nésie subsiste déja, la mort est pro„ chaine & inévitable (*z*) „. Peut-être que l'éjection de cette urine procede des lésions multipliées & aggravantes que la maladie a produites dans les fonctions du cerveau, & qu'elle présage le commencement du dérangement successif de tout le genre nerveux. Effectivement, on voit les hystériques & les hypocondriaques, aux approches de leur accès, rendre une quantité incroyable d'une urine claire & ténue; de sorte qu'une semblable urine ne peut que paroître très-mauvaise, & pronostiquer que les matieres

---

(*x*) Aphorism. Sect. IV. n°. LXXII. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 182.

(*y*) Ibidem.

(*z*) Lib. de urin. cap. IV. Charter. Tom. VIII. pag. 338.

grossieres, hétérogenes & âcres, sont retenues dans le systême des vaisseaux.

Si elle naît à la fin de grandes évacuations, elle devient presque mortelle. Lorsque la convulsion se trouve produite par cette cause, la mort est infailliblement près. C'est ainsi que les animaux qu'on égorge, entrent en convulsions quelques instants avant que d'expirer. Comment remédier aux convulsions qui naissent de grandes évacuations, sinon en s'empressant de remplacer ce qui manque, & de substituer au plus vîte l'équivalent des déperditions immenses que le corps a souffertes? Or, quelle difficulté ne s'offre point dans les fievres pour y suggérer une quantité essentielle & considérable de molécules nutritives & d'humeurs naturelles, dont les organes & les vaisseaux sont dépourvus! On a beau donner à ces malades les aliments les plus restaurants, leur épuisement est extrême, & leurs visceres & leurs vaisseaux n'ont ni force ni énergie pour les élaborer, les assimiler, leur communiquer un caractere naturel. Car dans les fievres les principales fonctions de l'économie animale sont aliénées, tout s'éloigne des loix & de l'état de santé, ou du moins la plupart des organes sont al-

térés, & par conſéquent le réſultat de leur action reſte toujours imparfait, inégal, & dégénere de ſes qualités individuelles. Voyez ce qu'on a dit là-deſſus aux *Commentaires* du §. 234. article 4.

Ainſi que celle qui eſt accompagnée d'un délire continuel. Il n'eſt pas douteux que l'exercice du mouvement muſculaire dépend immédiatement du cerveau; on ſait également que la naiſſance ou la conception des idées qui viennent des impreſſions des objets ſur les organes des ſens externes, ou de l'activité de l'imagination, que leur combinaiſon, que le jugement qui en dérive & les affections de l'ame ont également leur ſiege dans le cerveau. Mais il conſte par des obſervations nombreuſes & irrévocables, que toutes ces actions ne partent pas d'un ſeul point; elles ont, pour ainſi dire, chacune leur diſtrict, leur origine & un lieu diſtinct d'où elles procedent. Quelquefois dans les fievres le cerveau étant léſé, le délire ſe déclare à l'inſtant, tandis que l'exercice des mouvements muſculaires ſubordonnés à la volonté, reſte dans ſa liberté & ſa perfection: d'autres fois les convulſions ſurviennent ſans délire, quoique ce cas pa-

roît fort rare dans les fievres ; ſouvent elles accompagnent le délire, qui les précede ordinairement. Lorſque le délire eſt léger & ne ſe manifeſte que par intervalles, le mal devient moindre, & par conſéquent moins dangereux ; mais quand les convulſions ſont compliquées avec un délire continuel, alors toutes les fonctions du cerveau ſont renverſées, totalement dérangées, & cet accident paroît des plus graves & des plus alarmants.

Les anciens Médecins nous aſſurent néanmoins avoir vu de fortes convulſions arriver ſans délire. *Aretée* ne fait aucune mention de délire dans l'hiſtoire du tétanos, qu'il a décrite avec la plus grande exactitude (*a*). *Hippocrate* n'en parle non plus (*b*). Ce qui exclut probablement le délire, c'eſt qu'en traitant des mouvements convulſifs des muſcles du col, il dit expreſſément que les malades qui en ſont attaqués, ne laiſſent pas de s'amuſer & de ſe diſſiper (*c*). Je

(*a*) De cauſ. & ſign. morbor. acut. Lib. I. cap. VI. pag. 3. & 4.

(*b*) De Morbis, Lib. III. cap. XII. Charter. Tom. VII. pag. 587.

(*c*) Lib. de intern. affection. cap. LVI. Charter, ibid. pag. 678.

puis affirmer avoir vu un tétanos qui, dans tout le cours de la maladie, ne fut suivi d'aucune espece de délire. Il n'est pas hors de propos de constater mon témoignage, après avoir dit que j'ai vu moi-même, parce que dans ce pays cette maladie est fort rare, à moins qu'elle ne provienne de quelque blessure qui atteigne les nerfs ou les tendons. Une jeune fille âgée de trente ans, d'un bon tempérament & d'une excellente santé, en se levant un matin, s'apperçut qu'elle avoit le côté gauche du visage enflé, la paupiere supérieure de l'œil gauche abaissée, & les levres de ce même côté retirées en haut. Or, comme à cela près elle se portoit à merveille & ne sentoit aucune incommodité, le mal des dents, auquel elle étoit sujette à cause de quelques dents cariées, l'avoit d'ailleurs, pour ainsi dire, habituée à ces gonflements subits; c'est pourquoi elle s'en mit peu en peine, ne soupçonnant rien de plus; elle continua pendant les trois jours suivants ses exercices ordinaires, allant & venant chaque jour dans les rues. Le quatrieme jour, la continuité de son mal la mit en peine, elle vint me consulter: après l'avoir attentivement examiné, je ne découvris au-

cune cause procatarctique en elle à laquelle on pût plausiblement l'imputer ; néanmoins je soupçonnois quelque vice caché. On préluda par une saignée copieuse, qui fut bientôt suivie d'un purgatif antiphlogistique. L'effet de ces premiers remedes commença de diminuer sensiblement le gonflement du visage, la rétraction des levres & l'abaissement de la paupiere. Cependant le sixieme jour la fievre parut, elle se plaignit dès-lors d'une rigidité extraordinaire dans les muscles du cou, & d'une grande difficulté d'ouvrir la bouche & d'écarter les mâchoires. Je fis réitérer la saignée, appliquer une emplâtre émolliente au cou, derriere la tête, laquelle investissoit encore les mâchoires, & je m'attachai en même temps d'exciter la malade à boire abondamment d'une tisane humectante & relâchante. Les mâchoires le septieme jour se trouverent fortement resserrées, la roideur du cou augmenta le huitieme jour, & s'étendit depuis la tête, tout le long du dos jusqu'à l'extrêmité de l'épine. La malade sentit même des menaces de convulsions & de spasmes aux pieds & aux mains. Le visage paroissoit toujours enflé & gorgé, & la fievre continuoit de même. Le onze,

les muscles deltoïdes de l'un & de l'autre bras devinrent gonflés & roides, & la malade sentit un mouvement douloureux dans le bas-ventre, lequel étoit vague ordinairement, & montoit jusqu'à la région de l'estomac lorsqu'elle parloit : il n'y avoit à cet égard qu'une compression modérée du bas-ventre qui la soulageât. La nuit les mains se roidissoient, & les yeux rouloient irréguliérement dans les orbites. Le douzieme jour tous les membres furent d'une rigidité extrême. Le treize la tension à la nuque sembla diminuer légérement ; mais quand le sommeil commençoit à la gagner, elle s'éveilloit tout à coup avec de grandes terreurs, & elle sentoit quelque chose qui l'étrangloit au gosier & l'empêchoit d'avaler. Le quatorze elle remua un peu le cou & les bras, la déglutition fut moins difficile ; les mâchoires s'éloignoient tant soit peu pendant le sommeil, & se resserroient ensuite au moment qu'elle s'éveilloit. Le seize, elle ressentit un mouvement étrange dans l'abdomen, qui fut accompagné de grandes anxiétés, sans douleur néanmoins. Elle eut de plus une douleur vive de déchirement aux aines, le tronc étoit toujours roide &

atteint des mêmes conſtrictions ſpaſmodiques ; les jambes ſe déployoient un peu mieux, & les mâchoires ſe dilatoient & s'éloignoient davantage. J'apperçus alors la langue couverte de petits aphtes très-douloureux & blancs, & elle reſta dans ce même état juſqu'au dix-neuf, où le pouls ſe développa, la fievre augmenta, le pouls devint plus plein, la peau fut entiérement mouillée de ſueur, les articulations reprirent leur jeu, la bouche s'ouvrit ; mais le dos étoit toujours roide, & elle ne pouvoit ſe mettre ſur ſon ſéant dans ſon lit, qu'elle ne fût à différentes repriſes & avec effort relevée par deux femmes. Le corps reſta donc fléchi & courbé en avant ſans peine & ſans douleur, quoique la gêne parût très-conſidérable. L'appétit commençoit à ſe développer, ſes aliments ne conſiſterent encore qu'en des matieres fort claires, parce que la maſtication étoit toujours pénible. Pendant le ſommeil les yeux ſembloient rouler dans les orbites, & le viſage étoit défiguré & hideux, par les tiraillements & les contractions irrégulieres des muſcles. Enfin le vingtieme jour, la malade eut une demangeaiſon dans tout le corps, & une douleur lancinante & inſupportable aux

aines. Le vingt-un, la fievre diminua ſenſiblement, & tout ſembloit prendre une bonne tournure, lorſque le vingt-deuxieme jour elle éprouva une douleur vive à la région du cœur, laquelle répondoit par derriere dans le dos à une pareille douleur fixe. Le vingt-trois, le mal parut empirer, & la mâchoire inférieure ne s'ouvrit qu'avec beaucoup de peine; cependant la roideur du dos n'étoit plus que du côté droit, ſon inflexibilité s'étoit diſſipée du gauche, & la douleur antérieure de la région du cœur avoit auſſi diſparu. Le vingt-quatre, la douleur de derriere ne s'étendit plus que depuis la région lombaire juſqu'à l'épaule droite, & diminuoit par la compreſſion du bas-ventre: la fievre néanmoins devenoit chaque jour moindre, de même que la rigidité du côté droit de l'épine du dos, quoiqu'elle dégénérât actuellement en un engourdiſſement qui diminuoit viſiblement. Le vingt-neuf enfin la fievre avoit ceſſé, elle avoit bon appétit, la mâchoire s'abaiſſoit volontiers; on découvrit alors parfaitement la langue, elle la ſortit aiſément en dehors, & elle parut ſuffiſamment humectée, & ſur le côté couverte encore de petits ulceres. Elle ſentit en

même temps comme ſi une infinité de petits fils liés & ſerrés dans le dos ſe relâchoient ſans douleur. Au bout de quarante jours du commencement de la maladie, elle eſſaya & put monter & deſcendre l'eſcalier ; elle revint ainſi, & après s'être rétablie entiérement d'une maladie ſi compliquée & ſi redoutable, elle vécut encore en parfaite ſanté pendant trois ans conſécutifs.

Au reſte, durant le cours de cette maladie, l'eſprit ne fut jamais altéré ni l'urine changée, puiſqu'elle en rendit chaque jour une quantité proportionnelle d'une conſiſtance égale & aſſez naturelle. Dès qu'après les deux premieres ſaignées j'eus reconnu que la fievre étoit devenue au degré précis & modéré, qui paroiſſoit auſſi éloigné de ſa vîteſſe exceſſive que de ſon inſuffiſante lenteur, je me contentai de ſoutenir les forces par un régime doux & léger, & tâchai de détourner de la tête l'impétuoſité & l'abondance des humeurs, par des épipaſtiques appliqués aux pieds. On ſervit en divers temps deux ou trois lavements émollients pour lâcher le ventre trop ſerré ; on fomenta les parties roides & convulſées avec des liniments & des liqueurs relâchantes : je lui fis prendre

abondamment des tisanes adoucissantes & des émulsions de même qualité, auxquelles on ajouta ensuite de légers médicaments céphaliques & nervins ; & toutefois sur la fin de la maladie, je calmai les insomnies par des anodins & des narcotiques : une incommodité qui, dans cette occasion, fut d'un grand avantage, c'est quelques dents cariées qu'elle avoit par côté, & qui donnoient le moyen par leurs interstices de faire passer les aliments & les boissons, pendant tout le temps que les mâchoires resterent fortement resserrées. Tel fut succintement le traitement que j'employai.

§. 713. *Auparavant que d'entreprendre la curation, il faut connoître la cause particuliere des convulsions, (710.) & la partie premiérement affectée d'où elles tirent leur origine ; (710.) cela fait, on doit appliquer au plutôt les remedes propres à adoucir les matieres humorales âcres, à résoudre les concrétions des liqueurs, & à relâcher les parties convulsées ; de sorte qu'on guérit cette espece de convulsion en délayant, en relâchant, en adoucissant & en opérant la révulsion des matieres engorgées. On*

ne doit pas se fier pour leur usage au titre fallacieux d'antispasmodiques.

Après avoir établi aux *Commentaires* du §. 710. que les convulsions fébriles dépendent souvent de causes différentes, & même tout-à-fait opposées, il est clair qu'avant que de tenter la guérison, il convient nécessairement d'en avoir découvert la cause effective. On l'a déja dit, la trop grande replétion & le désemplissement excessif des vaisseaux produisent également des convulsions, & par conséquent les remedes requis pour le premier cas, deviennent totalement contraires, & souvent mortels dans le second. Il n'est pas moins essentiel de s'assurer de la partie primitivement affectée, & de décider si la cause du mal réside fonciérement dans le cerveau, ou si elle agit en des endroits fort éloignés, dont la lésion se communique au cerveau à la faveur des nerfs. Alors inutilement administreroit-on des remedes sur la tête : un émétique donné à propos, en évacuant & détachant l'amas de bile corrompue qui flotte dans l'estomac, détruit la cause des convulsions qui en proviennent & les guérit radicalement, tandis que lorsque la substance corticale du

cerveau est engorgée d'un sang abondant & imméable, le vomissement n'emporteroit pas les convulsions que son arrêt y fait naître; au lieu de soulager le malade, les efforts redoublés du vomissement pousseroient & accéléreroient manifestement une plus grande quantité de sang à la tête, & aggraveroient le mal. Or donc il faut s'attacher à discerner les signes qui distinguent la cause de chaque espece de convulsion, qui dénotent la partie où est son siege, & que nous avons détaillés fort au long. Ces notions prises, on doit en venir incessamment au choix des remedes convenables à la diversité des causes & compétents à la partie affectée. Ces conditions importantes sont d'une évidence manifeste dans le traitement particulier; car en général nous pouvons statuer que les remedes indiqués sont ceux qui *paroissent propres à adoucir les matieres humorales âcres, à résoudre les concrétions des liqueurs, & à relâcher les parties convulsées.* Selon cette regle, en exceptant cette espece de convulsion qui vient d'une déperdition extraordinaire des humeurs, ou d'une déplétion grande & subite des vaisseaux, les remedes qui remplissent les indications désignées sont utiles dans

tous les autres cas, pourvu qu'on sache différencier l'espece particuliere d'acrimonie, & le genre d'épaississement que contractent les liqueurs qui engouent les vaisseaux capillaires. Il faut considérer ces distinctions sous des rapports sans nombre. Dans les enfants qu'on allaite, le croupissement dans l'estomac & les boyaux de la partie caseuse coagulée, & sa dégénérescence en une acrimonie acide, est plus que suffisante pour procurer des convulsions, par la seule irritation de la membrane nerveuse de ces visceres. Le savon de Venise qui fond ces concrétions, les absorbants terreux qui pompent & émoussent les particules acides, les purgatifs & les émétiques légers, suivant l'urgence des cas, qui évacuent cette saburre prédominante, composent les remedes qui conviennent dans cette occasion. Mais lorsque des humeurs putrides existantes avant la fievre, ou formées en même temps ou par elle-même, sont ramassées & flottent dans les premieres voies, quels remedes plus excellents, plus efficaces que les purgatifs & les émétiques? Pourtant on peut se servir avec succès des acides qui s'opposent aux progrès de la putréfaction en cette derniere circonstance, tandis qu'ils

feroient viſiblement nuiſibles dans la ſuppoſition précédente. En parcourant les différentes cauſes aſſignées, il eſt aiſé de marquer l'application des remedes qui les combattent. Quand le ſang atteint d'un épaiſſiſſement inflammatoire, s'engorge dans les détroits des vaiſſeaux du cerveau, le traitement eſt différent ; de même que lorſque des humeurs froides & épaiſſes miſes en mouvement par la fievre s'embarraſſent & ſe déroutent dans les vaiſſeaux, comme il arrive dans les gens vieux & leucophlegmatiques. Le propre du ſpaſme eſt d'exciter en contraction les parties qui en ſont attaquées ; & à cet égard les relâchants ſont de la plus grande efficacité. Nous avons aſſez parlé de leur uſage & de leur utilité aux *Commentaires* du §. 164. & §. 234. article 3.

De ſorte qu'on guérit cette eſpece de convulſions en délayant, en relâchant, en adouciſſant & en procurant la révulſion des matieres engorgées. Qui ne ſait que les remedes délayants rendent les humeurs animales plus coulantes, plus méables, émouſſent preſque toutes les ſortes d'acrimonie, & en relâchant davantage les vaiſſeaux, font que la circuation devient plus aiſée ? De plus, ils

fournissent un véhicule abondant à l'urine & à la sueur, qui se filtrent & s'écoulent avec plus de facilité par leurs vaisseaux excréteurs. Tous les adoucissants, les décoctions faites avec des plantes émollientes, les émulsions farineuses, les huiles d'une qualité douce tirées par expression, les nourritures préparées avec l'orge, l'avoine & les légumes émollientes, produisent les mêmes effets ; car puisqu'ils suggerent au corps des particules liquides & d'un caractere doux, ils énervent & invisquent les matieres âcres quelconques, & assouplissent & relâchent en même temps les vaisseaux. Les remedes révulsifs sont ceux qui détournent de la tête & dérivent vers d'autres endroits la quantité & l'impétuosité des humeurs qui s'y distribuent. Leur action consiste à diminuer la résistance des vaisseaux où l'on les attire, & à augmenter la vîtesse des humeurs qui y circulent. A cet objet concourent éminemment les bains des pieds, les épipastiques, les frictions & les lavements adoucissants souvent réitérés.

En lisant les écrits des anciens Médecins, on est persudé qu'ils ont exactement tenu une méthode analogue à celle

qu'on vient de décrire pour guérir les convulſions. Il eſt facile de s'en aſſurer par les différentes citations que nous avons rapportées dans les *Commentaires* du §. 164. & §. 234. article 3. On lit dans deux endroits des ouvrages d'*Hippocrate* (*d*) (*e*), qu'on remédie aux convulſions en verſant abondamment de l'eau fraîche ſur la partie affectée, quoiqu'il ait dit un peu plus haut que le froid occaſionne des convulſions & des tétanos (*f*), & qu'il eſt abſolument contraire aux nerfs, au cerveau & à la moëlle de l'épine (*g*). Il ſembleroit que ce divin vieillard ſeroit en contradiction avec lui-même, & qu'on ne pût concilier tous ces paſſages; car perſonne n'ignore qu'en verſant de l'eau froide ſur une partie, on en reſſerre les vaiſſeaux & on condenſe le ſang. Ainſi il faudroit donc conclure que cette méthode eſt diamétralement oppoſée à celle que nous venons de tracer. Cependant il convient d'obſerver qu'*Hippocrate*, extrêmement

---

(*d*) Aphor. Sect. V. n° xxi. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 206.

(*e*) Ibid. n°, xxv. pag. 210.

(*f*) Ibid. n°. xvii. pag. 204.

(*g*) Ibid. n°. xviii.

circonspect & exact dans ses jugements & dans ses descriptions, avertit à l'endroit cité, que ce remede de verser de l'eau froide réussit seulement dans certaines occasions, comme dans le tétanos qui n'est point accompagné d'ulceres, qui attaque des jeunes gens dans un grand embonpoint, musculeux & au milieu de l'été. Par toutes ces circonstances & ces conditions, on voit qu'il ne prétend point qu'on aille communiquer un plus grand froid sans restriction à des parties atteintes de convulsions; mais il avance seulement, avec vérité & avec prudence, " qu'en y versant, toutes " choses étant égales, de l'eau froide, " on en chasse & retire la chaleur qui y " est concentrée (*h*) ". Car il est clair, par ce qui suit, qu'il attribue dans ce même cas la guérison plutôt à l'action de la chaleur qu'à celle du froid, puisqu'il ajoute bientôt après, que " la cha" leur fond & dissout les matieres fé" briles engorgées ". Cependant il pense dans un autre aphorisme (*i*), que cet effet provient de l'engourdisse-

(*h*) Aphor. Sect. V. n°. xx. Charter, Tom. IX. Part. II. pag. 206.

(*i*) Ibid. n°. xxv. pag. 210.

ment qui naît de l'eau froide, laquelle il suppose ralentir & diminuer le mouvement des nerfs. Effectivement, puisque les esprits animaux coulent avec impétuosité dans les nerfs des parties convulsées, n'est-il pas plausible d'inférer que cette méthode doit devenir certainement fort utile, dans les cas où les convulsions dépendent du mouvement déréglé des esprits, comme dans les personnes hystériques ? Ce n'est que par le trémoussement & par cette révolution générale de tout le corps que produit l'eau qu'on leur jette dessus, qu'on peut venir à bout de changer la direction & le flux des esprits & faire cesser les convulsions. On voit alors pareillement calmer tous ces accidents, en faisant flairer à la malade l'esprit de sel ammoniac, de castor & d'autres matieres semblables, qui secouent & irritent subitement & avec force les nerfs des narines. Pour exciter les convulsions hystériques, qu'*Hippocrate* regarde pour cela comme très-faciles à dissiper, ainsi qu'il a été remarqué au *Paragraphe* précédent, il suffit qu'il arrive un changement aux nerfs qui produise dans le *sensorium* commun, une disposition différente de celle qu'il avoit. Voilà pourquoi on fait cesser

souvent tout de suite les spasmes d'un caractere hystérique, en jettant de l'eau froide sur le visage de la malade. Il n'en est pas de même des convulsions qui surviennent dans les fievres, lesquelles demandent un traitement mieux suivi & plus méthodique.

On ne doit pas se fier pour leur usage au titre spécieux d'antispasmodiques. Les principes établis dans ce chapitre, démontrent clairement qu'il n'y a strictement aucun remede qui soit en réalité antispasmodique dans tous les cas. Ceux de ce genre les plus efficaces & les plus vantés ne produisent, suivant les circonstances, aucun effet; dans d'autres ils deviennent inutiles ou même nuisibles. Tout cela dépend de la cause d'où la convulsion naît. Les évacuations guérissent celles qui sont produites par une plénitude d'humeurs dans un jeune homme atteint d'une fievre aiguë, tandis que l'abondance modérée d'aliments restaurants obvie aux évacuations immodérées. Lorsque l'inflammation vive au cerveau accompagne une fievre aiguë & occasionne des convulsions, la saignée & les autres remedes antiphlogistiques propres à calmer la violence de la fievre, deviennent les plus efficaces &

les plus ſalutaires. *Hippocrate*, dont les obſervations ſont d'une certitude avérée, nous enſeigne que « quand les » convulſions précedent la fievre, celle-» ci en ſurvenant après les diſſipe ; mais » ſi elles ſont devancées par la fievre, » les convulſions l'aggravent & la re-» doublent (*k*) » ; & dans un autre endroit, « la fievre qui ſuccede à la con-» vulſion & au tétanos guérit ces mala-» dies (*l*), parce qu'elle énerve, atténue ou réſout les matieres fébriles, dont les qualités ſtimulantes, ou dont l'arrêt & la ſtagnation excitent les convulſions. (Vozez le §. 587.) C'eſt ainſi que dans l'hiſtoire circonſtanciée du tétanos, rapportée au *Paragraphe* précédent, on a vu le dix-neuvieme jour la fievre augmenter, & en même temps tous les autres ſymptomes diminuer & prendre la voie de la guériſon. *Sydenham* avertit(*m*) que les jeunes enfants ſont ſujets aux convulſions dans le premier temps de la

(*k*) Prædict. Lib. I. Comment. III. nº. CXXI. Charter. Tom. VIII. pag. 735.

(*l*) Coacar. Prænot. nº. CCCLVIII. & ex nº. CCCLIV. Charter. ibid. pag. 871.

(*m*) Aphor. Sect. IV. nº. LVII. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 171.

petite vérole & de la rougeole, avant que l'éruption se fasse, & que le mouvement de la fievre chasse vers l'habitude du corps les matieres varioliques recélées au centre, & qu'il en meurt un grand nombre pour en avoir entrepris la curation par des lavements souvent réitérés & d'autres remedes évacuants *(n)*. La raison en est visible, on affoiblit par ce moyen la fievre, dont l'activité doit favoriser & soutenir l'éruption des boutons varioliques & de la rougeole, puisque leur dépôt fini, les convulsions cessent. Tous ces exemples distincts justifient le genre de remedes compétents à chaque espece de maladie. Il est donc conséquent de conclure qu'on ne doit avoir aucune confiance à ceux qui portent spécieusement le nom d'antispasmodiques. Il vaut mieux préalablement avoir égard à la cause du mal, & ne rien déférer au titre fallacieux du remede. Car si on examine la classe entiere des antispasmodiques, on trouvera que la plupart sont absorbants, & qu'en cette qualité, on peut en faire usage contre les convulsions qui sont produites dans les enfants par des acidités sta-

(*n*) Differtat. Epist. ubi de variol. pag. 459.

gnantes dans les premieres voies. De ce nombre sont les poudres connues sous le nom de la Comtesse de *Kent*, les pierres précieuses, les perles, &c. Quelques-uns étant sans préparation, paroissent des remedes indifférents, sans énergie & sans vertu, comme la rapure d'ivoire, l'ongle d'élan, la corne de cerf, &c. Quand on les brûle & qu'on les réduit en forme de chaux, ils acquierent la facilité d'absorber les particules acides. Il est si à propos de différencier tous ces remedes, qu'il y en a d'autres qui sont excellents pour les convulsions hystériques, & nuiroient infailliblement aux convulsions fébriles à cause des qualités échauffantes & stimulantes dont ils sont éminemment doués. Ils seroient positivement funestes dans le cas d'un épaississement inflammatoire du sang ou d'une fievre violente; tels sont l'esprit de corne de cerf, d'ivoire, de sang humain, les sels volatils huileux, le castor, &c. Cependant il se trouve bien des occasions où il est important, quoique peu nécessaire, qu'un Médecin ordonne ces poudres absorbantes & ces prétendus spécifiques, où entre la poudre d'élan, d'ivoire, &c. ces remedes innocents & inutiles s'emploient sans risque comme sans succès:

en les prefcrivant, on contente les malades & les affiftants, on femble ne rien négliger & fatisfaire foigneufement à tout; enfin on ne fe trouve point, par ces précautions, en faute, lorfque, furtout à la Cour des Princes, d'autres Médecins appellés en confulte, viennent à en ordonner avec oftentation l'ufage, & en vantent pompeufement les effets. Dans quelque circonftance & dans quelle vue qu'on les prefcrive, gardez-vous d'avoir en eux plus de confiance qu'ils ne méritent, & de négliger, en attendant, les remedes véritablement effentiels, efficaces & indiqués, & enfin prenez garde de n'être point induit en erreur, & de ne point vous méprendre dans la découverte de la caufe des convulfions fébriles; ce n'eft que par fa connoiffance préliminaire qu'on peut parvenir à celle des remedes particuliers qui concernent chaque efpece de convulfions.

§. 714. *Mais fi on comprend que la tête eft l'endroit premiérement affecté, il faut s'en tenir à la curation décrite,* (§. 706.)

Dès qu'on eft affuré que la caufe de

la convulsion fébrile a son siege dans le cerveau, & que ce viscere se trouve primitivement lésé, les remedes évidemment indiqués sont ceux dont on fait mention dans la curation du délire fébrile. Voilà ce qui nous dispense d'en répéter ici l'exposition. D'ailleurs, quand l'inflammation acquiert une violence extraordinaire, la cure devient celle de la phrénésie, dont nous donnerons dans la suite un chapitre particulier.

CHAPITRE SIXIEME.

DE LA SUEUR FÉBRILE.

§. 715. *La sueur qui se déclare au commencement d'une fievre aiguë, & dont la cause est tant soit peu opiniâtre, dépend du relâchement & de la foiblesse des petits vaisseaux, de la vîtesse excessive de la circulation du sang, & de la facilité avec laquelle la partie aqueuse se sépare des autres principes du sang.*

ON a ci-dessus expliqué au §. 594. de quelle maniere la cause physique de la fievre surmontée, dissoute &

mise en mouvement par l'action de la fievre même, retient encore quelques qualités disparates & hétérogenes, ne devient point encore parfaitement conforme aux loix de la circulation, de sorte que plus propre à enfiler des vaisseaux excréteurs, elle sort du corps sous une forme sensible. Parmi ces évacuations dépuratoires, la sueur fournit la matiere d'une des principales. Celle qui se produit de cette sorte est certaine, très-salutaire, & peut être appellée critique. La sueur fébrile, qui est le sujet de ce chapitre, n'est que symptomatique, & jamais d'un bon pronostic, attendu qu'elle n'évacue que très-peu, ou presque rien de la cause physique du mal, quoiqu'elle dissipe beaucoup du véhicule ténu du sang. Il est très-rare de voir arriver une sueur critique au commencement de la maladie, parce qu'elle dénote les efforts de la nature victorieuse, qu'elle en est le produit & la marque, que la cause du mal est détruite & surmontée; elle ne se développe en conséquence pour l'ordinaire, qu'à la fin de la maladie, qu'elle termine heureusement.

Qu'on n'aille pas croire que par le commencement d'une fievre, nous pré-

tendions désigner cet instant préfix où le corps s'éloigne de l'état de santé, & où la lésion primitive de certaines fonctions constitue la maladie. Nous lui donnons une latitude plus remarquable, & nous entendons par-là une partie étendue du cours de toute la maladie, c'est-à-dire, l'intervalle de temps depuis son invasion jusqu'au développement manifeste de la coction des matieres morbifiques, ainsi qu'on l'a dit, d'après *Galien* (*o*), dans les *Commentaires* du §. 590. Le commencement de la maladie, pris dans cette acception, comprend souvent une grande partie de ce temps, qu'on appelle l'accroissement ou l'augmentation (voyez l'endroit cité) ; pendant tout ce temps la maladie empire, les fonctions naturelles se dérangent de plus en plus ; par conséquent quel bon effet peut-on espérer de la sueur qui se déclare alors, laquelle n'est produite que par la violence de la maladie qui surpasse les forces existantes de la nature ? En sorte que le commencement d'une fievre aiguë a une extension plus ou moins grande, qu'il est impossible

(*o*) De Crisib. Lib. I. cap. XVII. Charter. Tom. VIII. pag. 4.

de borner, selon que la fievre fait un cours plus ou moins vîte ou lent, & suivant que la cause physique est surmontée & élaborée par la fievre elle-même, plus ou moins facilement ou difficilement. Les fievres extrêmement aiguës parviennent tout de suite à leur comble, & passent avec célérité (*p*). Voilà pourquoi on a eu soin de noter, dans le texte de ce *Paragraphe*, qu'on entend parler d'une espece de fievre aiguë, *dont la cause est tant soit peu opiniâtre*, parce qu'il lui faut plus de temps pour obtenir une coction, pour atténuer la matiere fébrile & la rendre d'une mobilité requise pour enfiler les vaisseaux excréteurs; car si elle acquéroit un mouvement impétueux, elle détruiroit tout, crevasseroit les vaisseaux, & confondroit toutes les humeurs, sans leur permettre de prendre la route qui convient à chacune. Ce sont là les conditions essentielles que nous avons expliquées au §. 594. article 2. conformément à la doctrine d'*Hippocrate*, qui annonce que les sueurs critiques se développent (*q*) le

(*p*) Hippocrat. Aphorism. Sect. I. n°. VII. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 12.

(*q*) Ibid. Sect. IV. n°. XXXVI. pag. 158.

troisieme

troiſieme jour, le cinquieme, le ſeptieme, le neuvieme, le onzieme, le quatorzieme, le dix-ſeptieme, le vingt-unieme, le trente-unieme, le trente-quatrieme. Si on deſire à ce ſujet une diſcuſſion plus ample, on n'a qu'à conſulter les *Commentaires* du §. 741. qui traite des jours critiques. Eu égard à toutes ces circonſtances générales, il paroît qu'il y a des fievres vives & aiguës, dont la ſueur au troiſieme jour peut devenir critique & ſalutaire, tandis qu'il y en a d'autres en qui la ſueur qui ſe manifeſte le troiſieme, eſt purement ſymptomatique, parce qu'elle n'a été précédée d'aucun ſigne de coction, & que la matiere morbifique reſte encore dans toute ſa crudité. La ſueur critique ne doit donc ſe déclarer qu'après avoir été précédée par des ſignes d'une véritable coction; elle peut même n'arriver que quelque temps après. Tout cela, comme on voit, eſt conditionnel & relatif à la nature de la maladie, à ſa marche ou à la vîteſſe plus ou moins grande avec laquelle elle parcourt ſes périodes.

Or, la ſueur ſymptomatique peut provenir de trois cauſes; 1°. du relâchement des petits vaiſſeaux cutanés de

la tranſpiration, qui ſont obligés de céder par leur foibleſſe à la force d'impulſion des liqueurs ; 2°. de la vîteſſe de la circulation, qui fournit dans un même intervalle aux vaiſſeaux ſecréteurs & excréteurs une plus grande quantité d'humeurs ; 3°. de la ſéparation de la partie aqueuſe & ténue du ſang qui ſe dégage trop facilement de ſes autres principes. Ces cauſes peuvent ſe trouver ſéparément, ou ſe réunir & s'augmenter l'une par l'autre.

Un nombre d'expériences inconteſtables ne laiſſe aucun doute ſur la ſueur qui vient du relâchement des petits vaiſſeaux cutanés. Qu'un homme vigoureux & en ſanté, dépouillé de tout vêtement, entre dans un bain de vapeurs d'eau chaude, il ſera bientôt dégouttant de ſueur ; on l'éprouve ſouvent dans la cure du vice vénérien traité par les ſueurs. Quand le corps repoſant dans le lit & chargé de couvertures, nage au milieu, ſes propres vapeurs exactement retenues, il devient dans peu tout mouillé de ſueurs, tandis qu'au cœur de l'hiver, expoſé au plus grand froid de l'air, les pores ſe reſſerrent, les vaiſſeaux cutanés s'obliterent, à peine reſte-t-il une inſenſible tranſpiration, quoi-

qu'on s'adonne à des travaux rudes & continuels. Il s'enſuit delà qu'une foible ſueur prépare ſouvent & diſpoſe le corps à la moindre cauſe à des ſueurs abondantes, parce que la chaleur qui accompagne la ſueur, relâche beaucoup les vaiſſeaux de la peau. Nous pouvons citer pour exemple de cette aſſertion, l'obſervation ſuivante de *Tulpius*, qui concerne une jeune fille, « dont la mere » pendant la groſſeſſe avoit fréquemment éprouvé des ſueurs copieuſes à » la ſuite des occupations laborieuſes » qu'elle avoit entrepriſes. Les vaiſſeaux » cutanés de ſa fille furent durant ce » temps ſi fort dilatés & ouverts, qu'elle » devint preſque continuellement baignée de ſueur (*r*) ». Elle couloit ſi abondamment, qu'elle étoit obligée de changer trois ou quatre chemiſes par jour. Cette incommodité parvint enſuite à un point exceſſif : les vaiſſeaux extérieurs de toute l'habitude du corps étant toujours plus affoiblis par cette ſueur qui ne diſcontinuoit jamais, le mal dura & augmenta encore pendant plus de ſept ans, quoiqu'on ne négligeât rien, &

(*r*) Obſerv. Med. Lib. III. cap, XLII. pag. 257.

qu'on mît en usage les remedes les mieux indiqués.

Il est incontestable que la vîtesse de la circulation occasionne la fievre. Tout le monde sait qu'en s'appliquant à des exercices violents, le cours du sang s'accélere, même au cœur de l'hiver, au point d'exciter une sueur abondante.

De plus, la séparation de la partie aqueuse du sang d'avec ses autres principes, est regardée, avec juste raison, comme une cause immédiate de la sueur fébrile. Par un examen analytique, les Chymistes ont montré que l'eau forme la plus grande partie de la masse du sang, d'où il est possible de la dégager à la faveur d'un feu doux & léger : c'est pourquoi *Hoffman* remarque (*f*) que l'eau du sang est beaucoup plus facile à dissiper & à s'exhaler en vapeurs, que toute autre eau exposée au feu dans le même endroit, en pareille quantité, & renfermée dans un semblable vaisseau. Après avoir volatilisé l'eau, & desséché le sang à un feu léger, si on le met à un plus grand feu, il donne différents produits, d'où se sépare encore une grande

(*f*) Frid. Hoffman. Observ. Physico-Chymic. Lib. II. Observ. XXI. pag. 208.

quantité d'eau. Il s'ensuit delà, & à tous égards, que la masse du sang se trouve composée de beaucoup d'eau, dont une partie s'en dégage aisément, tandis que l'autre inhere davantage aux autres principes du sang, Il est vrai que ce mêlange & cette union ne sont pas égaux dans tous les hommes, & que la séparation de l'eau du sang n'est pas toujours aussi facile. Le sang tiré par la saignée, d'un homme laborieux & exercé journellement à un travail pénible, se condense tout de suite en un seul *coagulum*, forme une grosse masse solide, dont la partie aqueuse ne se sépare qu'en très-petite quantité, & souvent qu'après l'intervalle de plusieurs heures. Qu'on examine de même le sang d'une jeune fille, d'une vie délicate & sédentaire, sur le champ on voit séparer une grande quantité d'eau, dans laquelle nage un petit caillot de sang. Il est encore constant, & il résulte de la même cause, que les hommes robustes & exercés au travail, suent difficilement, & qu'il faut des occupations fortes pour provoquer en eux des sueurs, & l'on voit les jeunes filles, au plus léger mouvement du corps, dégouttantes de sueur ; la raison en est, que l'énergie

& l'action des vaisseaux & des visceres forts & élastiques resserrent, mêlent, pressent intimement, & réunissent davantage l'eau avec tous les autres principes qui constituent la masse du sang.

§. 716. *Si la sueur continue long-temps, elle dépouille le sang de son liquide délayant, épaissit le reste, occasionne des obstructions mortelles, parce que les délayants & les dissolvants ne peuvent ensuite réparer qu'avec peine le véhicule qui lui manque, ce qui devient la source de presque toutes les maladies aiguës.*

C'est cette grande quantité d'eau mêlée avec le sang, qui empêche la réunion & l'épaississement de ses autres molécules. L'interposition des particules d'eau le rend coulant & propre à rouler dans les derniers détroits des arteres. Nous avons dit au §. 117. que les globules du sang s'épaississent à mesure qu'ils se dessechent ou qu'ils manquent d'eau, & que leur épaississement se résout par l'intromission de nouvelles particules aqueuses, §. 132. Or donc, si la sueur se déclare & continue long-temps au commencement d'une fievre aiguë,

ſon véhicule délayant ſe diſſipe, & le reſte de la maſſe du ſang devient ſec, denſe & imméable, & par conſéquent très-diſpoſé à s'arrêter dans les petits détroits des vaiſſeaux artériels ; d'où s'enſuivent des obſtructions, des inflammations & d'autres maux fort dangereux. La plupart des Médecins ont été anciennement dans l'opinion que, dans les maladies aiguës, les ſueurs diſſipent la matiere morbifique, ſinon totalement, du moins en partie, & qu'elles diminuent toujours par-là la violence du mal. Ce qui les confirmoit dans ce ſentiment, c'eſt qu'ils voyoient que les miaſmes ſubtils de la peſte & de quelques autres maladies ſortoient par cette voie, & que d'autres moins conſidérables, qui naiſſoient de la ſuppreſſion de la tranſpiration, guériſſoient heureuſement en la rétabliſſant. Suivant cette idée, ils ſe mettoient peu en peine de diſſiper le véhicule le plus ténu du ſang, parce qu'ils s'imaginoient de lui en ſubſtituer aiſément un nouveau à la faveur d'abondantes boiſſons aqueuſes. Il eſt vrai qu'on peut, par leur moyen, rendre le ſang des veines où elles pénetrent, plus limpide & plus coulant ; mais il devient très difficile de réſoudre & de

diviser ainsi les épaississements du sang, formés par la vivacité de la maladie & par la dissipation de son véhicule; la difficulté d'écarter ses globules, de procurer l'intromission des particules aqueuses dans leurs intervalles, est quelquefois entiérement impossible. Elle vient de ce que le sang dépourvu de sa sérosité, sec, dense & imméable, s'arrête dans les détroits des vaisseaux artériels, où les délayants aqueux ne peuvent pas presque pénétrer; & d'ailleurs la cohésion & l'épaississement des molécules humorales sont souvent parvenus à un tel degré, que l'eau ne peut plus s'insinuer entr'elles, sur-tout lorsqu'elles ont pris une consistance presque polypeuse, & que leur tenacité ne les rend plus susceptibles de résolution. Nous voyons, par exemple, que le sang récemment tiré des veines, se délaye aisément dans l'eau tiede; mais une fois que le caillot est formé, il n'est pas possible d'en entreprendre une résolution parfaite, & de le faire redevenir aussi fluide qu'il étoit auparavant. Voilà pourquoi, dans bien des maladies aiguës, on boit une grande quantitéd'eau, sans soulagement & sans effet. L'urine claire & ténue que les malades font souvent en abondance, prouve

clairement que l'eau qu'ils prennent ne ſe mêle point parfaitement avec le ſang, qu'elle s'en ſépare tout de ſuite, qu'elle ne fait peut-être que gliſſer & s'échapper par les couloirs de l'urine ; en ſorte que les ſels & les huiles du ſang acquierent une plus grande acrimonie par la vîteſſe de la circulation, qu'ils ſont retenus dans les vaiſſeaux, (voyez le §. 100.) qu'ils y ſéjournent davantage, lui communiquent une denſité plus inflammatoire, & le rendent toujours moins propre à ſe mêler avec l'eau, & moins compatible & conciliable avec les liqueurs aqueuſes. D'où s'enſuivent bientôt des délires, des aſſoupiſſements, des convulſions & des péripneumonies mortelles, occaſionnés par la deſtruction des petits vaiſſeaux, par leur obſtruction, ſuite ordinaire de l'imméabilité du ſang, & par la léſion des principales fonctions qui forment ces maladies. Que réſulte-t-il delà, ſinon qu'on a les mêmes dangers à craindre, quand le ſang eſt privé de ſon véhicule par des ſueurs abondantes ? Or, ces accidents fâcheux paroiſſent encore plus redoutables, lorſqu'on excite les ſueurs dans les maladies aiguës au moyen de remedes échauffants, âcres & incendiaires, comme la

thériaque, le safran, les sels volatils huileux, &c. Bien plus, ce qui met le comble à l'aveuglement, il arrive fréquemment que les malades qui ont pris de semblables remedes, se privent entiérement de boire, dans l'appréhension d'en diminuer l'efficacité ou d'en empêcher l'action. Tous les sages avertissements que *Sydenham* donne à ce sujet dans ses ouvrages, mérite d'être lus avec une grande attention. Animé d'un zele véritable & dégagé de tout préjugé, il a osé le premier, & presque tout seul, décrier cette méthode funeste, en montrer les dangers par des raisonnements plausibles & concluants, & établir une conduite opposée, comme la seule conforme aux loix de l'économie animale & de la raison.

§. 717. *On doit donc toujours l'arrêter au commencement, à moins qu'on ne soit assuré que la matiere morbifique a acquis une ténuité assez grande pour se dissiper avec les premieres sueurs.*

S'il est vrai, suivant les expositions précédentes, que la sueur qui se déclare au commencement des fievres soit nuisible, il faut visiblement en in-

férer, qu'on doit se hâter de l'arrêter. Effectivement la matiere fébrile n'est pas si-tôt suffisamment préparée ; & puisqu'il semble nécessaire qu'elle soit élaborée & rendue mobile & plus ténue par l'action même de la fievre, réduite à un juste degré de modération, n'est-il pas clair que manquant de ces conditions essentielles, elle ne paroît pas propre à sortir heureusement par cette voie. Cette vérité de pratique est scellée par l'autorité de la plupart des anciens Médecins. « La » sueur, dit *Hippocrate*, qui se développe » avec la fievre dans une maladie aiguë, » est incontestablement mauvaise (*t*) ». *Celse*, en parlant de la sueur, apprend qu'on l'excite de deux manieres; « par une » chaleur seche ou par le bain (*u*) ». A l'égard du premier moyen, il avertit de ne s'en point servir, « ni même du » second, tant que la fievre continue à » sévir vivement, & tant qu'il y a des » crudités dans le corps (*x*) ». Il ajoute dans une autre endroit, que la fievre

(*t*) Coac. Prænot. n°. DLXXIV. Charter. Tom. VIII. pag. 885.

(*u*) De Medic. Lib. II. cap. XVII. pag. 93.

(*x*) Ibid.

étant finie ou sur son déclin, si on distingue les indices d'une sueur prochaine, " il faut alors donner au ma-
" lade une boisson d'eau tiede, dont
" l'efficacité est complette quand la
" sueur se déclare, & se répand éga-
" lement sur tous les membres ; c'est
" pourquoi il est d'une précaution con-
" venable, que le malade reste modéré-
" ment couvert, qu'il ne sorte point ses
" mains hors du lit, qu'il ne découvre
" ni les pieds ni les jambes, parce que
" quand la fievre est considérable & la
" chaleur proportionnellement vive, le
" malade fatigué des couvertures qui
" l'accablenr, s'allege & s'empresse mal
" à propos de les diminuer (*y*) ". Voyez touchant ce sujet ce qu'on a dit aux *Commentaires* du §. 594.

De cette regle générale, il faut cependant excepter les maladies dont la matiere fébrile a déja acquis dans ce premier temps une ténuité, & une mobilité suffisantes pour se dissiper par les premieres sueurs : en ce cas, les remedes sudorifiques conviennent, & réussissent dès le commencement même de la maladie. Car *Sydenham* si exact sur ce point,

(*y*) De Medicin. Lib. III. cap. VI. pag. 130.

lui qui improuve ſi fort l'uſage des ſudorifiques dans le traitement des autres maladies, avertit néanmoins qu'ils ſont d'une (z) grande utilité dans les maladies peſtilentielles. Il faiſoit prendre alors aux malades un bol ſudorifique composé avec la thériaque, l'électuaire d'œufs, le ſafran &c. delayés dans une eau diſtillée aromatique : enſuite il obſervoit qu'on couvrît bien les malades, & les ſueurs étoient bientôt provoquées : voilà quelle étoit ſa méthode favorite. Lorſque le vomiſſement empêchoit de donner au malade ces ſudorifiques, & les faiſoit rejetter après les avoir pris, il ſe contentoit d'augmenter les couvertures du malade, d'en ſolliciter la ſueur par ce ſeul moyen, qui, en ſe développant, calmoit & emportoit le vomiſſement. Or, quand la ſueur étoit déclarée, il la ſoutenoit durant vingt-quatre heures par une boiſſon délayante, légérement aromatique, & ranimoit les forces abbattues du malade, par des bouillons convenables. Il remarque à ce ſujet que vers les dernieres heures ou ſur la fin de la ſueur, l'humeur qui tranſpiroit du corps, en ſortoit d'une maniere plus naturelle,

---

(z) Sect. II, cap. 11. pag. 146. & ſeq.

presque critique, fort abondante & avec un soulagement sensible. Voyez ce qu'on a dit à cet égard dans les *Commentaires* des §. 598. 634. 659. Dans la maladie surprenante qu'on a appellée fievre éphemere d'Angleterre, ou sueur britannique, dès l'invasion de la maladie, les malades sentoient sur tous les membres une chaleur extrême, comme d'un vent brûlant, à laquelle succédoit bientôt une sueur si copieuse, qu'elle couloit avec une abondance excessive (*a*), & si essentielle, que lorsqu'on venoit à l'intercepter, c'étoit fait du malade, qui trouvoit dans son arrêt, une mort prompte : ceux en qui elle se soutenoit abondamment pendant vingt-quatre heures, étoient plutôt exempts de péril, & plus assurés de guérison, laquelle devenoit douteuse ou difficile à obtenir quand la sueur finissoit avant ce terme, ou couloit avec modération; d'autres fois par ce seul défaut, le mal dégéneroit en d'autres maladies d'une nature dangereuse ou d'une curation très-longue. La sueur britannique, en attaquant d'une façon soudaine & imprévue des personnes auparavant en santé, ne

(*a*) Joh. Caji, de Ephem. Britann. pag. 23.

leur donnoit pas le temps de se couvrir suffisamment & assez vîte; aussi leur meilleur parti étoit de s'aller mettre incontinent au lit (*b*); voilà l'avantage qu'avoient ceux qui s'y trouvoient dès le premier instant de son invasion: ils y restoient soigneusement couverts, avoient l'attention de n'en sortir que le visage, & de ne remuer ni les pieds ni les mains. Bien plus, quand cette furieuse & étrange maladie attaquoit deux personnes couchées ensemble, on ne devoit pas leur permettre de changer de lit, & ils étoient forcés & nécessités de souffrir sous les mêmes couvertures & d'essuyer l'une & l'autre ces sueurs énormes, quelqu'incommodité qu'il en resultât (*c*). A mesure que les symptomes empiroient, & principalement lorsque le mal étoit parvenu à son état de vigueur, les malades déliroient ordinairement; dès-lors ceux qui les servoient, veilloient à tous leurs mouvements, & prenoient garde exactement, qu'ils ne découvrissent aucune partie de leur corps, parce que cette faute étoit suivie de la mort. Ni l'envie d'aller à la selle, ni le besoin de

---

(*b*) Ibid. pag. 128.
(*c*) Ibid. pag. 108.

rendre l'urine, ne paroissoient point des raisons suffisantes pour se dresser sur le lit : ils faisoient toutes ces choses sans changer presque de place & sans relever les couvertures (*d*) ; tant il étoit essentiel de ne point interrompre ou supprimer les sueurs, puisque l'expérience démontroit que leur suppression étoit bientôt après suivie de l'enflure & de la couleur livide de la peau, où les malades sentoient dans toute la circonférence comme une infinité de piquures d'épingles, & les exposoient incessamment à un péril imminent de mort.

Ce sont donc là les seules maladies où l'on peut regarder comme d'un bon signe, les sueurs qui se manifestent dès le commencement des maladies, car elles deviennent toujours funestes dans les autres maladies aiguës. Il n'y a que l'expérience & une observation éclairée & constante, qui puissent faire découvrir le caractère particulier de ces maladies épidemiques, enseigner la méthode curative qui leur convient, & les faire excepter de la regle générale établie. Il en sera encore question à l'article des maladies épidémiques.

(*d*) Ibid. pag. 128.

§. 718. *On l'arrête en se levant sur le lit, en s'y asseyant, en diminuant la quantité des couvertures, en y introduisant un air plus froid, en se privant de toutes les choses chaudes & échauffantes, en prenant souvent une boisson douce, copieuse & un peu froide, afin de restituer vîte au corps ce qu'il a perdu, & de réprimer le mouvement excessif de la circulation,* (102. *jusqu'à* 106.)

Après avoir avancé que cette sueur prématurée qui se déclare dans les premiers temps des maladies fébriles, est immanquablement mauvaise & nuisible, examinons les moyens salutaires pour l'arrêter avec sûreté.

En se levant sur le lit, en s'y asseyant &c. Les malades qui suent dans le lit bien couverts, ont tout le corps baigné & humecté de vapeurs chaudes & aqueuses qui le relâchent & l'affoiblissent considérablement. Or, s'il est incontestablement vrai, ainsi qu'il a été prouvé au §. 715, que la foiblesse & le relâchement des capillaires cutanés soient les causes principales de la sueur fébrile, ne s'ensuit-il pas que de rester constamment dans le lit, c'est main-

tenir & augmenter la cause de la sueur? C'est pourquoi *Sydenham*, pour éviter les sueurs prodigieuses qui se manifestent au commencement des petites véroles, defend que les malades restent couchés pendant le jour, & exige qu'ils soient seulement assis sur le lit (*e*). Cependant il n'y a aucun Médecin prudent & tant soit peu versé dans son art, qui ose conseiller à un malade tout en sueur de se lever sur le champ du lit, & de s'exposer sans se couvrir, à un air plus froid. Ce seroit la témérité & l'imprudence la plus grande que l'on puisse commettre, puisqu'on voit journellement, & qu'on a démontré avec évidence, la suite & la grandeur des maladies qu'occasionne un froid subit à une personne échauffée & suante, §. 118. Il y a des moyens d'éviter sans risque tous ces redoutables accidents; il faut s'alléger peu à peu, diminuer petit à petit le poids des couvertures ou le resserrement des habits dont on est accablé, & la sueur se ralentit & passe insensiblement. Après qu'elle a presque cessé, les malades reprennent les mêmes couvertures dont ils ne sont plus incommodés, & s'asseyent

(*e*) Dissert. Epistol. pag. 446. & alibi sæpius.

ſur une chaiſe ; ou ſi leur foibleſſe ne leur permet pas de quitter le lit, ils s'y aſſeyent, pourvu qu'ils aient la précaution de ſe revêtir ſuffiſamment. On obvie par-là à tous les inconvénients qui pourroient s'enſuivre d'un manque de ſoins, & d'un air un peu trop froid, qu'on reſpire ſans danger, & dont la température calme la trop vive chaleur. Car on a déja inſiſté à prouver qu'un air renfermé, & qu'un ſéjour trop long dans le lit, eſt abſolument nuiſible & préjudiciable aux perſonnes qui y reſtent trop long-temps, ſous le prétexte de la fievre. (Voyez le §. 698.) Car ce même moyen concourt également à calmer le mouvement exceſſif de la circulation, qui devient encore une autre cauſe de la ſueur fébrile, laquelle diminue inceſſamment, en ralentiſſant la vîteſſe du mouvement de la circulation des liqueurs, (715.) ainſi qu'on l'a ſolidement établi dans les *Commentaires* du §. 610. D'ailleurs, il ne faut pas croire que cette méthode propoſée pour arrêter les ſueurs au commencement des maladies, ſoit d'une pratique nouvelle, *Æginette* en fait l'éloge, & en parle comme des remedes uſités dans la plus haute antiquité. « Lorſque les ſueurs, dit-il, ſe déve-

» loppent trop abondamment, on peut
» les modérer en ôtant une partie des
» couvertures, & en essuyant soigneuse-
» ment le corps ; car leur grande profu-
» sion affoiblit considérablement, & en-
» traîne des défaillances & des syncopes.
» Alors on doit rendre les couvertures
» légeres, faire respirer au malade un
» air un peu froid, l'induire en un som-
» meil doux, & rafraîchir l'air au
» moyen d'un ventilateur (*f*) ».

En se privant de toutes les choses chaudes & échauffantes, soit qu'elles le soient par nature, ou qu'elles en aient acquis la propriété ; étant introduites dans le corps, elles augmentent les causes de la chaleur, & excitent par conséquent la sueur. Toutes les personnes qui se trouvent dans un atmosphere chaud suent très-facilement. C'est pourquoi tous les remedes aromatiques, âcres & stimulants, jouissent d'une vertu sudorifique, laquelle se développe davantage, lorsque la disposition actuelle du corps détermine leur action & le cours des humeurs vers la peau : ce qui arrive principalement quand on donne ces remedes à des malades couchés dans leur lit,

(*f*) Lib. II. cap. XLVI. pag. 22. versâ.

exactement couverts, dont le corps nage dans les vapeurs chaudes qui en émanent.

En prenant souvent une boisson douce, copieuse & un peu froide, qui restitue à la masse du sang la sérosité copieuse que les sueurs fébriles ont dissipée. Il est du moins nécessaire que la boisson dont on use soit d'un caractere doux & d'une nature innocente, afin qu'elle ne puisse pas être capable de causer la moindre irritation, & d'accélérer tant soit peu le mouvement de la circulation. On doit à cet égard choisir par préférence une boisson un peu froide à une chaude, parce qu'il est visible qu'étant chaude, elle tend à augmenter les sueurs ou à les entretenir. Voilà pourquoi *Sydenham*, persuadé de la nécessité de continuer pendant vingt-quatre heures les sueurs pour parvenir à guérir les fievres pestilentielles, ordonne de faire boire souvent le malade chaudement, afin de soutenir les sueurs qui sont déja manifestées, & qui coulent abondamment. Véritablement il paroît dangereux de donner à une personne en sueur des boissons froides, glacées & copieuses; on risque que le grand froid ne condense le sang,

qui devient d'autant plus diſpoſé à contracter des épaiſſiſſements, que les ſueurs ont déja diſſipé la partie la plus conſidérable de ſon véhicule aqueux. Une attention eſſentielle conſiſte à préſenter ſouvent à boire au malade,mais peu chaque fois ; car s'il en prend une trop grande quantité, elle dérive incontinent vers la peau, & ſort preſque ſans s'arrêter par ſes tuyaux excréteurs, humectés, élargis & ouverts.

Afin de réprimer le mouvement exceſſif de la circulation. Tel eſt l'ordre & le méchaniſme de l'économie animale ; les ſecrétions & les excrétions deviennent, toutes choſes étant égales, d'autant plus conſidérables, que les humeurs qui les fourniſſent, affluent aux organes qui les ſéparent,en plus grande abondance. Delà il eſt facile d'inférer que le mouvement exceſſif de la circulation, en accélérant l'écoulement des liqueurs dans tous les couloirs, augmente les ſueurs, ſi les tuyaux ſecréteurs s'en trouvent libres & ouverts. En comparant les moyens que nous venons d'expoſer, il eſt sûr qu'on parviendra à ralentir la vîteſſe des liqueurs,& à modérer le mouvement de la circulation. (Voyez le §. 610.)On a déja

expliqué dans les *Paragraphes* cités, les remedes qui concourent à cet effet, & la meilleure maniere de s'en servir.

Cependant nous avons en outre assigné parmi les causes de la sueur, (§. 715.) le relâchement & la foiblesse des petits vaisseaux; & il est évident que les remedes jusqu'ici décrits, sont insuffisants pour les corriger, ou ne semblent y coopérer que d'une façon insuffisante & indirecte. Il convient donc de recourir à une méthode curative, expresse & appropriée. Or, un air un peu froid resserre modérément les vaisseaux qui sont trop lâches & dilatés; & leur constriction légere, qui n'est autre que le recouvrement de leur force naturelle & de leur élasticité, bride leur orifice, oppose plus de résistance à la colonne des fluides qui y abordent, & retarde le cours ou appaise la vîtesse de la circulation. Dans cette intention, les anciens Médecins ont laissé dans leurs ouvrages l'énumération des moyens usités de leur temps, qu'ils appliquoient extérieurement sur la circonférence du corps, pour fortifier & resserrer les pores cutanés, trop lâches & affoiblis. On en trouve plusieurs dans *Æginette* (*g*). Il

---

(*g*) Lib. II. cap. XLV. pag. 22. versâ.

conseille à ce sujet de frotter le corps avec des matieres grasses & onctueuses qui bouchent les conduits extérieurs de la peau, & empêchent l'issue de l'humeur qui transpire. On sait effectivement que les athletes, avant que d'entrer en lice, avoient soin de s'oindre la surface du corps avec des substances grasses & huileuses, afin que les mouvements violents & redoublés de leurs membres n'excitassent des sueurs trop copieuses. C'est pourquoi *Celse* dit que « lorsque la sueur est abondante, il faut » resserrer & fortifier la peau avec du » sel commun ou du nitre mêlés avec » l'huile ; tandis que quand la sueur pa- » roît peu considérable, il suffit de » frotter la circonférence du corps avec » de l'huile simple ; au lieu que dans » une forte sueur, on doit employer un » vin rude, dans lequel on a fait bouillir » des feuilles de roses, de mélisse ou de » myrte (*h*) ». Observez néanmoins qu'il y a beaucoup de gens qui ne sauroient supporter l'application de ces matieres grasses, sans s'exposer à des érysipeles, & qu'il est préférable en ce cas de se servir, selon le conseil d'*Æginette*, de

(*h*) De Med. Lib. III. cap. VI. pag. 133.

de poudres aſtringentes, qu'on leur répand ſur le corps, ou de fomentations faites avec des décoctions aſtringentes, dont on les couvre à l'extérieur. A la vérité ces moyens ſont pénibles, longs & ſouvent peu praticables; de plus, leurs effets ne deviennent pas toujours ſalutaires & aſſurés: à quoi ſert d'obſtruer & de reſſerrer les pores de la peau pour arrêter la ſueur, tandis que le cours des humeurs reſte vivement accéléré, & que cette méthode tend à intercepter l'humeur de l'inſenſible tranſpiration? Ces moyens néanmoins ſe reſſentent de leur vétuſté, & deviennent de jour en jour moins uſités, parce qu'on à d'autres remedes dont on a déja fait mention, qui ſont d'une plus grande efficacité, & d'un uſage moins difficile & plus propre à arrêter les ſueurs fébriles. On lit cependant dans les écrits des Médecins, bien des obſervations favorables qui conſtatent leur utilité. Il y a une maladie populaire qui regne fréquemment chez les Bengales, laquelle conſiſte dans des ſueurs extraordinaires, qu'on ne vient à bout de modérer, qu'en répandant, ou, pour mieux dire, qu'en couvrant le lit des malades de ſemences de lin. La ſueur qui les pénetre y déve-

loppe un mucilage fin, gluant & tenace, qui s'applique exactement ſur l'habitude du corps, en bouche les pores & en arrête la ſueur (*i*).

Au ſurplus, on obſerve une autre eſpece de ſueur qui ſe manifeſte à la fin des maladies de long cours; ceux encore qui ont le bonheur d'avoir échappé à des fievres longues,& qui ſe trouvent dans une foibleſſe & un épuiſement extrêmes, y ſont encore ſujets. *Sydenham* remarque fort à propos, que ces ſueurs ſe déclarent préférablement après des évacuations & des pertes conſidérables, ſur-tout quand les malades qui les ont eſſuyées ne ſont pas naturellement doués d'une conſtitution robuſte (*k*). Dès qu'ils ſont tant ſoit peu couverts dans leur lit, ils commencent à être mouillés de ſueur, laquelle coule enſuite avec profuſion. La continuité de cet accident entraîne une grande foibleſſe, une émaciation entiere, & ſouvent le dépériſſement & le maraſme. *Sydenham* donnoit à ces malades, matin & ſoir, « cinq ou » ſix cuillerées de vin vieux de Malaga,

(*i*) Lettres curieuſes & édifiantes des Miſſions étrangeres, &c. Tom. XV. pag. 414.

(*k*) Sect. V. cap. 11. in fine, pag. 291.

„ dont l'usage prolongé quelque temps, „ ranimoit vîte les forces languissantes „ du corps, & en dissipoit les sueurs „ accablantes (*l*) „. J'ai vu dans de semblables occasions, réussir parfaitement une infusion de sauge préparée dans le vin, qu'on leur faisoit également prendre matin & soir. Il est constant que ce remede est bien indiqué en ces cas, & que quand même on ne viendroit point à bout de dissiper les sueurs, il ne sauroit préjudicier en aucune maniere; sa dose est de deux cuillerées, qu'on réitere deux fois le jour, toutes les fois que les sueurs nocturnes viennent de foiblesse & menacent d'une consomption prochaine. Personne n'ignore que les porte-faix & les crocheteurs se trouvant dévorés par une soif ardente & baignés de sueur à la suite d'exercices violents, ont coutume d'avaler tant soit peu d'eau-de-vie, & de boire pardessus, pour étancher leur soif, une boisson aqueuse ou du vin trempé dans beaucoup d'eau. L'expérience leur a appris que, sans cette eau-de-vie bue tout premiérement, la boisson qu'ils prennent après, bien loin de les désaltérer & de

(*l*) Ibidem.

les rafraîchir, ſe diſſiperoit incontinent par les ſueurs, tandis que par ce moyen elle eſt retenue, humecte le ſang & reſtaure le corps. Concluons delà, que les liqueurs ſpiritueuſes, dans bien des circonſtances, ſont d'un uſage excellent & ſalutaire pour arrêter les ſueurs qui proviennent de l'appauvriſſement du ſang & du relâchement des vaiſſeaux cutanés.



CHAPITRE SEPTIEME.

DE LA DIARRHÉE FÉBRILE.

§. 719. *Les matieres de la diarrhée ſont les mucoſités, la lymphe, les glaires, le pus, la ſanie, le ſang, les humeurs des narines, de la bouche, du goſier de l'œſophage, de l'eſtomac, du foie, de la véſicule du fiel, du pancréas, des inteſtins, du méſentere ; les cauſes doivent être imputées à l'augmentation des forces expultrices ou des agents moteurs qui les pouſſent dans les inteſtins, dont les contractions deviennent trop foibles, & dont les vaiſſeaux abſorbants ſont tellement bouchés, que rien ne peut entrer dans leur orifice.*

QU'EST-CE que la diarrhée ? C'eſt l'éjection (διαῤῥοια) fréquente des matieres excrémentitielles par le fondement ; c'eſt, pour mieux dire, leur écoulement immodéré, (ἀπὸ τοῦ διαῤῥέειν) car, ſtrictement parlant, ce n'eſt qu'en ce ſens & ſous cette dénomination qu'on le prend communément en Méde-

cine. La plupart des personnes en parfaite santé rendent assez souvent des excréments figurés, quoique mous, & ils peuvent garder long-temps le ventre lâche & humide, sans que leur santé en souffre aucune altération. *Hippocrate*, le plus grand observateur, remarque avec justesse, que les qualités & la consistance des excréments changent avec l'âge. « Ceux, dit-il, qui ont le ventre » lâche & humide pendant la jeunesse, » l'ont serré & dur dans la vieillesse, & » les jeunes gens qui sont constipés, » rendent, étant vieux, des déjections » molles (*m*) ». Il n'a pas regardé la laxité & l'humidité du ventre dans la jeunesse comme un vice de constitution, ni comme un état maladif, puisqu'il affirme en un autre endroit, que « ceux » qui étant jeunes ont le ventre lâche & » aisé, paroissent plus heureusement » conformés, & possedent une santé » plus ferme que les autres sujets à des » constipations (*n*) ». En sorte que le relâchement & l'humidité du ventre ne suffisent pas pour constituer la diarrhée,

(*m*) Aphor. Sect. II. n°. xx. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 60.
(*n*) Ibid. n°. LIII. pag. 89.

& qu'il faut encore ſuppoſer & admettre en même temps une fréquente éjection, ayant égard toutefois au tempérament de chacun, qui influe ſi fort ſur cette excrétion abondante dans tous les hommes, où elle differe ſingulièrement. Il y en a un grand nombre qui, en état de ſanté, vont chaque jour pluſieurs fois à la ſelle, d'autres une fois ſeulement, d'autres enfin plus rarement. La diarrhée donc conſiſte à y aller plus fréquemment que de coutume & d'une maniere liquide. Lorſque ces ſelles fréquentes & liquides ſont accompagnées d'une douleur conſidérable, elles forment la *dyſenterie*, qui n'eſt autre choſe que la difficulté d'aller à la ſelle. *Celſe* appelle cette maladie *tranchées* (o), & bien d'autres Auteurs qui ont adopté ces idées, ne lui donnent le nom de dyſenterie, qu'autant que les inteſtins ſont ulcérés, ou que les ſelles ſont ſanglantes, comme on le reverra encore en pluſieurs autres endroits. (§. 721.) Quand les aliments qu'on a pris ſortent par le fondement, ſans avoir preſque ſouffert aucun changement, on qualifie cette affection du terme de « lienterie,

(o) De Medicin. Lib. IV. cap. xx. pag. 224.

» λειεντερία ou foiblesse des intestins (*p*),
» qui les rend impropres & incapables
» de retenir les matieres alimentaires
» que l'on a prises, & de les rendre
» presque intactes & sans aucune élabo-
» ration ». Ce vice dépend du relâchement & d'un état, ce semble, de paralysie des fibres de l'estomac & des intestins. Cette derniere maladie peut être comprise sous le nom général de diarrhée, comme l'espece est contenue dans le genre. Elle a beaucoup de rapport à la *passion cœliaque*, qui en differe pourtant, en ce que les matieres alimentaires qui ne sont point chassées du fondement sans changement & sans coction, quoique d'une maniere claire & liquide, & dans laquelle le *chyle* naturellement devroit être absorbé & passer dans les orifices des vaisseaux lactés avant l'expulsion des excréments, « sortent néan-
» moins par le fondement (*q*), mêlées
» & confondues ensemble ». Malgré cette définition, exactement adoptée par plusieurs Auteurs, l'affection cœliaque a une plus grande extension. Suivant la description qu'on en trouve dans

(*p*) Ibid. cap. XVI. pag. 226.
(*q*) Boerhaav. Institut. Medic. § 813.

Aretée, elle ne differe de la lienterie que par le degré d'intenſité. Dans celle-ci les aliments ſont expulſés par le fondement, peu de temps après avoir été pris, dans leur crudité, & avant que de ſubir aucun changement, tandis que dans la paſſion cœliaque, « la chaleur » du corps diſſout & rend les ſubſtances » alimentaires liquides, ſans leur faire » acquérir aucune eſpece de coction, » ſans leur attribuer aucune qualité ani- » male, & les laiſſe à demi préparées » & avec un commencement imparfait » d'aſſimilation (*r*) ». En parlant de la curation de cette maladie, il s'exprime cependant en un autre endroit de la maniere ſuivante : « On appelle communé- » ment paſſion cœliaque, cette affection » dans laquelle l'eſtomac atteint d'une » grande foibleſſe, eſt incapable de di- » gérer les aliments que l'on prend, » leſquels coulent du fondement ſous » une forme liquide ſans coction, ſans » changement, cruds, ineptes à toute » aſſimilation, & conſéquemment à la

(*r*) De cauſ. & ſign. morbor. diuturn. Lib. II. cap. VII. pag. 58.

„ nutrition du corps (*ſ*) „. Or, cette définition convient parfaitement à la lienterie, dont *Celſe* différencie la paſſion cœliaque dans des termes énergiques, qui ne laiſſent aucune équivocité, & qui en donnent véritablement une idée tout-à-fait différente. “ La mala-
„ die, dit-il, que les Grecs ont ainſi
„ dénommée, κοιλιακὸς, réſide ou a ſon
„ ſiege à l'orifice ou à l'iſſue de l'eſto-
„ mac ; ſa durée eſt ordinairement lon-
„ gue, le ventre devient tendu, ſenſible
„ & fort douloureux, rien ne paſſe par
„ le fondement que peu de vents, les
„ extrêmités du corps ſont froides, & la
„ reſpiration eſt très-difficile (*t*) „. A ces deſcriptions diverſes & méconnoiſſables, plus propres à égarer qu'à inſtruire, a ſuccédé une définition préciſe, à laquelle tous les Médecins adherent actuellement. Il eſt conſtant & généralement avéré que, dans la paſſion cœliaque (*u*), les aliments reçoivent un

---

(*ſ*) De Curat. morbor. diuturn. Lib. II. cap. VII. pag. 132.

(*t*) De Medicin. Lib. IV. cap. XII. pag. 220.

(*u*) Gorræi Defin. Medic. pag. 322.

principe de coction, qu'ils restent plus long-temps qu'il ne faut dans l'estomac, & qu'ils ne sont pas si tôt chassés du fondement que dans la lienterie, où ils sortent tout de suite après avoir été avalés, & où ils paroissent fonciérement dans un état de crudité si manifeste, qu'on reconnoît clairement la qualité naturelle des aliments. Il résulte donc qu'en ce sens la passion cœliaque peut proprement être regardée comme une espece de diarrhée.

Pour en juger avec connoissance, il y a trois considérations essentielles à faire. La premiere concerne la diversité des matieres qu'on rend par le fondement; la seconde, les endroits d'où elles dérivent, &, ce qui est la même chose, où ces humeurs se filtrent & se séparent naturellement; la troisieme enfin regarde la force des causes qui les font couler dans le conduit des intestins, & qui pressent leur sortie par le fondement. La nécessité de ces notions est évidente pour en déduire un pronostic assuré & un traitement méthodique. Examinons ainsi premiérement la premiere question, c'est-à-dire, la diversité des humeurs que l'expérience a démontré devenir la matiere de la diarrhée.

Les mucosités, par lesquelles nous entendons une humeur épaisse, croupissante, que le desséchement réduit en forme d'écailles, qui se fondent & se dissolvent aisément dans l'eau. Telle est celle que la nature a destiné à lubréfier & à défendre la membrane interne des narines. Elle possede certainement toutes les qualités que nous venons d'assigner. Mais ce n'est pas en cet endroit seul du corps qu'il naît de pareilles mucosités, les parois internes du gosier, de l'intérieur de la bouche, de l'œsophage, de l'estomac & du conduit intestinal, en sont pareillement tapissés. Voilà pourquoi il arrive quelquefois dans la diarrhée, qu'on voit abondamment sortir de ces mucosités. Elles se détachent & sont expulsées par le fondement, toutes les fois qu'elles s'amassent en trop grande quantité dans ces parties, qu'elles doivent oindre & lubréfier avec modération. Il n'est pas rare dans les maladies principalement, que les glandes qui en operent la secrétion, soient disposées & se dilatent de maniere à en séparer une quantité excédante. On le voit dans les affections catarrales, où il découle une quantité incroyable de mucosités des narines des personnes qui les ont ordi-

nairement très-seches. Or, puisque la même conformation se trouve dans les follicules muqueux qui composent la surface interne de l'estomac & des intestins, n'est-il pas clair & évident que de semblables maladies attaquant ces parties, doivent y exciter une secrétion & un amas considérable de mucosités qui passent par le fondement. C'est pourquoi *Hippocrate* avertit que les personnes d'un cerveau humide & pituiteux, « sont sujettes à des dérangements fré- » quents du ventre par l'écoulement de » la pituite qui vient de la tête (*x*) » ; & dans un autre endroit, « les déjec- » tions écumeuses qu'éprouvent habi- » tuellement certaines gens, provien- » nent d'une abondance de pituite qui » y afflue de la tête (*y*) ». Les découvertes anatomiques qu'on a faites, nous ont fourni des éclaircissements là-dessus qui manquoient aux anciens. N'étant point instruits de la circulation du sang, en voyant ces amas subits & extraordinaires d'humeurs épaissies dans un en-

---

(*x*) Ibid. de aere, locis & aquis, cap. II. n°. VIII. Charter. Tom. VI. pag. 189.

(*y*) Aphorism. Sect. VII. n°. XXX. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 306.

droit quelconque du corps, & ne pouvant comprendre la route qu'elle avoit tenue, & de quelle maniere elle y étoit arrivée, ils s'imaginerent qu'elles se ramassoient dans le cerveau, nommerent à ce sujet ces humeurs, froides, nullement participantes de la nature du sang; delà ils crurent qu'elles dérivoient dans les autres parties du corps où se formoient des fluxions catarrales, dont la matiere émanoit primordialement de la tête.

La lymphe. La partie de la salive de la bouche qu'on avale, l'humeur qui se sépare dans les confins artériels de la membrane interne de l'estomac & des intestins, le suc pancréatique, la bile même hépatique extrêmement claire & délayée, peuvent produire une diarrhée lymphatique. En considérant attentivement la quantité de salive qu'on avale à chaque moment, l'entrelacement & le nombre infini des arteres capillaires dont les orifices sont sans cesse couverts dans la cavité de l'estomac & des intestins, & le volume prodigieux du pancréas & du foie, n'est-il pas visible, & peut-on douter qu'il ne coule incessamment & sans interruption dans les intestins, une grande quantité de lymphe, qui est de-

rechef résorbée en état de santé ? Ces vérités fondamentales sont constatées par l'inspection anatomique. La résorbtion de cette lymphe démontre son utilité. Il y a pourtant un grand nombre de maladies où elle est perdue pour le corps, & se dissipe par le fondement avec une quantité d'autres humeurs salubres & naturelles, dont la privation altere la digestion & fait dégénérer le chyle, à la formation duquel nous avons démontré concourir le mêlange d'humeurs saines & animales qui se confondent avec les matieres alimentaires crues. Par conséquent, lorsqu'une diarrhée qui entraîne ces humeurs, dure long-temps, il s'ensuit inévitablement une grande foiblesse & de fâcheuses obstructions des visceres du bas-ventre. Cependant l'écoulement de cette lymphe devient quelquefois utile ; après s'être ramassée & accumulée dans différents endroits du corps, avoir été résorbée dans les veines, s'être mêlée parmi les autres humeurs, sa collection, son croupissement & sa perversité ont des suites funestes ; & son expulsion par le fondement en forme de diarrhée, peut être heureuse dans ce cas, comme il arrive dans les hydropisies qui se jugent & se terminent

par cette voie. *Hippocrate* dit à ce sujet, « dans les hydropisies, l'eau qui se dé- » charge des veines dans le ventre, prend » une issue favorable (*z*); & dans une » hydropisie commençante, une diar- » rhée aqueuse avec des signes de coc- » tion, guérit cette maladie (*a*) ».

Les glaires sont douées d'une tenacité plus grande que les mucosités, dont l'amas & le croupissement leur donnent souvent naissance; elles peuvent également tirer leur origine des aliments originairement gluants & visqueux. (Voyez le chapitre *des maladies qui proviennent d'une humeur visqueuse spontanée.*) Les observations de Medecine nous fournissent une infinité d'exemples d'épaississements de glaires dans les intestins. « Un Ambassadeur de l'Empereur Char- » les-Quint étoit tourmenté de douleurs » violentes; on sentoit un gonflement & » une tumeur à l'hypocondre droit de la » partie inférieure de l'estomac, qui s'é- » tendoit du côté gauche (*b*) ». Il

(*z*) Ibid. Sect. VI. no. XIV. pag. 255. Confer. Coac. Prænot. n°. CCCLXI. Charter. Tom. VIII. pag. 879.

(*a*) Coac. Præn. no. CCCCLVII. Charter. ibid. pag. 878.

(*b*) Fernel. Patholog. Lib. VI. cap. IX. p. 157.

garda ce mal pendant ſix années entieres, malgré la multitude des remedes qu'on employa inutilement pour ramollir & fondre ce prétendu ſquirre, dont les Médecins conſultés ne doutoient point de l'exiſtence. « Cependant, après „ lui avoir ſervi un lavement âcre & „ ſtimulant, le malade ſentit détacher „ du milieu du canal des inteſtins, „ quelque choſe de dur & de ferme, de „ la longueur d'un pied, qu'il craignit „ être une portion d'inteſtin „. Il en fut tout de ſuite ſoulagé, ce qui engagea de réitérer le lavement juſqu'à trois fois, & chaque fois il rendit de ſemblables matieres, dont la ſortie le guérit radicalement. J'ai vu un cas tout pareil arriver ſous mes yeux : la différence ſans doute qui les diſtingue, c'eſt que dans celui-ci la cauſe étoit plus grave, les ſelles abſolument interceptées, & les douleurs ſi violentes, que le malade ne put point y réſiſter. Après ſa mort, on trouva l'inteſtin colon entiérement gorgé & farci d'une pituite épaiſſie, qui formoit comme un corps ſolide, lequel ne laiſſoit paſſer aucun excrément. On peut regarder de ce genre la pituite qu'on appelle vitrée, parce qu'elle eſt tranſparente comme le verre, & tremblante comme une gelée ou le

blanc d'œuf, & qui ſort de cette maniere par le fondement. Conſultez à ce ſujet ce qu'on en a écrit dans les *Commentaires* du §. 71.

Le pus, la ſanie, renfermés dans des vomiques qui ont leur ſiege dans l'eſtomac, les inteſtins ou les autres viſceres adjacents, leſquels crevaſſent & ſe vuident dans les premieres voies. Il n'eſt pas même néceſſaire que le pus ſe forme dans les endroits voiſins qui ont naturellement un débouché dans la cavité de l'eſtomac & des inteſtins : nous voyons quelquefois des abcès ſurvenus dans des parties qui n'y ont aucune iſſue directe, & dont le pus & la ſanie y ſont portés par métaſtaſe. Ces faits ſont conſtatés par des obſervations nombreuſes, dont nous avons fait mention aux *Commentaires* du §. 406. Tout ce qu'on peut avancer à ce ſujet des tranſports du pus, doit s'entendre également de la ſanie en laquelle le pus dégénere, en croupiſſant long-temps dans un abcès qui reſte ſans ouverture.

Le ſang. Les matieres excrémentitielles deviennent ſanguinolentes, quand les membranes internes des inteſtins ont été ulcérées ou corrodées par des humeurs acrimonieuſes & irritantes ; dès-lors on

ſent des douleurs & des tranchées vives ; & certainement cette maladie devient plutôt une dyſenterie ſanglante qu'une diarrhée. Pour ne point donner dans des mépriſes, il eſt bon de ſavoir qu'on peut rendre du ſang preſque ſans douleur par le fondement, lequel ne vient que des orifices trop dilatés des vaiſſeaux ſanguins hépatiques, méſentériques ou hémorrhoïdaux. La rupture des vaiſſeaux ſanguins qui s'abouchent dans les inteſtins produiſent les mêmes accidents. La pratique m'a fourni ſouvent de ces obſervations ; & il n'eſt pas rare de voir après des maux d'eſtomac conſidérables & des cardialgies rebelles & longues, couler beaucoup de ſang du fondement & preſque ſans douleur ; il eſt vrai que dans ces occaſions, les malades tombent bientôt enſuite dans de grandes foibleſſes & des défaillances mortelles. Lorſque ce n'eſt qu'une trop grande dilatation des vaiſſeaux qui donne lieu à ces hémorragies inteſtinales, le péril eſt moindre, parce que la cauſe eſt moins dangereuſe. Bien plus, la perte ou la ſortie de ce ſang paroît quelquefois très-utile & ſalutaire, en tant qu'elle diminue la quantité ſurabondante du ſang dans ces parties, & qu'elle ſupplée au

défaut des autres excrétions sanguines qui manquent. Je connois plusieurs personnes menant une vie oisive, & plongées dans la sensualité & la délicatesse, qui rendent trois ou quatre fois par an du sang pur par le fondement, sans ressentir la moindre incommodité, sans préjudicier en rien à leur corps. De plus, ils semblent se porter encore mieux après ces évacuations de sang. *Galien*, dont l'observation seule a sur cette article dirigé les lumieres, remarque que le sang dans certaines occasions prend des détours par où il s'échappe, " comme il arrive après " des amputations de membres, (voyez " les *Commentaires* du §. 474.) ou des " exercices habituels que l'on a quittés " (*c*) ". Dans un autre endroit, après avoir répété & établi des propositions semblables, il avertit que " ces révolu- " tions & ces écoulements de sang écla- " tent évidemment dans les femmes " après la suppression de leur flux mens- " truel ; quelquefois le sang en elles passe " par le fondement, d'autres fois elles " le vomissent, & ce sang qui se déroute " & sort par différentes voies, procede

(*c*) De Symptom. causis, Lib. III. cap. VII. Charter. Tom. VII. pag. 97.

„ toujours de la même source & vient „ de la même cause. Car le sang qu'elles „ rendent est un sang vif & pur, tel „ qu'il coule d'une artere ouverte ou „ d'un animal qu'on égorge, & il sort „ tantôt par les parties supérieures & „ tantôt par le fondement (*d*) „.

Voilà positivement les humeurs principales qui forment la matiere de la diarrhée; quoique la bile n'ait point été comprise dans leur nombre, on doit cependant l'y joindre & la sous-entendre. On verra bientôt que pour réparer cette omission, nous ferons mention de la bile hépatique & de celle encore de la vésicule du fiel, en parlant des couloirs d'où dérivent primitivement les humeurs qui sont la matiere des diarrhées. Leur mêlange à la vérité donne une grande peine à les distinguer séparément; & outre cette difficulté notable, il est constaté par mille faits singuliers, qu'il sort quelquefois du fondement des matieres diverses, hétérogenes, disparates, qui n'ont aucun rapport & point d'affinité avec celles dont nous venons de faire l'énumération. *Tulpius* raconte à

(*d*) De Loc. Affect. Lib. V. cap. ultimo. Charter. ibid. pag. 503.

ce sujet, " qu'une jeune femme d'un
„ corps fluet & maigre, malade &
„ épuisée depuis long-temps par une
„ fievre intermittente tierce, & par des
„ obstructions à la rate, rendit néan-
„ moins chaque jour pendant plus de
„ quatorze mois, une grande quantité
„ d'une humeur graisseuse confondue,
„ & inhérente aux matieres fécales,
„ semblable à peu près à du beurre fondu
„ (*e*) „. Elle la faisoit quelquefois en
si grande abondance, qu'elle en rem-
plissoit plusieurs pots. On étoit porté à
croire que cette humeur étoit une vé-
ritable graisse, puisqu'étant versée sur
des charbons ardents, elle s'enflammoit
& produisoit une flamme assez claire, &
étant refroidie, elle s'épaississoit &
se condensoit *à l'instar d'une graisse
épaisse.* Ce qu'on observe ici de parti-
culier, c'est que cette malade la rendoit
toujours sans tranchées & sans peine,
sans être atteinte de consomption ni
de fievre lente, que plusieurs Médecins
soupçonnoient en elle mal à propos,
& enfin sans épuisement & sans éma-
ciation de son corps. Bien loin d'être dé-

(*e*) Observ. Med. Lib. III. cap. XVIII. pag. 208.

faite, elle paroiſſoit jouir d'une ſanté parfaite, & de ſa vigueur naturelle, qui n'avoit ni diminué ni ne ſembloit s'altérer après le ſeizieme mois de la durée d'une évacuation ſi extraordinaire & ſi conſidérable. On lit dans les ouvrages du même Auteur une autre hiſtoire parfaitement ſemblable à celle-la (*f*).

Les humeurs des narines, de la bouche, du goſier, de l'œſophage, &c. Ce ſont les organes particuliers où ſe filtrent certaines humeurs particulieres qui dérivent quelquefois dans le canal des inteſtins, deviennent la matiere de la diarrhée, & ſortent de cette maniere par le fondement. Toutes ces parties énumérées par ordre ſont placées de telle ſorte, que les humeurs qu'elles ſéparent coulent en droite ligne dans les inteſtins. Celles des narines en effet tombent directement dans le goſier, & s'écoulent de là dans l'eſtomac & les inteſtins. Combien de fois les malades & les Médecins ont-ils été ſaiſis de frayeur, & ſe ſont attendus à un grand danger en voyant ſortir du ſang vif par le fondement, lequel provenoit des narines, & avoit été avalé pendant le ſommeil par les

(*f*) Ibid. cap. XIX. pag. 210.

malades. Il gliſſe ſouvent par la même voie dans les jeunes gens une grande quantité de mucoſités, lorſqu'ils ſont attaqués d'enchifrenement, & qu'ils les avalent inſenſiblement à meſure qu'elles tombent des narines dans le goſier, ou que provenant du poumon, elles en ſont retirées & rejettées par la toux. Les conduits biliaires qui viennent du foie, le canal cyſtique qui procede de la véſicule du fiel, s'abouchent également dans l'inteſtin duodenum, & donnent ſans ceſſe paſſage aux liqueurs qui en découlent continuellement, & qui ſont l'origine des diarrhées bilieuſes, hépatiques, atrabilaires, &c. Il en eſt évidemment de même de la liqueur du pancréas, dont le canal excréteur s'inſere également dans l'inteſtin. Au ſurplus, les membranes des inteſtins ſont parſemées dans tout leur long trajet, d'un nombre infini de petites arteres, dont les embouchures imperceptibles y laiſſent couler une humeur ſecondaire abondante, ſéparée immédiatement du ſang, laquelle eſt réſorbée en partie par les orifices des veines capillaires qui s'y diſtribuent, & correſpondent aux arteres. Cette ſtructure n'eſt point un fait haſardé ni gratuitement avancé; ſon évidence eſt conſ-

tatée

tatée par les injections anatomiques faites dans les principales ramifications de la veine-porte & des arteres mésentériques. On s'est convaincu de la conformation que nous venons de décrire, en voyant les liqueurs poussées dans ces vaisseaux, pénétrer & aboutir dans les intestins. D'ailleurs on ne peut douter de la quantité qui en passe, en considérant le nombre prodigieux de ces plexus vasculeux, la grande dilatabilité de leurs extrémités capillaires qui aboutissent dans le conduit intestinal, & la qualité de l'humeur qu'elles transmettent, que *Ruisch* a découvert de la nature de la cire. Je m'en suis moi-même assuré plusieurs fois sans être obligé de presser fortement les vaisseaux qui la contiennent, ni sans que leur rupture ait donné lieu à son extravasion dans les replis & les contours des intestins : mais je m'en suis persuadé à la suite du gonflement, de l'obturation de ces vaisseaux obstrués accidentellement, & remplis par cette liqueur épaissie, concrete & desséchée. Or, quoique les embouchures des veines capillaires qui sont parsemées sur la surface interne des intestins, soient naturellement destinées à [illegible] les humeurs

qui s'y répandent, cependant il faut faire attention que toutes ces ramifications veineuses se déchargent dans le tronc de la veine-porte, laquelle dirigée avec un art divin dans la substance du foie, remplit exactement l'office d'une artere; en sorte qu'un accident ou un obstacle quelconque, en interceptant le passage des liqueurs dans les derniers détroits de la veine-porte, occasionne de grandes anxiétés, des vomissements & des efforts redoublés de la part des organes de la respiration, & oblige les humeurs de prendre un mouvement rétrograde, de se détourner de leur cours, & de retourner des vaisseaux veineux qu'elles ont enfilés, dans la cavité des intestins. Voyez aux *Commentaires* du §. 631. l'explication que nous avons donnée de ce mouvement rétrograde.

Il est clair qu'en diminuant la résistance qu'opposent les vaisseaux distribués dans les intestins, ou en augmentant de quelque maniere que ce soit la rapidité & la force des fluides qui y tendent, on y fait dériver une grande quantité d'humeurs des endroits circonvoisins; & par conséquent les causes de la dérivation devenant plus continues & plus considérables, il s'ensuit de proche

en proche, qu'on y attire des parties les plus éloignées, une abondance d'humeurs qui sort ensuite par le fondement. Ne voyons-nous pas réellement, à force de réitérer les purgatifs, épuiser tous les membres du corps ? Or, une longue diarrhée produit nécessairement le même effet, comme on le dira dans la suite au §. 721. Jamais cet épuisement ne se manifeste plus évidemment que dans le colera-morbus, qui produit vîte, & dans l'espace de quelques heures, l'évacuation d'une si grande quantité d'humeurs, tant par haut que par bas, qu'elle entraîne une prostration entiere de force, une subversion générale des fonctions ; la pâleur du visage, l'abattement du corps, les convulsions même qui surviennent quelquefois, sont le produit de la déplétion subite des vaisseaux & de leur affaissement. Ce qui est dans ces cas digne d'étonnement & de remarque, c'est que dans le trouble fougueux & général des humeurs, & leur déviation extraordinaire, tant par haut que par bas, on n'apperçoit cependant pas la plus petite goutte de sang. J'ai vu une jeune fille à la fleur de l'âge & d'un grand embonpoint, qui, après avoir essuyé cette terrible maladie pen-

dant trois heures ſeulement, en fut ſi fort changée, & avoit le viſage tellement défiguré & abattu, qu'elle étoit méconnoiſſable à ſes proches. Il ſembloit que ſes humeurs dépravées avoient été inficiées par des miaſmes vénéneux, qui en ſollicitoient violemment l'expulſion par le vomiſſement tout à la fois & par les ſelles.

Ses cauſes doivent être imputées à l'augmentation des forces expultrices, &c. Nous avons examiné juſqu'ici quelles & de combien de ſortes ſont les humeurs animales qui ſervent de matiere à la diarrhée. Nous venons de reconnoître en dernier lieu, comment & de quelles parties ces humeurs dérivent dans le conduit des inteſtins. Reſte à rechercher quelles en ſont les cauſes phyſiques. Or, il eſt clair, d'après ce qu'on a établi, que tout ce qui eſt capable d'augmenter la dérivation des humeurs qui affluent dans le conduit inteſtinal, devient inconteſtablement la cauſe reſpective de la diarrhée. En ſorte que pour l'exciter, il faut préalablement ſuppoſer & procurer l'augmentation des forces expultrices ou des agents moteurs qui pouſſent les humeurs vers les inteſtins. Tout exactement peſé, cette cauſe

néanmoins ne suffiroit pas seule, & la diarrhée ne se déclareroit jamais, si en même temps qu'y abonde une grande quantité d'humeurs, les orifices des vaisseaux veineux qui se trouvent dans tous les points de la surface interne de l'estomac & des intestins, l'absorboient & la repompoient dans la même proportion. Car cela se passe ainsi en état de santé : qu'une personne bien portante boive en tres-peu de temps douze livres d'une eau minérale, il n'en sort souvent pas une goutte par les selles, en quelque abondance qu'elle soit reçue dans les intestins ; elle est incontinent résorbée par les embouchures des veines, & passe ensuite par la voie des sueurs ou des urines. Véritablement à cet effet, il est absolument essentiel que les parois des intestins soient douées d'une force de contraction suffisante pour retenir cette grande quantité d'eau & l'empêcher de sortir par le fondement. Car dès que leurs forces toniques sont affoiblies, les liqueurs que l'on a prises par la bouche, ou qui sont apportées & conduites dans la cavité des intestins par les vaisseaux propres des intestins, du mésentere ou des visceres voisins qui y aboutissent, coulent bientôt par le fondement pour i-

plus grande partie, ou même entiérement, si les inteſtins ſe trouvent tout-à-fait relâchés & comme paralytiques. Le premier cas conſtitue une diarrhée fréquente & liquide ; le ſecond forme préciſément la lienterie : puiſqu'il eſt ſuppoſé que les aliments ou les humeurs pouſſées dans la cavité des inteſtins, tombent par leur propre poids & ſont pouſſées par les efforts des muſcles qui ſervent à la reſpiration, preſque ſans changement, & ſouvent à l'inſu des malades, qui ne les ſentent pas deſcendre. Cet état eſt ordinairement le pire de tous, & dénote le relâchement parfait & l'affoibliſſement complet des inteſtins. *Hippocrate* annonce juſtement pour mortelles " les déjections liquides " que les malades rendent ſans le ſavoir " ni les ſentir (*g*) ". Il ne convient point de regarder pourtant ce jugement comme abſolu, puiſqu'*Hippocrate*, dont les connoiſſances ont été ſi préciſes & ſi étendues, obſervant que cet accident arrive quelquefois dans les délires & les phrénéſies, & dépend plutôt de l'aliénation du cerveau que du relâchement des

(*g*) Coacar. Prænot. n°. DCXXXI. Charter. Tom. VIII. pag. 890.

inteſtins, y met une reſtriction modérée, & en limite & fixe le pronoſtic dans un autre endroit, en diſant : « lorſ- » que le malade qui rend des matieres » liquides ſans qu'il le ſente, jouit » d'une parfaite connoiſſance & de la » liberté de tous ſes ſens, comme dans » le flux hépatique, c'eſt un très-mau- » vais ſigne (*h*) ». Dans ces circonſtances, les remedes les plus utiles paroiſſent être les aſtringents, ainſi qu'on le verra dans la ſuite, parce qu'il eſt beſoin de raffermir & de fortifier les fibres trop foibles & trop lâches des inteſtins. Les médicaments aromatiques & ſtimulants deviennent auſſi d'un uſage excellent, en les irritant, & en y excitant des contractions plus fortes. Voilà ce qui a fait dire à *Hippocrate*, que c'eſt un « bon ſigne dans les longues lienteries, » quand les malades éprouvent des rots » acides qui n'avoient point encore » paru (*i*) ». Il obſerve très-bien que c'eſt là une preuve que l'eſtomac & les inteſtins ont recouvert une légere force

(*h*) Prædiction. Lib. I. Comment. II. n°. LXXX. Charter. ibid. pag. 750.

(*i*) Aphor. Sect. VI. n°. 1. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 245.

élaſtique, ont repris une faculté de ſe contracter capable de retenir tant ſoit peu les aliments qui y ſont arrêtés, qui commencent à dégénérer d'une maniere ſpontanée en leurs qualités prédominantes, & à produire des rots acides. Et certainement ce petit changement eſt toujours avantageux, parce que dans la lienterie proprement dite, tous les aliments, quels qu'ils ſoient, ſortent vîte par le fondement, ſans avoir ſubi aucun changement.

Au ſurplus, outre cette diminution exceſſive des forces toniques & de contraction dont doivent être eſſentiellement doués les inteſtins, il y a encore une autre cauſe remarquable de diarrhée, inhérente à leurs fonctions. Tous les Phyſiciens admettent dans les inteſtins un mouvement comme vermiculaire, qui s'exerce en eux naturellement, & qu'on diſcerne clairement en diſſéquant des animaux en vie, & même dans les hommes dont les inteſtins ſont apparents & à découvert, à la ſuite de quelques bleſſures, ou par d'autres cauſes. (Voyez les *Commentaires* du §. 648.) On appelle ce mouvement périſtaltique, lequel, à la faveur des contractions ſucceſſives des fibres inteſtinales, ſert à en rétrecir le

canal, à boucher les orifices des veines absorbantes, à y insinuer les matieres liquides contenues dans le conduit des intestins, & à les pousser de proche en proche dans ce long trajet; enfin, à chasser insensiblement les excréments par le fondement. Cependant toutes les matieres qui passent par cette voie, souffrent un séjour & un retardement; il ne faut pas croire qu'elles ne fassent que glisser, & qu'elles parviennent incessamment au dehors. Les plis & les longues circonvolutions des intestins les retiennent, & les rétrogradations du mouvement péristaltique les repoussent souvent en haut. Ce n'est point là une chose problématique ou hasardée. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à examiner attentivement & à découvert les intestins d'un animal qu'on vient d'ouvrir en vie, & on se persuadera évidemment que le mouvement péristaltique destiné à pousser jusqu'à l'issue du fondement les matieres qui se trouvent contenues dans la cavité des intestins, les repousse quelquefois, & leur donne par intervalles une détermination rétrograde, qui, le moment d'après, se change en une direction contraire, & concourt ainsi à retarder utilement la marche des matieres intesti-

nales, & à expulser peu à peu les excrémentitielles. La moindre réflexion que l'on fasse à ces difficultés & à ces détours, on en comprendra l'excellence & les avantages : comment, sans ce méchanisme admirable, les veines absorbantes qui sont parsemées dans toute la longueur des intestins, auroient-elles pu pomper les particules nutritielles, & qui ont été fournies par l'affluence & le concours des aliments, des boissons & des liqueurs recrémentitielles? Comment les excréments eux-mêmes auroient-ils pu être dépouillés des humeurs substantielles & nécessaires, avec lesquelles ils sont confondus & mêlés, & prendre une consistance solide & figurée, puisque, malgré toutes ces précautions, ils paroissent quelquefois en état de santé sous une forme molle & liquide? La différence du tempérament de chacun influe beaucoup sur les qualités des excréments & sur la révolution du temps que l'on emploie pour les rendre. Dans les personnes qui jouissent d'une santé ferme, l'intervalle est, à tous égards, presque le même, quoiqu'il change suivant les diverses personnes. Afin de bien connoître le temps que les matieres qui passent par les intestins peuvent mettre

pour en mesurer les longs circuits, chacun peut l'éprouver sur soi-même. On n'a qu'à avaler des petits grains de raisins tout entiers de l'espece de ceux qu'on appelle de Corinthe, qu'on rend ordinairement de même sans altération, & observer les premiers excréments que l'on fait ensuite, & on saura précisément le temps qu'il a fallu pour qu'ils parcourent le long canal des intestins. Bien des gens sont habitués à aller à la selle presque à la même heure ; ce qui a fait dire à *Hippocrate*, « les meilleures déjec-
» tions doivent être d'une certaine mol-
» lesse, entieres, compactes, d'une
» couleur fauve, empruntant & du roux
» & du verd, d'une odeur modérée, ren-
» dues à une heure accoutumée, & tou-
» jours proportionnelles à la quantité
» des aliments que l'on a pris (*k*) ».
Tant qu'elles sont ainsi réglées, les fonctions des visceres du bas-ventre s'exécutent de la maniere la plus louable.

Ainsi cet ordre peut être facilement troublé. L'irritation des intestins, par quelle cause qu'elle soit produite, en re-

(*k*) Coac. Prænot. n°. DCI. Charter. Tom. VIII. pag. 888. Confer. Prognostic. ibid. Comment. II. Sentent. XIII. Charter. pag. 626.

doublant & en accélérant leur mouvement périſtaltique, précipite la deſcente & preſſe la ſortie des matieres qu'ils contiennent ; le temps requis & eſſentiel à leur élaboration ne ſera pas ſuffiſant pour permettre aux orifices des veines deſtinées à cet uſage, d'abſorber les liqueurs qui doivent être extraites de la maſſe des excréments, & réentrer dans le courant de la circulation. Les ſelles en ce cas ſeront plus fréquemment produites, les déjections ſeront liquides & occaſionneront la diarrhée. Bien plus, ces excrétions ſi rapides deviennent inévitablement imparfaites, les aliments n'ont pas eu le temps d'être changés & élaborés, ils ſont néceſſités à ſortir par le fondement ſans avoir reçu une coction complette ; voilà par conſéquent la lienterie qu'on regarde communément comme l'effet ordinaire d'un état de paralyſie des inteſtins. *Galien* reprend, à ce ſujet, fort à propos les Médecins ; il recommande de ne pas adjuger trop légérement & ſans une mûre conſidération, le nom de lienterie, lequel ſignifie originairement le relâchement des inteſtins, & dont l'application devient équivoque, trompeuſe, & induit en erreur quand cette maladie eſt produite par

des matieres acrimonieuſes & irritantes, qui agacent & bleſſent vivement les membranes internes de l'eſtomac & des inteſtins (*l*). Il penſe ſenſément, lorſqu'il affirme enſuite que l'exulcération des boyaux par des humeurs fonciérement âcres & corrodantes, qui exercent continuellement ſur eux une action ſtimulante, excite & preſſe davantage l'expulſion des aliments qui les traverſent. Quelque long que paroiſſe le conduit des inteſtins, les matieres y coulent alors avec tant de vîteſſe, qu'on ne reconnoît en elles aucun principe, aucune empreinte de coction. Ainſi, pour bien comprendre le ſens de cet Auteur, on doit remarquer que c'eſt pour ſe conformer à l'uſage, qu'il a attribué cette eſpece de lienterie à la foibleſſe de l'eſtomac & des inteſtins, tandis qu'il eſt évident, par les paſſages ſuivants, qu'il a voulu entendre par-là la foibleſſe de la coction que ſubiſſent les aliments, & non pas la diminution de la force tonique & de contraction avec laquelle l'eſtomac & les inteſtins pouſſent les aliments vers le fondement. Afin

(*l*) Aphor. Sect. VI. nº. 1. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 246.

de pouvoir exactement diſtinguer ces deux eſpeces de lienteries, & indiquer la curation qui convient à chacune d'elles, il enſeigne que celle qui dépend d'un amas d'humeurs âcres qui irritent l'eſtomac & les inteſtins, eſt accompagnée d'un ſentiment d'agacement & de morſure, tandis que l'autre, qui naît de la foibleſſe immédiate de l'eſtomac & des inteſtins, n'eſt ſuivie d'aucun ſentiment de douleur.

Il n'eſt pas douteux qu'on accélere & qu'on redouble aiſément, à la faveur des matieres ſtimulantes, l'action périſtaltique des inteſtins, qui preſſe les matieres qu'ils renferment, vers le fondement; l'energie & les effets des remedes purgatifs en ſont des preuves journalieres. L'irritation qu'ils y cauſent y attire une abondance d'humeurs, toutes les glandes d'alentour s'expriment, & le mouvement périſtaltique augmente proportionnellement dans tout le conduit inteſtinal. Ce moyen naturel ſuffit ſeul pour l'expulſion des matieres fécales, & il n'a pas beſoin d'être aidé par les contractions ſimultanées du diaphragme & des muſcles abdominaux, qui connivent néanmoins enſemble, quand les excréments ſont durs, compactes & difficiles

à rendre. Car on voit quelquefois des personnes bien portantes être obligées de faire des efforts violents, & se presser avec peine pour aller à la selle. *Wepfer* a établi incontestablement l'efficacité du mouvement péristaltique des intestins par l'expérience suivante. Après avoir fait prendre à un petit chien vingt grains de verre d'antimoine dans du lait, il en fit l'ouverture trois heures ensuite. « Il » découvrit entiérement les intestins, & » les retira hors du bas-ventre, n'y trou- » vant néanmoins que des matieres ex- » crémentitielles jaunâtres, d'une con- » sistance presque naturelle, que cet ani- » mal rendit (*m*) », nonobstant l'ou- verture du bas-ventre, uniquement par le moyen de la force de contraction des intestins, puisque dans ce cas il est visible qu'aucune autre cause n'a pu y contribuer. En réfléchissant sur ce fait, qu'on ne cherche point ailleurs la raison pour laquelle, après avoir pris des remedes purgatifs, & dans le cours d'une diarrhée, on entend se former dans le bas-ventre des bruits & des borborigmes fréquents, on sent des tranchées qui

---

(*m*) Cicut. aquat. Histor. & nox. cap. xx. Histor. II. pag. 253.

précedent & dénotent le besoin d'aller. Il ne faut les attribuer qu'à l'accélération du mouvement péristaltique des intestins ; & ces phénomenes ou ces accidents sont encore plus graves, plus douloureux & plus fréquents dans la dysenterie. Ce simple détail montre la vérité de cet avertissement d'*Hippocrate* : « On peut » hardiment prédire, sans crainte de se » compromettre, qu'une évacuation par » les selles est prête de finir, lorsqu'en » palpant le ventre avec la main, on ne » fait naître aucun bruit ni aucun mou- » vement ; c'est une marque que les » vents ont passé, & que c'est la fin des » déjections (*n*) ».

Au reste, on ne doit pas prendre à la rigueur, dans le texte de ce *Paragraphe*, la foiblesse & la diminution des forces de contractions des parois des intestins qu'on y assigne pour cause de la diarrhée ; ce seroit une grande erreur de s'imaginer qu'on ait voulu signifier qu'en toute sorte de diarrhées, le relâchement & l'état paralytique des intestins occasionnent la chûte des matieres qu'ils contiennent. Ces absurdités & ces fausses

(*n*) Prædiction. Lib. II. cap. XIII. Charter. Tom. VIII. pag. 822.

opinions ſont bien éloignées de notre idée : on prétend inſinuer ſeulement par-là, que l'effet naturel des contractions des inteſtins, d'où réſulte le repompement des liqueurs qui y ſont mêlées par les veines abſorbantes, eſt conſidérablement affoibli. Car pourvu que la force tonique & l'élaſticité des inteſtins ſubſiſtent à un certain degré, l'accélération de leur mouvement périſtaltique qui en eſt le produit, s'opere, & l'expulſion des excréments s'acheve. *Galien*, comme on vient de le voir, s'eſt ſervi à peu près de termes analogues, lorſqu'il a établi pour cauſe de la lienterie, la foibleſſe de l'eſtomac & des inteſtins, dont les membranes internes ſont vivement irritées par des humeurs âcres & ſtimulantes. Ces expreſſions, qu'on doit réduire à leur valeur, ne doivent avoir d'autre ſignification que celle que nous leur attribuons, puiſqu'en les admettant, nous liſons que dans la curation de la diarrhée, (§. 722.) les indications ſont d'adoucir & de calmer les irritations des humeurs âcres qui l'occaſionnent.

Et dont les vaiſſeaux abſorbants ſont tellement bouchés, que rien ne peut entrer dans leur orifice. Que d'humeurs raſſemblées qui cooperent à la digeſtion!

La salive qu'on avale, l'humeur pancréatique, la bile, toutes les humeurs qui se filtrent dans les glandes innombrables, parsemées sur la surface interne de l'estomac & des intestins, & qui sont continuellement exprimées des orifices des vaisseaux capillaires artériels qui s'y distribuent. A cette abondance d'humeurs, ajoutez pour supplément tout le liquide qui résulte des aliments & des boissons que l'on prend journellement. Cependant tout cela, selon les loix de l'économie animale, est presque entiérement absorbé & repompé par les vaisseaux lactés & par les veines mésentériques, d'où il se rend dans le tronc de la veine-porte, tandis que les matieres excrémentitielles ne sont expulsées qu'après être desséchées & durcies. Or donc, supposons qu'il se forme un obstacle quelconque capable d'empêcher la résorbtion des liqueurs contenues dans la cavité des intestins, les excréments qui y seront noyés deviendront trop liquides, & les déjections nécessairement trop copieuses & fréquentes: & soit par le volume surémінent de ce mêlange excessif, soit par les contractions plus vives des intestins que ces matieres âcres & crou-

piſſantes renouvellent trop ſouvent, ou enfin par le relâchement & la foibleſſe des inteſtins, ou par la preſſion du diaphragme & les efforts de la reſpiration, toute cette maſſe de liqueurs & de matieres accumulées & trop coulantes ſera précipitée par le fondement. Quoique toutes les fonctions particulieres qui concourent à ce méchaniſme, ou à cette excrétion fondamentale du corps humain, ſoient également eſſentielles, cependant nous pouvons avancer à l'égard des embarras nés dans les rameaux de la veine-porte, diſtribués dans tous les points de la ſubſtance du foie, qu'il eſt ſenſible que dès-lors les veines méſéraïques ne peuvent ſe déſemplir avec liberté, des liqueurs qui y circulent, ni ſe charger par conſéquent derechef des humeurs arrêtées, & qu'elles doivent abſorber dans la cavité des inteſtins, & que pourtant, nonobſtant tous ces inconvenients, cette cauſe de diarrhée eſt très-rare. La nature induſtrieuſe a ſuppléé au dérangement de cet ordre interrompu par une méchanique intervertie & oppoſée, & la conſtruction de ces parties obvie à leur léſion. En effet, les veines ſont ſuſceptibles d'une prompte & conſidérable dilatation ; dans ce cas,

après de grandes anxiétés & des vomiſſements violents (voyez les §. 631. 632.), les humeurs engagées ſont repouſſées en arriere, paſſent des veines dans les arteres, en ſorte que les groſſes veines, à la faveur de ce mouvement rétrograde, ſe vuident de nouveau des liqueurs arrêtées qui ne peuvent point aller en avant. Ainſi ce n'eſt pas là le plus grand dérangement qui puiſſe ſurvenir ; les viſcoſités & les humeurs épaiſſes qui ſe trouvent ramaſſées dans les inteſtins ſe collent quelquefois, & inherent aux petites embouchures des veines qui s'ouvrent dans le conduit inteſtinal ; d'autres fois elles ſont tapiſſées & oblitérées par des croûtes & des aphtes ulcéreux qui les couvrent entiérement, & n'y permettent l'iſſue d'aucune liqueur ; ces déſordres peuvent exiſter aux vaiſſeaux veineux ſans que les artériels voiſins participent preſque de leur léſion. Leur conformation & l'impétuoſité de la colonne du ſang qui preſſe par derriere & dans un ſens contraire aux veines, ne les empêchent point de verſer les humeurs qu'ils y répandent ; elles coulent inceſſamment, leur flux n'eſt pas gêné, parce que ces arteres capillaires s'obſtruent difficilement, tandis

que les orifices des veines ſont bouchés totalement, & ne ſauroient rien repomper & admettre. Dans ces circonſtances malheureuſes, où naiſſent ces ulceres mortels qui couvrent le canal des inteſtins, la diarrhée qui ſe manifeſte, paroît irrémédiable. Telle eſt celle qui attaque quelquefois les enfants dont le ventre prodigieuſement gonflé eſt rempli & regorge de matieres indigeſtes. La diarrhée devient extrêmement abondante, ſans que le volume du ventre s'abaiſſe & diminue. *Hippocrate* ſemble avoir eu cette maladie en vue dans le détail qu'il en a fait dans le livre *des Pronoſtics*(*o*), & *Celſe* l'a décrite preſque dans les mêmes termes. « Le re„ lâchement ou la foibleſſe des inteſtins „ paroît, dit-il, fort dangereux, lorſ„ que les déjections ſont très-fréquentes „ & que les matieres coulent à toutes „ les heures avec ou ſans bruit & ſans „ borborigmes, ſoit la nuit, ſoit le jour; „ quand ces matieres excrémentitielles „ ont un caractere de crudité & une „ couleur noire, & encore, qu'elles „ ſont exceſſivement coulantes & de

---

(*o*) Prædiction. Lib. II. cap. XIII. Charter. Tom. VIII. pag. 822.

„ l'odeur la plus infecte, accompagnées „ d'une soif intolérable, sans rendre „ pourtant d'urine après avoir bu, „ (parce qu'alors les boissons passent „ entiérement dans les intestins, & ne „ parviennent point à la vessie), & „ d'ulceres à la bouche, (*p*) &c. „ Une longue dysenterie fait naître des ulceres ordinairement dans les intestins, lesquels peuvent ensuite se cicatriser & se reprendre; mais il arrive alors à ces parties, ce qu'on reconnoît aux ulceres cicatrisés de la surface du corps; l'organisation de la partie qui en est le siege, y est abolie, & la transpiration anéantie, puisque le tissu s'en trouve totalement changé & détruit. *Galien* semble avoir connu & distingué cette cause de lienterie dans le passage suivant: " La dysenterie occasionne peu à peu la „ foiblesse des intestins, elle y procure „ un état d'inanition, lorsqu'après de „ grands ulceres succedent de larges „ cicatrices qui les mettent dans l'im„ puissance de retenir les aliments & „ de completter les digestions. C'est „ pourquoi cette foiblesse des intestins „ produit une véritable lienterie, qui

(*p*) De Medicin. Lib. II. cap. VIII. pag. 74.

„ devient incurable, parce que les ci-
„ catrices qui les couvrent ne peuvent
„ ni se changer ni se guérir (*q*) „.
Qui que ce soit conclura aisément des positions précédentes, que la diarrhée qui provient de l'oblitération, ou des embarras des vaisseaux absorbants qui sont répandus dans les intestins, est toujours très-dangereuse : *Celse*, dont nous étayerons encore les autres citations par celle-ci, à été bien fondé d'avancer que " l'appareil de cette espece de
„ diarrhée dénote une mort prochaine,
„ qui paroît plus évidente & plus iné-
„ vitable, lorsque le mal dure depuis
„ long-temps, & qu'il attaque un corps
„ débile & vieux (*r*) „. Il y a assurément plus d'espérance de guérison, quand la diarrhée dépend de viscosités épaisses & d'un amas d'excréments gênés & durcis dans les boyaux. L'usage des remedes savonneux est capable de les détacher & de les fondre, & ensuite on tâche de les emporter & de les expulser par les purgatifs convenables. Ces

---

(*q*) Introductio, seu Medicus, cap. XIII. Charter. Tom. II. pag. 385.

(*r*) De Medicin. Lib. II. cap. VIII. pag. 74.

différences & ces dégrés d'intenſité ont excité peut-être *Hippocrate* à prédire que la " diarrhée eſt une maladie très-„ dangereuſe pour les vieillards, grave „ pour les hommes faits, & moins à „ craindre pour les autres âges (*f*) „.

§. 720. *D'ou il ſuit que le flux de ventre dans les fievres varie & ſe diſtingue en des eſpeces bien différentes, ſoit par rapport à la matiere qui les forme, à la cauſe qui les procure, aux effets qu'elles produiſent & aux iſſues dont elles ſont ſuivies. En ſorte que cette maladie devient ſouvent tout-à-fait incurable, que la diarrhée colliquative eſt rare, & ne paroît preſque jamais ſuſceptible de guériſon.*

Il eſt conſtant qu'on ne doit jamais s'attacher uniquement au nom des maladies. Car quoiqu'on comprenne ſous celui général de diarrhée, toutes les eſpeces de flux de ventre, qui peut ſe refuſer à reconnoître qu'il y en a une infinité d'eſpeces, qu'on doit exactement

(*f*) Prorrhet. Lib. II. cap. XIII. Charter. Tom. VIII. pag. 822.

différencier

différencier ſelon les expoſitions du *Paragraphe* précédent : d'abord,

Par rapport à la matiere qui les forme. Nous avons déja vu que toutes les humeurs ſaines & morbifiques qui émanent des parties du corps avec leſquelles l'eſtomac & les inteſtins ont une communication libre & directe, peuvent devenir la matiere de la diarrhée : & de plus, les humeurs morbifiques y dérivent quelquefois des endroits les plus éloignés par une eſpece de tranſport ou de métaſtaſe. Ces conſidérations ſont importantes, parce que la qualité particuliere de l'humeur qui forme la diarrhée, influe beaucoup ſur ſon pronoſtic. *Hippocrate* annonce ſans diſtinction, « comme très-„ mauvaiſes, toutes les déjections trop „ aqueuſes, blanches, d'un verd pâle, „ fort rouges ou écumantes » ; il regarde également « fâcheuſes celles qui „ ſont trop claires, coulantes, viſqueuſes, „ blanches, pâles & légeres, & principa-„ lement mortelles, les noires, graiſſeu-„ ſes, livides, poixeuſes, érugineuſes „ ou fétides (*t*) ». Il condamne au-deſſus de toutes les autres, les déjec-

(*t*) Prognoſtic. Comment. II. Sentent. xx. xxi. xxii. Charter. Tom. VIII. pag. 629. 630.

tions qu'il appelle ſinceres, ἄκρητα διαχωρήματα, qui conſiſtent dans un écoulement purement & ſans mélange d'humeur bilieuſe, mélancolique, porracée, érugineuſe, &c. qui paſſe par le fondement ſans être délayée par aucun véhicule aqueux, humecté d'aucune ſéroſité, & mêlé avec aucune autre ſorte d'humeur animale. C'eſt là la véritable explication qu'en donne *Galien* (*u*). Il inſinue que cette humeur ſincere afflue & abonde avec vîteſſe dans les inteſtins, qu'elle les traverſe ſans obſtacle, parce que leurs membranes ont perdu leur reſſort, qu'elles n'ont la force ni de ſe contracter, ni de retenir les matieres qui y coulent; & véritablement ſi leurs parois n'en étoient pas entiérement deſtituées, ſi elles ne ſe trouvoient pas dans un état extrême d'inertie & de débilité, elles arrêteroient cette humeur dans leurs différents contours, elles la mêleroient avec les autres liqueurs qui s'y rendent, & ne la laiſſeroient point ſortir par le fondement toute ſeule & ſans un changement apparent.

A la cauſe qui les procure. On en a

(*u*) Aphoriſm. Sect. VII. n°. VI. & XXIII. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 294 & 305.

rangé au *Paragraphe* précédent toutes les causes dans trois classes générales, qui comprennent néanmoins sous elles un grand nombre de causes différentes. Pour ne nous arrêter qu'à des exemples qui se rapportent à une même classe, qui doute que la diversité des causes qui poussent les humeurs vers les intestins, excite différente sorte de diarrhée? Une personne qui se leve toute chaudement de son lit, & qui s'expose à un air froid, court risque d'essuyer souvent des tranchées, bientôt suivies d'une diarrhée copieuse. La suppression de la transpiration fait quelquefois dériver les autres humeurs vers le conduit des intestins; une bile âcre & corrompue dans les maladies aiguës, des liqueurs âcres & acides dans les jeunes gens ou dans les adultes d'une complexion foible, occasionnent fréquemment la diarrhée. Elle naît encore de l'inflammation des intestins, comme on le verra dans la suite, & des issues différentes de l'inflammation. En voilà certainement assez pour prouver qu'il y a une infinité de causes de la diarrhée.

Aux effets qu'elles produisent & aux issues dont elles sont suivies. Si la diarrhée emporte & dissipe l'humeur sura-

bondante, quelle qu'elle ſoit, du corps humain, & quelque utile & ſaine qu'elle puiſſe être, ou ſi elle chaſſe la matiere morbifique & nuiſible qui la forme, pourvu toutefois que les forces du malade ſe ſoutiennent & n'en ſoient point trop abattues, l'effet que la diarrhée produit devient évidemment excellent, & ſon iſſue très-ſalutaire. L'un & l'autre au contraire ſont viſiblement pernicieux, quand elle entraîne & occaſionne une grande déperdition d'humeurs animales ſaines, ou qu'elle procure une proſtration de forces qui rend le malade incapable de ſupporter la continuité de cette évacuation exceſſive. Dans ce ſens, qui ne ſouffre point d'ambiguité, il eſt clair que, même une perte de ſang par le fondement, peut quelquefois devenir fort avantageuſe, ſoit dans les gens pléthôriques, ou après des extirpations de membres, ſoit dans les femmes dont les regles ſont ſupprimées, où le ſang qui ſurabonde ſe fraie une voie par les inteſtins, & ſort, non par la rupture, mais par la ſimple dilatation des orifices des vaiſſeaux ſanguins qui s'y abouchent. Cette diſtinction eſt d'une conſéquence extrême. Car autant cette hémorragie occaſionnée par la dilatation des vaiſſeaux

eſt favorable dans le cas propoſé, autant elle paroît dangereuſe, étant produite à la ſuite de la rupture ou de l'éroſion de ces mêmes vaiſſeaux. Conformément à ces principes ſoigneuſement conçus & ſolidement établis, on a déja dit aux *Commentaires* du §. 594. qu'une diarrhée critique dans les maladies, emporte ſouvent les matieres morbifiques & perverties qui avoient perdu leurs qualités naturelles, & qui n'étoient plus propres à ſe mêler avec les autres humeurs animales, ni à circuler dans les vaiſſeaux ſans leſer les fonctions eſſentielles de l'économie animale. Mais pour ſe débarraſſer ainſi & être expulſées utilement du corps, ces matieres dégénérées ou corrompues ont beſoin d'avoir reçu certaines préparations; ſans ces conditions, leur évacuation, au lieu de ſoulager, nuit infailliblement. Au commencement des maladies aiguës, la diarrhée eſt toujours préjudiciable, parce que les matieres morbifiques qui coulent, exiſtent encore ſans coction, & ne ſont point préparées à leur expulſion. C'eſt pourquoi, pour juger ſainement des diverſes iſſues de la diarrhée, il faut en tout temps obſerver avec attention le tempérament du malade, l'état de ſes forces,

le caractere de la maladie & ses différents périodes. Les hommes robustes & remplis d'humeurs supportent pour l'ordinaire assez facilement les évacuations copieuses, tandis que les femmes délicates & aisées à être é·nues, sont bientôt épuisées par de médiocres déjections. *Hippocrate* enseigne que « c'est un grand » mal, quand la diarrhée succede à la » pleurésie ou à la péripneumonie (*x*)»; dans l'Aphorisme qui suit, que « c'est » un bien qu'elle arrive dans les ophthal» mies (*y*) »; & ailleurs, il apprend « qu'une abondante diarrhée guérit » ceux qui sont surchargés d'un amas » de pituite blanche (*z*), & qu'elle » devient un accident mortel dans les » consomptions & les phthisies (*a*) ». Ces assertions sont constatées par les observations d'*Hippocrate*, & par les témoignages multipliés des Auteurs dignes de foi. Afin de pouvoir juger si une diarrhée qui se déclare sera salutaire ou nuisible, on n'a qu'à y reconnoître les con-

---

(*x*) Ibid. Sect. VI. n°. XVI. pag. 256.

(*y*) Ibid. n°. XVII. pag. 257.

(*z*) Aphor. Sect. VII. n°. XXIX. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 305.

(*a*) Ibid. Sect. V. n°. XIV. pag. 202.

ditions énoncées dans l'Aphorisme suivant, dont l'application est excellente dans la pratique. « A l'égard des flux » de ventre & des vomissements qui » naissent d'une maniere spontanée, ils » deviennent utiles quand ils évacuent » à popos les matieres morbifiques qui » ont besoin d'être expulsées, & ils paroissent nuisibles dans le cas contraire; » les uns & les autres sont encore avantageux si l'évacuation se fait d'une maniere convenable, proportionnée & » relative à l'état des forces, autrement » ils aggravent le mal. C'est pourquoi, » dans toutes ces circonstances, il faut » soigneusement observer le climat, la » saison de l'année, l'âge du malade, » & le genre des maladies, qui tantôt » exigent, tantôt contr'indiquent la » diarrhée & le vomissement (*b*) ».

En sorte que cette maladie devient souvent tout-à-fait incurable. Il n'y a rien dans cette proposition qui étonne, puisque quelquefois la malignité de l'humeur morbifique qui la forme, & la violence avec laquelle elle se manifeste ne sauroient être réprimées par aucun effort de l'art. *Hippocrate*, le législateur

---

(*b*) Ibid. Sect. I. n°. 11. pag. 5.

de la Médecine, a été fondé de dire " qu'au commencement des maladies ,, aiguës, la bile qui sort par haut ,, & par bas est un signe mortel (*c*) ,, & dans un autre endroit il avance de même " que c'est un pronostic funeste quand ,, la diarrhée survient dans une fievre ,, ardente (*d*) ,,. Toutes ces prédictions sont vérifiées par les histoires des maladies décrites dans les livres *des épidemies*. Outre ces faits, que la pratique ne reproduit que trop souvent, il se forme quelquefois dans les visceres qui versent directement dans les intestins les humeurs secondaires qu'ils séparent, des vomiques purulentes, des squirres malins, des tumeurs même cancéreuses : les observations des Auteurs certifient tous ces maux ; or donc, les liqueurs sanieuses & corrompues qui en émanent, les ichorosités âcres & corrodantes qui coulent alors dans les intestins, y font naître des diarrhées & des dysenteries incurables, & au dessus de tous les remedes. c'est pouquoi *Hippocrate*, qui parle toujours d'après l'expérience,

(*c*) Ibid. Sect. IV. n°. XXII. pag. 146.
(*d*) Coac. Prænot. n°. CXXX. Charter. Tom. VIII. Confer. pag. 858.

avertit que " les flux de ventre qui pro-
„ viennent d'une maladie longue & re-
„ belle sont très-mauvais (*e*) „. En résumant toutes les causes supérieurement admises, on comprend sans peine que les diarrhées qui dépendent du relâchement, & pour nous exprimer comme ci-dessus, de l'état de paralysie des intestins, paroissent sans espoir de guérison. Leurs parois étant dépourvues de forces & de ressort, les matieres qu'elles contiennent tombent & coulent sans effort. On peut en dire autant des vieilles dysenteries qui tirent leur origine des ulceres parsémés sur la surface du conduit intestinal, des cicatrices qui s'y forment, & de la débilité & de l'inertie des boyaux. " On doit en conséquence
„ regarder comme mortelles, les hy-
„ dropisies ou les lienteries qui succedent
„ à des dysenteries longues & invé-
„ térées (*f*) „.

Que la diarrhée colliquative est rare, & ne paroît presque jamais susceptible de guérison. Il est bon de fixer ce qu'on

---

(*e*) Aphorism. Sect. VIII. n°. VII. Charter Tom. IX. Part. II. pag. 343.

(*f*) Coac. Prænot. n°. CCCCLXVI. Charter Tom. VIII. pag. 879.

entend par ce terme trop vague & indéfini, dont les ignorants & la plupart des charlatans abusent communément. Car quoique toute diarrhée longue & violente procure nécessairement une grande déperdition d'humeurs animales, & par conséquent un épuisement & une émaciation considérable du corps, il ne s'ensuit pas néanmoins de-là, que tout flux de ventre devienne colliquatif. Afin de l'appliquer avec précision, remontons à sa source primordiale. Συντήκεσθαι signifie proprement liquéfier, se fondre, s'exténuer. *Galien* lui donne quelquefois plus d'extension & de latitude, en s'en servant pour désigner l'émaciation que le corps acquiert dans les maladies (*g*). Cependant l'usage qui prévaut en tout, d'accord ici avec l'étiologie de ce terme, veut qu'on entende expressément par un flux de ventre colliquatif, la dégénérescence des humeurs en une liqueur putréfactive qui coule avec abondance par le fondement, & qui se forme après de longues maladies, sur-tout à la suite des suppurations de visceres ou d'hydropisies invétérées. C'est

---

(*g*) Aphorism. Sect. II. n°. XXVIII. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 70.

là précisément cette espece de diarrhée qui survient dans une phthisie confirmée & même parvenue à son dernier période, & qui met ordinairement fin, ainsi que *Hippocrate* l'apprend en plusieurs endroits de ses ouvrages, à la maladie & à la vie du malade (*h*). Beaucoup d'hydropisies sont pareillement terminées par des diarrhées colliquatives, les eaux si long-temps stagnantes dans le bas-ventre, après s'être corrompues, putréfient encore les visceres qui en sont imbibés : les malades en qui arrivent alors des flux de ventre copieux, s'imaginent devoir être bientôt délivrés de la collection d'eau qui inonde leur corps, & cependant dans le temps même qu'ils conçoivent une espérance de guérison, leur mort s'apprête & s'accélere. *Hippocrate* instruit de ces événements, a dicté sagement l'avertissement suivant, qui a été déja cité au §. 719. La diarrhée aqueuse n'est profitable aux hydropiques, qu'autant qu'elle se manifeste dès le commencement de la maladie (*i*). De tous ces raisonnements,

---

(*h*) Ibid. Sect. V. n°. XII. & XIV. pag 201. 202. Coac. Prænot. n°. DCXXXIV. Charter. Tom. VIII pag. 890

(*i*) Aphorism. Sect. VI. n°. XIV. Charter.

il paroît avec évidence que le flux de ventre colliquatif est très-rare, puisqu'il ne se déclare que dans des cas désespérés, & que par conséquent il devient sans remede, & presque jamais susceptible de guérison.

§. 721. *La diarrhée, en durant long-temps, rend les visceres du bas-ventre toujours plus enclins & plus disposés à cette même maladie; elle les affoiblit, les excorie & les enflamme, exténue & épuise les autres vaisseaux & les autres visceres : d'où naissent l'atrophie, la maigreur, la foiblesse, la dysenterie, l'épaississement des fluides dans toute l'habitude du corps, le relâchement des solides, la perte des fluides, la leucophlegmacie, l'hydropisie & la consomption.*

Il convient de passer actuellement à l'explication des effets de la diarrhée, afin de pouvoir mieux prévoir & annoncer dans les pronostics qu'on doit en porter, les maux qu'on a à crain-

Tom. IX. Part. II. pag. 255. Confer. Coac. Prænot. n°. CCCCLXI. Chatter. Tom. VIII. pag. 879.

dre. On a établi précédemment, que la diarrhée sert quelquefois à évacuer les humeurs morbifiques & nuisibles arrêtées dans le corps, d'autres fois à causer la dissipation & la perte d'une grande quantité d'humeurs saines. Or même, dans le premier cas, en supposant que la diarrhée évacue les humeurs nuisibles & superflues du corps, elle peut produire de mauvais effets, si elle persévere & dure trop long-temps. Aussi c'est avec fondement qu'*Hippocrate* condamne les longues diarrhées en général, soit bilieuses, soit pituiteuses ou crues, & prétend que le flux de ventre, pour être bon, ne doit jamais passer le septieme jour, & qu'on doit s'appliquer à l'arrêter, s'il va au-delà, par un régime & des remedes compétents & relatifs à ses diverses especes (*k*). *Celse* a très-bien profité de ce précepte d'*Hippocrate*, qu'il a rendu énergiquement en cette maniere : « Il est souvent avan-» tageux pour la santé que le flux de » ventre dure un jour, & même plusieurs, » pourvu qu'il n'y ait point de fievre, » & qu'il n'excede pas le septieme jour ;

(*k*) Pædiction. Lib. II. cap. IV. Charter. Tom. VIII. pag. 813.

„ la diarrhée alors purge le corps & „ chasse utilement toutes les matieres „ dépravées & corrompues ; mais, si „ elle continue un plus long intervalle, „ elle n'est point sans danger, parce „ qu'elle fait naître la fievre & occa- „ sionne des tranchées & des dou- „ leurs (*l*) „.

Donc en durant long-temps, elle rend les visceres du bas-ventre toujours plus enclins & plus disposés à cette même maladie ; elle les affoiblit. Les parois internes des intestins sont, pour ainsi dire, continuellement humectées & macérées par la quantité extraordinaire d'humeurs qui se rendent dans leur long canal. Les orifices des arteres & les conduits excréteurs des visceres d'alentour, en restent pareillement imbibés & relâchés ; de-là leur ton, leur élasticité, & la résistance qu'ils devroient opposer à l'affluence des humeurs, diminuent, & leur laxité & leur foiblesse facilitent leur transmission & leur écoulement. Tous ces organes insensiblement perdent leur facultés virtuelles ; ce relâchement acquis leur de-

(*l*) De Medicin. Lib. IV. cap. xix. pag. 219.

vient ordinaire, & les liqueurs continuent à prendre leur pente & leur cours en abondance par cette voie. Elles abandonnent ainſi les autres couloirs, & les excrétions qui ſe faiſoient auparavant, avec proportion, par la veſſie & par l'inſenſible tranſpiration, ſe ralentiſſent & diminuent inſenſiblement. Voilà d'où vient la difficulté de la curation de la diarrhée dans ces circonſtances, qui conſiſte ſouvent dans l'impoſſibilité de réparer la foibleſſe des vaiſſeaux & des viſceres énervés & épuiſés, & de leur rendre la force primitive qui leur eſt néceſſaire pour réhabiliter leurs fonctions. J'ai été appellé pour des gens pauvres, attaqués de diarrhées opiniâtres, occaſionnées par une mauvaiſe nourriture, & qu'ils avoient négligées au commencement : ces flux de ventre duroient depuis des années entieres, & il n'étoit pas poſſible d'y remédier & de les guérir, quelque méthode curative qu'on employât. On ne diſtinguoit néanmoins aucun ſigne de ſuppuration dans les viſceres du bas-ventre, ni de vomique dans le corps ; ce n'étoit abſolument qu'un relâchement extrême des inteſtins, & qu'une grande foibleſſe de la part des viſceres du bas-ventre, à qui on pou-

voit imputer cette maladie invétérée & incurable.

Elle les excorie & les enflamme. L'Anatomie nous apprend que la membrane interne des inteſtins, qu'on appelle à ce ſujet villeuſe, eſt hériſſée des extrêmités vaſculeuſes proéminentes des capillaires artériels & veineux qui entrent dans ſon tiſſu. Ces expanſions fines, ténues & pulpeuſes de ces petits vaiſſeaux, de même que les papilles nerveuſes, ſaillantes & excédantes comme elles, ſont enduites & lubrefiées par une liqueur muqueuſe qui ſe filtre dans les follicules muqueux dont elle eſt tapiſſée ; elle les défend & les met à couvert des impreſſions rudes & des irritations vives des corps âcres ou trop durs qui peuvent les choquer & leur nuire. Par conſéquent, lorſqu'une longue diarrhée aura dépouillé & privé ces parties de cette liqueur muqueuſe & bienfaiſante, il eſt apparent que les douleurs & l'inflammation s'en empareront bien vîte. Les ſymptomes s'aggravant, cette membrane pulpeuſe des inteſtins, à force d'être humectée & macérée par la quantité exceſſive d'humeurs qui y dérivent, & à force d'être irritée & corrodée par les matieres âcres qui s'y aheurtent en

paſſant, ſe ſoulevera, ſe ſéparera & ſe déchirera quelquefois, & ſortira enſuite en lambeaux, entraînée par les déjections. Il eſt vrai que la liqueur muqueuſe de laquelle nous venons de faire mention, étant épaiſſie & emportée avec effort, peut tromper & reſſembler à des morceaux détachés de la membrane interne; cependant, des obſervations irrévocables conſtatent qu'elle eſt capable de ſe ſéparer elle-même de la ſubſtance des inteſtins, & ſubit après le ſort des excréments. Ce ſont les filaments ξυσματαὶ qu'*Hippocrate* condamne & regarde comme pernicieux dans les déjections excrémentitielles: lorſque vous les laiſſez, dit-il, repoſer & ſans les remuer, vous y remarquez des filaments qui tombent au fond: s'ils ne ſont pas en grand nombre, le mal eſt léger; mais s'ils paroiſſent abondants & épais, cet accident devient grave & dangereux (*m*). « *Galien* certifie avoir vu pluſieurs ma- » lades qui, atteints de maladies con- » ſidérables & longues, ont rendu des » portions larges d'inteſtins, putréfiées,

(*m*) Aphoriſm. Sect. VII. n°. LXIX. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 331.

„ en forte qu'en beaucoup d'endroits „ toute la membrane interne avoit été „ déchirée & enlevée (*n*). „ Cela arrive fur-tout dans les vieilles dyfenteries. Ces dilacérations du canal des inteftins font fuivies en bien des occafions de cicatrices amples privées des papilles nerveufes qui les furmontoient & des vaiffeaux capillaires veineux abforbants qu'elles bouchent & obliterent, & procurent quelquefois des lienteries qu'il eft inutile d'entreprendre de guérir. Au furplus, la membrane interne qui revêt les inteftins, & que nous venons de voir fe féparer & fortir fous l'apparence de filaments, fe détache quelquefois dans fa plus grande partie, & fort fous la forme de membrane qu'on ne peut point méconnoître, & dont mille obfervations font foi. Il nous fuffit ici d'en citer un exemple mémorable. “ Un „ homme violemment tourmenté de co- „ liques violentes dans les inteftins .... „ y fentoit des déchirements affreux, „ de forte que, dans l'efpace de huit „ jours, il rendit par le fondement la

(*n*) De ufu partium, Lib. IV. cap. XVII. Charter. Tom. IV. pag. 391.

„ membrane entiere qui tapisse intérieu-
„ rement l'intestin rectum (*o*) „. Elle ne fut pas tout d'un coup séparée, car elle resta fortement adhérente au fondement, en y occasionnant des douleurs terribles, d'où elle demeura deux jours complets à se détacher.

Elle exténue & épuise les autres vaisseaux & les autres visceres. La diarrhée sans contredit n'évacue ordinairement les premiers jours que des humeurs nuisibles & superflues ; mais, lorsqu'elles sont une fois taries, & qu'elle dure encore, elle entraîne les meilleures humeurs animales ; les substances même alimentaires sont chassées par le fondement, avant que le chyle ait pu en être séparé & résorbé, & sans qu'il soit possible de remplacer par cette voie les humeurs saines que la diarrhée a dissipées. La masse par conséquent des liqueurs se trouve considérablement diminuée, & les autres vaisseaux & les autres visceres en sont fort épuisés. Cette seule cause suffit " pour qu'une femme qui est en-
„ ceinte soit ménacée de fausse-couche,
„ lorsqu'il lui survient une diarrhée

(*o*) Tulpii Observ. Medic. Lib. III. cap. XVII. pag. 207.

„ abondante (*p*) „. La foibleſſe des vaiſſeaux & la grande diminution des liqueurs qui en réſultent, ne ſont plus capables d'y entretenir deux corps à la fois (*q*).

D'où naiſſent l'atrophie, la maigreur, la foibleſſe, qui viennent directement de la déperdition des ſucs nourriciers qui devoient ſervir à la nutrition, & remplacer les humeurs animales diſſipées. D'ailleurs le défaut de nouveau chyle que la diarrhée emporte, occaſionne l'acrimonie des autres humeurs : la fonte des matieres graiſſeuſes qui ſe mêlent avec la maſſe des liqueurs, & qui rentrent ainſi dans le courant de la circulation, peut bien les adoucir pour un temps ; mais leur acrimonie renaît, parce que ces matieres graiſſeuſes enfilent également les inteſtins, & ſont entraînées par le flux de ventre, qui peu-à-peu cauſe la maigreur du corps. Rien n'eſt plus fréquent que de voir des perſonnes d'un grand embonpoint s'emmaigrir, s'émacier par la continuité

(*p*) Hippocr. Aphor. Sect. V. n°. XXXIV. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 214.

(*q*) Celſ. de Medic. Lib. II. cap. x. pag 78.

d'une diarrhée opiniâtre. *Galien* est fondé à mettre les fréquentes déjections au nombre des remedes qui guérissent le trop grand embonpoint (*r*). A l'égard de la foiblesse que cause la diarrhée, l'inertie des vaisseaux, l'appauvrissement du sang, l'épuisement des liqueurs, la constatent assez. (Voyez les *Commentaires* du §. 661.) Cependant *Hippocrate* ne déduit pas tant la foiblesse du corps dans la diarrhée, du vuide des vaisseaux & de la diminution des liqueurs, que de la lassitude & de la gêne extraordinaire que l'assujettissement & la contrainte fréquente d'aller à la selle procurent infailliblement ; de même que de l'impossibilité où l'on se trouve alors de pouvoir reposer & dormir, que les déjections que l'on rend soient copieuses ou petites. Ce grand maître s'énonce dans les termes suivants : « Lorsque les matieres excrémentitielles sont » liquides, il est à desirer que les déjections ne se fassent point avec de » petits bruits en sortant, ou ne deviennent trop fréquentes, ou n'arrivent que peu-à-peu, parce que les

(*r*) De sanitate tuenda, Lib. VI. cap. VIII. Charter. Tom. VI. pag. 175.

„ personnes attaquées de diarrhée s'é-
„ puisent & se fatiguent à force de se
„ présenter à la selle, & que ces fré-
„ quentes déjections, quoiqu'en petite
„ quantité, troublent & dérangent le
„ sommeil; car, si le malade rend
„ chaque fois abondamment, il éprouve
„ des syncopes, des défaillances (*f*), &
„ des foiblesses continuelles „.

La dysenterie consiste proprement dans la difficulté à rendre les matieres excrémentitielles. Ensorte que toutes les fois que la diarrhée est accompagnée de tranchées vives, d'un tenesme & d'une fréquente & inutile envie d'aller avec des douleurs aiguës, elle change de nom & prend celui de dysenterie. D'autres lui ont donné un sens plus étendu. En voyant que la dysenterie succede à la diarrhée, lorsque les intestins excoriés & enflammés par un flux de ventre long & opiniâtre, causent des douleurs aiguës, ou quand ils sont corrodés & exulcérés par des humeurs âcres & rongeantes, ils ont voulu qu'on ne donnât le nom de dysenterie qu'à un flux de ventre sanglant.

(*f*) Prognost. Comment. II. Sentent. XIV. Charter. Tom. VIII. pag. 627.

Effectivement, dans ces occasions l'humeur muqueuse qui revêt naturellement la surface interne des intestins, se trouve enlevée; les vaisseaux y sont à nud & à découvert, & les efforts que le tenesme occasionne sont presque toujours suivis de déjections sanglantes ou mêlées de filaments sanguins. La description que *Celse* fait de cette maladie favorise cette opinion. Selon lui, le terme de dysenterie, qui dérive des Grecs, signifie expressément tranchées, douleurs intestinales; d'après cette origine, il la définit de la sorte: Dans cette affection " les intestins sont intérieure-
„ ment ulcérés, le sang en coule quel-
„ quefois mêlé avec des matieres excré-
„ mentitielles liquides; d'autres fois
„ avec des déjections muqueuses, &
„ souvent des substances même membra-
„ neuses & charnues. Les malades res-
„ sentent une envie fréquente d'aller,
„ & une douleur aiguë au fondement,
„ laquelle excite des coliques violentes,
„ & l'éjection par intervalles de quel-
„ ques matieres liquides qui sortent en
„ bien petite quantité à la fois, &c. (*t*) „

(*t*) De Medicin. Lib. IV. cap. xv. pag. 224.

Nous ne prétendons point convaincre *Galien* de contradiction ; cependant, après avoir fait consister la dysenterie dans l'exulcération des intestins, & après avoir affirmé qu'il n'y a point de dysenterie (*u*), tant que les humeurs âcres & rongeantes n'ont point déchiré les vaisseaux & produit l'effusion du sang, il parle dans un autre endroit " d'une dy-
„ senterie sanglante, qu'il définit une
„ perte & un coulement de sang par le
„ fondement, sans exulcération de la
„ part des intestins (*x*) „. C'est ainsi qu'il appelle encore le flux de sang qui arrive par le fondement à ceux qui ont souffert l'amputation ou l'extirpation de membres, ou qui se trouvent dans un état de pléthore par la suspension & l'interruption de leurs exercices & de leurs travaux habituels (*y*). Ces affections différentes, qu'il avoit parfaitement observées, sont ici tout-à-fait confondues. Il paroît pourtant qu'on doit rapporter

(*u*) Epidem. Lib. II. Comment. II. text. XVII. Charter. Tom. IX. pag. 136. & seq. & alibi passim.

(*x*) Aphor. Sect. V. n°. LV. ibid. Part. II. pag. 240.

(*y*) Lib. de Artic. Comment. IV. text. XXXVIII. Charter. Tom. XII. pag. 450.

à la classe des diarrhées ces déjections, quoique sanglantes, comme on l'a remarqué au §. 719. puisque souvent elles se manifestent presque sans tenesme & sans douleur. On ne doit donc pas vraisemblablement regarder les déjections sanglantes comme un signe pathognomonique de la dysenterie, puisque quelquefois on n'y observe que des matieres bilieuses, muqueuses, atrabilaires, rendues avec efforts, des coliques & un tenesme constant. C'est par conséquent ce tenesme fréquent, ces douleurs véhémentes, ces tranchées vives, qui proviennent, tantôt de l'exulcération du conduit intestinal, tantôt des irritations que l'enlevement forcé de l'humeur muqueuse fait naître, ou de l'inflammation dont ses parois sont atteintes, qui constituent & distinguent essentiellement la dysenterie de la diarrhée. Arrêtons-nous à cette explication, que nous adoptons d'autant plus volontiers, qu'elle est plus conforme à l'origine & à la signification originaire de la dysenterie, par laquelle on entendoit positivement la difficulté extraordinaire de rendre ; toutes les positions précédentes, que la digression actuelle ne doit jamais faire perdre de vue, font aisément con-

noître pourquoi la dyſenterie ſuccede à une longue diarrhée, ainſi qu'*Hippocrate* l'avance en pluſieurs endroits (z).

L'épaiſſiſſement des fluides dans toute l'habitude du corps. C'eſt l'effet conſéquent du flux de ventre un peu long, qui emporte & diſſipe la partie la plus liquide de la maſſe du ſang : celle qui reſte réduite en petite quantité, s'épaiſſit & devient imméable. De là, qu'on ne prenne pas pour une erreur & pour une choſe paradoxale, que dans la cure de l'inflammation, le flux de ventre, ſoit naturel, ſoit procuré par l'art que nous avons ſi fort recommandé, puiſſe devenir ſi utile pour compléter la curation des matieres inflammatoires épaiſſies & réſoutes. Qu'on rappelle à cet égard les remedes que nous avons indiqués, les purgatifs conviennent alors pour diminuer la vélocité du ſang, (voyez le §. 396. article 2.) pour faire dériver la quantité des humeurs engorgées dans les parties enflammées, vers d'autres endroits, (§. 396. article 4.) & enfin pour en diminuer le volume. (§. 396. n°. 3.) N'eſt-il pas évident qu'en ôtant

---

(z) Aphoriſm. Sect. VII. n°. LXXV. Charter, Tom. IX. Part. II. pag. 336.

ainſi la quantité excédante des liqueurs, on obvie à l'extrême dilatation des vaiſſeaux, & on rend à leurs parois la force de rétablir leurs oſcillations & la vertu élaſtique dont ils étoient auparavant dépourvus? (§. 398. article 1.) A cet effet, les purgatifs ont une efficacité à qui tout autre remede cede, ſur-tout quand on choiſit de préférence ceux qui poſſedent une propriété diſſolvante. D'ailleurs, il eſt conſtant & d'une parfaite évidence, que tant que la diarrhée dure & continue copieuſement, les humeurs animales, pour y fournir, ſe fondent & ſe diſſolvent. Les liqueurs diſſoutes coulent par conſéquent, & paſſent par le fondement, tandis que celles qui reſtent privées de leur véhicule aqueux, demeurant comme à ſec, acquierent toutes les conditions néceſſaires à produire des obſtructions & des inflammations. Voilà pourquoi *Hippocrate* annonce comme avantageuſe « la diarrhée „qui ſurvient dans une ophthalmie(*a*)„; il avertit dans un autre endroit, « que „ la rougeur ou l'inflammation des yeux „ qui ſe manifeſte avec la fievre ἐν πυρέτῳ

(*a*) Aphoriſm. Sect. VI. n°. XVII. Charter Tom. IX. Part. II. pag. 257.

„ (quelques-uns ont ſubſtitué ἀπυρετω
„ ſans fievre ,) dénote un flux de ventre
„ long & d'un caractere malin (*b*) „ ;
il en eſt de même des " inflammations
„ qui paroiſſent autour du nez , qu'on
„ doit prendre pour des ſignes de conti-
„ nuité de la diarrhée (*c*). „ C'eſt pour
cela qu'on voit dans les longues lien-
teries " le viſage s'enflammer , & les
„ taches rouges y paroître & ſe nuancer
„ de toutes ſortes de couleurs (*d*) „. Il
n'eſt pas nouveau qu'il naiſſe dans les
phthiſies déſeſpérées , & après une diar-
rhée colliquative, des taches & des puſ-
tules au viſage & dans le goſier , &c. les
mêmes phénomenes s'obſervent dans les
hydropiſies invétérées , lorſque toute la
partie aqueuſe s'extravaſe & s'épanche
dans les cavités du corps : le ſang ou les
globules rouges reſtant ſeuls & en petite
quantité , après avoir contracté un haut
degré d'épaiſſiſſement & d'imméabilité ,
ſont obligés de s'arrêter & de ſe répan-

(*b*) Coac. Prænot. n°. ccxx. Charter. Tom. VIII. pag. 864.

(*c*) Ibid. n°. ccxvi.

(*d*) Celſ. de Medicin. Lib. II. cap. viii. pag. 74. Confer. Hippocrat. Prædict. Lib. II, cap. xiii. Charter. Tom. VIII. pag. 822.

dre dans les détroits des arteres capillaires.

Le relâchement des ſolides, la perte des fluides. La diarrhée étant conſidérée comme un écoulement exceſſif & abondant des matieres liquides, occaſionne & ſuppoſe néceſſairement la perte des fluides du corps. Au ſurplus, le relâchement des parties ſolides, non ſeulement des inteſtins, mais de tout le corps, eſt encore produit par la diarrhée. En effet, qu'on applique ici les principes établis au §. 25. qui eſt plus capable de rendre toutes les parties du corps humain trop foibles & lâches, ſinon le défaut d'élaboration des liqueurs, le manque d'aſſimilation des ſubſtances alimentaires en des humeurs animales bien conditionnées ? Or, les ſucs nourriciers manquant de leurs propriétés naturelles, comment la nutrition pourra-t-elle s'accomplir ? comment réparer les déperditions continuelles & immenſes que les fonctions vitales occaſionnent inceſſamment, tant à la maſſe des fluides qu'au tiſſu des ſolides du corps ? Et il eſt prouvé au paſſage déſigné, qu'une perte conſidérable d'humeurs animales ſuffit pour empêcher l'aſſimilation parfaite des aliments que l'on prend. Ainſi la diarrhée,

en continuant long-temps, diſſipe une grande quantité de fluides, entraîne la plus grande partie des matieres alimentaires avant la préparation requiſe, & la réſorption convenable du chyle : donc elle procure évidemment la foibleſſe & le relâchement des ſolides.

La leucophlegmatie, l'hydropiſie & la conſomption. Tous ces accidents conſécutifs peuvent dans une diarrhée invétérée & irremédiable être les ſuites funeſtes du trop grand relâchement des parties ſolides; (revoyez ce qu'on a dit à ce ſujet aux *Commentaires* du §. 44. art. 2.). Il doit néanmoins paroître étrange & ſurprenant, au premier abord, que tandis que la diarrhée diſſipe & évacue la partie la plus fluide des humeurs, il ſe faſſe une collection d'eau dans le corps, & quil arrive des leucophlegmaties & des hydropiſies. Quels contraſtes & quelles contrariétés apparentes! pourtant rien n'eſt plus vrai & plus ordinaire. Une forte diarrhée excite ſouvent une ſoif inextinguible : & quoique la grande quantité de boiſſon que les malades prennent ſorte preſque entiérement par le fondement, cependant il y en a toujours une partie de reſorbée qui paſſe dans les vaiſſeaux : mais que peut-

elle devenir? la foiblesse des solides, la laxité des fibres ne pouvant contenir l'eau dans les vaisseaux, elle s'échappe, s'écoule dans les cavités de la poitrine ou du bas-ventre, & forme l'hydropisie, ou s'épanchant dans le tissu cellulaire, produit la leucophlegmatie. *Hippocrate* a eu raison de dire que " la „ lienterie naît de la dysenterie, & que „ la lienterie dégénere en hydro- „ pisie (*e*) „. En outre, la cessation d'une diarrhée qui a continué longtemps, laisse le corps foible, énervé & bouffi, il regorge d'humeurs aqueuses & devient hydropique. Il n'est pas d'ailleurs douteux que la diarrhée emporte & consume la plus grande partie des sucs nourriciers, & que cette perte des fluides, ainsi que la laxité & l'inertie des solides alterent & affoiblissent considérablement les fonctions digestives & nutritives; de sorte que la nutrition se faisant d'une maniere insuffisante & imparfaite, le corps s'épuise & tombe dans la consomption & le marasme. Il arrive en ce cas positivement ce que *Celse* affirme résulter de l'abus des re-

(*e*) De Morbis, Lib. I. cap. II, Charter. Tom. VII. pag. 533.

medes purgatifs. “ Le corps ceſſe de „ prendre ſa nourriture, ſa réfection „ eſt interrompue & aliénée, d'où naît „ une grande foibleſſe ; & dans une „ grande foibleſſe, on devient ſujet à „ toutes ſortes de maladies (*f*) „. Les effets d'une longue diarrhée ſe trouvent exactement énoncés & confirmés dans les *Prénotions coaques*, de la maniere ſuivante : “ La lienterie, qui eſt „ accompagnée d'une difficulté de reſpirer & d'un point au côté, ſe termine „ par la conſomption (*g*) „.

Ces expoſitions méthodiques embraſſent la matiere & complettent les cauſes, le diagnoſtic & le prognoſtic de la diarrhée. Il ne nous reſte qu'à en tracer la curation, que nous renvoyons au tome ſuivant.

(*f*) De Medicin. Lib. I. cap. III. pag. 31.

(*g*) N°. CCCCLXIX. Charter. Tom. VIII. pag. 879.

Fin du Tome quatrieme.

NOMS
DES AUTEURS

Cités dans ce Volume.

TABLE
DES CHAPITRES.





